Deux journaux de guerre sur

Guenrouët
pendant la poche de Saint-Nazaire

Le premier tenu à 4 mains par

par Annick ROUSSELOT
du 4 août 1944 au 14 janvier 1945

puis par son grand-père, le docteur Louis GRESLÉ
du 19 janvier au 8 mai 1945 après l'évacuation de sa petite fille hors de la poche de Saint-Nazaire

Le second par l'abbé Louis VERGER, curé de Guenrouët

« Invasion », Gerhard NIETER, Sculpture sur bois 47 cm x 32 cm (P.G.A. 723617, dépôt 43).
Photo Pierre GAUTIER

présenté par Michel Gautier
auteur de *Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée* dont on trouvera en annexe un extrait permettant d'éclairer le cadre militaire général de ce journal.

Le docteur GRESLE venu s'installer à Guenrouët en 1900 en fut le premier médecin. Quand sa fille se maria, il laissa sa clientèle à son gendre, le docteur ROUSSELOT pour se consacrer à ses petits-enfants et à son jardin.

Annick, deuxième enfant du docteur ROUSSELOT, avait 15 ans lorsqu'elle commença la rédaction de ce journal en août 1944. Ses notations à caractère personnel ont été expurgées.

Quant au docteur GRESLE, son grand père, il avait 74 ans quand il vécut ses « trois mois d'ermitage près des ruines de Guenrouët causées par les obus américains ».

Ces deux témoignages furent confiés par le docteur ROUSSELOT à *l'Association de sauvegarde du petit patrimoine Guérinois* dans leur version originale manuscrite. Ils ont été saisis sous format Word par Nolwenn BELIARD – SANTA CRUZ avant que Pierre MILLET ne me les transmette.

Le journal de l'abbé Louis VERGER (transcrit en Word par Pierre et Marie-Claire GUILLET) reprend et développe de nombreux éléments évoqués déjà par Annick ROUSSELOT et son grand-père. On est saisi par la précision des détails, la pertinence des analyses sur les comportements militaires des deux armées, par l'empathie et la qualité des liens entre le prêtre et ses paroissiens, mais aussi par les qualités littéraires de ce journal. À travers ce récit réaliste, on pénètre dans l'intimité de la vie des empochés.

Michel GAUTIER, le 1er septembre 2020

Journal d'Annick ROUSSELOT
du 4 août 1944 au 14 janvier 1945

Les unités américaines déployées aux côtés des bataillons FFI sur un front de 35 km de la poche nord de Saint-Nazaire reçurent la consigne de contrôler les lignes, de prévenir toute incursion allemande mais de ne pas entreprendre d'opération terrestre visant à réduire la Poche par des moyens militaires. Mais pour autant, pas question de laisser une minute de répit aux Allemands, d'où ce harcèlement d'obus incessant causant peu de pertes à l'ennemi mais rendant la vie impossible aux populations empochées proches des lignes dont toutes les activités quotidiennes se trouvèrent toujours exposées au pire. Au point souvent de devoir fuir leur maison… Comme ce fut le cas pour la famille de Louis GRESLE. MG

Vendredi 4 août 1944

… Je suis à Guenrouët depuis le 28 mai 1944, travaillant plus ou moins, suivant le temps… En ce moment, nous sommes en vacances. Il faut vous dire que les Anglais (sic) ont débarqués en France, du côté de la Normandie le 6 juin et que depuis ce temps, ils ont considérablement avancé. On raconte qu'ils sont en ce moment à Guémené-Penfao, c'est-à-dire à 20 km de Guenrouët à peu près… Tous les habitants dansent de joie sur la route car c'est la LIBERATION.

Mais aujourd'hui on commence déjà à déchanter dans le pays, car les Allemands occupent Guenrouët ; ils sont assez nombreux et paraissent disposés à se défendre. Ce matin vers 11 h 30, un éclatement formidable nous a tous fait sursauter ; les vitres de la salle à manger et de l'escalier sont brisées. Et nous apprenons que le pont de Saint Clair vient de sauter… Grosse émotion dans le pays… Ce pont est assez important dans la région ; c'est lui qui relie Guenrouët à Plessé en passant par-dessus le canal [canal de Nantes à Brest] large de près de 70 mètres à cet endroit. Cet après-midi nous sommes tous allés voir ce pauvre pont qui fait pitié… Et puis ce n'est pas tout, pendant tout l'après-midi, d'autres éclatements plus éloignés : ce sont les ponts de Melneuf et de Pont-Miny que les Allemands ont encore fait sauter. Cela devient grave.

Samedi 5 août 1944

Aujourd'hui, rien de nouveau à signaler, sauf que les Allemands semblent de plus en plus disposés à se défendre… Tout le monde est inquiet ; nous voyons passer toute sorte de gens qui fuient dans les champs avec des tombereaux, des voitures d'enfants pleines d'objets… Nous sommes tous très énervés, personne ne veut plus travailler ; les Américains sont soi-disant à la Croix-Jarnoux, c'est-à-dire à 2 km d'ici, tous les gens vont les voir et leur donner des renseignements ; ils ont reçu en échange une cigarette et un bonbon… Vrai, ça ne vaut pas la peine de se déranger !

Nous avons fait nos valises, oh, il n'y a pas grand-chose dedans, nous ne savons pas si nous devons nous en aller ou pas… Tout cela rappelle les mauvais jours de juin 40 où on ne savait pas que penser… Les avions rôdent continuellement au-dessus de nos têtes et on entend toujours le canon au loin...

Dimanche 6 août 1944

Toujours cette attente énervante, dans l'impossibilité de ne rien savoir…

Hier soir, en nous couchant, toutes nos affaires étaient préparées… En prévision d'une alerte de nuit… Heureusement la nuit a été relativement calme ; cependant, je n'ai guère dormi, tendant l'oreille à chaque coup de fusil, sursautant à chaque détonation… Ça ne peut plus durer …

Les Allemands parcourent tout le bourg en quête de logement ; j'ai bien peur qu'ils ne viennent à la maison. Nous n'osons même plus la quitter pour aller à la messe ; il n'y a pas de sermon ni de vêpres ; tout doit être fait le plus vite possible… Ce matin, de très bonne heure une troupe très nombreuse d'Allemands est passée avec des camions, des chevaux, des canons. Ils sont tous au pont de Saint Clair, auquel on n'a pas le droit d'aller…. Ils ont même apporté 2 canons, parait-il, qui sont si bien camouflés que personne ne les a vus…

Lundi 7 août 1944

Le pays a l'air d'un village abandonné. Absolument personne dans les rues, toutes les boutiques fermées.

Nous ne savons que faire, personne n'a plus le courage de travailler, nous sommes tous nerveux, inquiets. Le plus inquiétant, ce sont les avions que passent continuellement au-dessus de nous ; ce sont des maraudeurs qui mitraillent tout ce qu'ils aperçoivent sur la route. Ainsi, vers midi, nous avions entendu quelques détonations, comme des coups de fusil, et nous avons appris par la suite que ce sont des chevaux de Saint Gildas réquisitionnés par les Allemands pour traîner leurs munitions qui se sont fait mitrailler sur la route. Les pauvres sont tous morts. Ah ! C'est bien triste !

Mardi 8 août 1944

On nous annonce que les Allemands ont fait sauter Nantes : une grande partie de la cathédrale, les quais, les ponts...

Mercredi 9 août 1944

Nous apprenons qu'ordre a été donné d'évacuer les enfants du bourg. Les Allemands se fortifient de plus en plus dans Guenrouët : ils ont enlevé tous les téléphones, et toute la route de Guenrouët à Grâce [Notre Dame de Grâce] est creusée de trous pour des mines.

Samedi 12 août 1944

Hier soir nous avons appris un terrible accident : un homme de Guenrouët, Monsieur Yves LEGALL, a eu le malheur de s'aventurer sur la route minée et naturellement une de ces mines a sauté ; un autre homme, Jean GUILLET et un jeune homme, Paul CHAUSSE, ont voulu lui porter secours, et eux aussi ont été blessés : Yves LEGALL a les deux jambes arrachées, Paul CHAUSSE une jambe arrachée et Jean GUILLET a des éclats dans la main et le bras [NDLR : en réalité, il s'agit de Yves KERGALL, un réfugié nazairien. Jean GUILLET sera garde champêtre à Guenrouët. Pierre CHAUSSE (Paul était son Père) se fera faire une jambe artificielle mais il préfèrera toujours son pilon avec lequel il a toujours été très agile pour valser et monter les échelles à barreaux. Il mènera un temps, le moulin de l'Ongle].

On est venu chercher papa qui leur a donné les premiers soins et les a envoyés à l'hôpital de Saint Gildas à 6 km d'ici. Et ce matin nous avons appris que le pauvre Yves LEGALL [Yves KERGALL] est mort par suite de ses blessures.

Cet après-midi, vers 1 heure, des avions viennent rôder au-dessus de nous, puis brusquement une sorte de sifflement de sirène auquel on reconnait un avion en piqué. Tout le monde à la cave ! Et presque aussitôt on entend des coups de bombardements assez rapprochés… Enfin, on n'entend plus rien et nous nous décidons à sortir… Mais au bout de 15 minutes, même histoire : avions, sirène, piqué, et presque aussitôt bombardements… Est-ce pour nous cette fois ? Vite à la cave… On n'entend plus rien, chacun retourne à ses occupations… Après 5 minutes, il faut encore recommencer à descendre à la cave. Cela commence à être agaçant, mais enfin les coups sont très rapprochés de nous et on se demande toujours si c'est pour nous cette fois.

Dimanche 13 août 1944

Hier, le reste de l'après-midi a été plus calme, mais nous avons appris ce matin que le bombardement était à Saint Gildas… L'Église surtout a été atteinte, car le clocher s'est effondré sur elle et il ne reste plus que les quatre murs… La communauté religieuse a été touchée… Il y a plusieurs morts et bien des blessés… Vraiment la guerre se rapproche de plus en plus de nous

Léa est bien ennuyée car elle ne peut pas aller chez elle (à Quilly) les routes étant minées. Il n'y a plus moyen de sortir à bicyclette maintenant, car les vélos sont réquisitionnés à chaque instant.

Lundi 14 août 1944

Ce qui m'ennuie c'est que je dois aller chercher le pain et qu'il y a toujours foule, car beaucoup de gens de Saint Joachim, à 35 km d'ici, viennent chercher leur pain à Guenrouët. Il faut avoir des numéros, l'autre jour on était rendu au n°55 quand je suis arrivée. Et dire que c'est pour ce vilain pain noir…

Il fait toujours très chaud, nous ne sortons plus guère de la maison où nous faisons toujours nos sempiternelles parties de cartes ; je vais devenir très forte au bridge.

[N.D.L.R. – À partir de cette date, le journal continue sur un cahier d'écolier]

Jeudi 24 août 1944

Deuxième explosion au pont, faisant sauter la deuxième arche.

Vendredi 8 septembre 1944

Premier bombardement de Guenrouët par grenades à ailettes : un blessé léger Edmond GUILLET. La toiture de l'église est touchée mais sans dommage pour la voûte… Une vingtaine d'obus en tout : chez Messieurs MORINY, BOSSIS ET GANDEMER, etc…

Mardi 17 octobre 1944

Vers 1 heure et demie de l'après-midi, 39 obus tombés sur le Parc et aux environs de l'Ongle… Les anges gardiens viennent de plus en plus nombreux à la cave.

Mercredi 18 octobre 1944

A 3 heures, plusieurs rafales de coups successifs, en bordure du canal et vers la fontaine Saint-Herblain… Nous avons eu aujourd'hui la 23ème alerte et on a déjà compté 1000 obus tombés sur Guenrouët et ses environs… Attendu que l'obus de 105 pèse 17 kg, combien de tonnes sont tombées sur Guenrouët ?

Dimanche 22 octobre 1944

À la sortie de messe de Coueilly, on entend de nombreux éclatements : c'est la périphérie du bourg qui prend.

Mardi 24 octobre 1944

Le canon allemand de Coueilly tire quelques coups vers le marais de Saint Clair… L'après-midi, deux obus arrivent aux environs de la Kommandantur : l'un détruit l'atelier d'Albert THEBAUD et l'autre tombe dans les bois voisins ; d'autres arrivent au-dessus du bourg, dont l'un casse les vitres du bureau de Monsieur CHATELIER… Bombardement intensif sur l'Ongle, destruction de la ferme de Monsieur DERUET (1 bœuf et 2 cochons sont tués).

L'exode continue…

Jeudi 26 octobre 1944

Départ de Mlle BIGEON et des petits MORINAY avec beaucoup d'autres par le train des évacués.

Vendredi 27 octobre 1944

Calme à Guenrouët, sauf tirs de mitrailleuse incessants.

Samedi 28 octobre 1944

À 5 heures hier soir, nous avons décidé le départ de maman et de 7 enfants sur 9 à Saint Hilaire de Clisson par le train de ramassage… Arrivés à Pontchâteau vers 10 heures du matin, pour n'en partir qu'à 4 heures du soir… Contrôle facile ou plutôt absence de contrôle.

Dimanche 29 octobre 1944

À 4 heures, rafales habituelles du dimanche sur Coêtmeleuc, la Touche, Cranda.

Lundi, mardi 30 et 31 octobre 1944

L'artillerie continue ses tirs de harcèlement et d'énervement, surtout autour du bourg et auprès du canal.

Mercredi 1er novembre 1944

Il n'y a pas de trêve de la Toussaint. Grâce et Guenrouët reçoivent leur ration quotidienne. Une vache à DOSSET et une à Rosette sont blessées.

Vendredi 3 novembre 1944

Les obus continuent et tombent surtout dans le marais… Il parait que Quilly a reçu son baptême du feu.

Samedi 4 novembre 1944

Calme complet sur l'ensemble du front, sauf vive activité aérienne.

Dimanche 5 novembre 1944

Le calme persiste… En allant à la messe à Coueilly, on remarque un trou d'obus sur la route et un autre près de la mare aux grenouilles de D. GAUTIER. L'après-midi, nous ramassons des cèpes qu'on trouve à foisons dans le bois des Bougards et même sur un entonnoir de même origine avec terre projetée au loin et branches cassées.

Liste des blessés connus à ce jour :

- 11 août : Yves KERGALL sur une mine, aux Rousses ; 2 jambes broyées, mort à l'hôpital.
- Pierre CHAUSSE, par mine ; amputation de la jambe au 1/3 inférieur. Hôpital.
- Jean GUILLET, par mine ; blessures légères à la main.
- 8 Septembre : Edmond GUILLET fils, plaie par éclat de grenade à ailettes dans la région deltoïdienne. Blessure relativement légère.
- 24 octobre : HOURDEL, léger éclat dans le biceps droit ; pas de gravité.
- 26 octobre : J. MOURAUD fils : éclat aux pieds par grenade montée sur fil de fer. Hôpital

- 29 octobre : RIALAND du Breil. Blessures superficielles par mine en ramassant des châtaignes.
- 5 novembre : Bouedo. Eclats de grenade à la jambe, à la Chanlandière. Pas de gravité.

Lundi 6 novembre 1944

La canonnade continue, mais assez lointaine du bourg ; on annonce pourtant des éclats reçus à Langerie. Le chemin de Bonenfant (celui qui va au verger du Pressoir) constitue la limite de la zone interdite…

On annonce l'évacuation complète et obligatoire des villages de Levrizac, Juzan, Bas Juzan et la Jacquelaie…

Mardi 7 novembre 1944

Pluie et vents incessants qui nous valent peut-être un jour sans obus…

Mercredi 8 novembre 1944

Calme à peu près complet sur l'ensemble du front.

Jeudi 9 novembre 1944

Quilly est bombardé pour la 2ème fois. Les points de chute semblent entourer le moulin du Pont de Quilly.

Vendredi 10 novembre 1944

Duel d'artillerie entre les 2 camps. Le bourg est sonné : l'église, l'école communale, chez Rogatien GERARD, Edmond GUILLET, André BRIAND, la scierie.

Samedi 11 novembre 1944

Messe à Coueilly. À 11 heures, les 6 hommes restés au bourg vont au cimetière porter une gerbe au monument aux morts…

Pas de canonnade : trêve de l'Armistice peut-être ? On aurait entendu des sonneries de clairon françaises du côté de Plessé !

Dimanche, Lundi 12 et 13 novembre 1944

La canonnade reprend sur le parc et l'Ongle.

Mardi 14 novembre 1944

On nous signale la chute de 5 obus au carrefour du Greny. Notre lieu de repli éventuel à Brive, n'était donc pas très bien trouvé ! Que vont dire et faire les réfugiés du Greny, Brive et autres lieux ?... À dieu vat !

Mercredi 15 novembre 1944

Sérénade habituelle vers 3 heures de l'après-midi, mais au loin, probablement vers Notre Dame de Grâce. Une fois de plus les prophéties ne sont pas réalisées : l'ultimatum du 15 n'a pas vu hisser le drapeau blanc à Saint Nazaire.

Jeudi 16 novembre 1944

10 vaches sur 12 sont tuées par éclats d'obus dans l'écurie du Bugel… Après la destruction de la ferme DERUET à l'Ongle, nos fournisseurs de beurre n'ont vraiment pas de chance.

Vendredi 17 novembre 1944

Papa est appelé auprès de 3 blessés allemands par mines, à l'école des garçons : 2 sont presque mourants ; un quatrième a le pied amputé, c'est arrivé au Greny. Ce sont de vilaines blessures que causent ces engins… De temps en temps, la grosse pièce allemande de marine de 240 fait vibrer les vitres de la maison, dans la soirée.

Samedi 18 novembre 1944

Tout le jour, le canon tonne sans arrêt, mais les points de chute sont imprécis. Par moments ce sont de « gros noirs » dont le sifflement rappelle le bruit d'un train en marche. Le soir, nous apercevons de la fenêtre de la mansarde un immense incendie dans la direction de Plessé, et qui dure plusieurs heures… Saura-t-on jamais à quel endroit ça brulait ? En même temps, projecteurs et balles traçantes illuminent le ciel de Fégréac.

Dimanche 19 novembre 1944

Jour de calme après la tempête. On nous dit que 5 obus sont tombés sur l'église de Grâce. D'autres chez GUILLET, boucher, et Francis GUITTON.

Lundi 20 novembre 1944

Tir de barrage habituel vers 2 heures, sur le Parc ou la Chalandière… On prétend que le clocher de Bouvron s'est effondré… Pétards et grenades barrent le petit chemin qui longe celui allant au verger. Attention aux fils de fer…

Mardi 21 novembre 1944

Une fois de plus, la maison est épargnée, mais jusqu'à quand ? Points de chute signalés dans le bourg : chez Joseph FRAUD, NAGARD, Edmond GUILLET, Louis GERARD et encore l'église. Autres rafales sur la route du Cougou : Bel-Air, et ferme de la Bosse.

On parle d'un prochain départ, mais de quoi ne parle-t-on pas ?

Mercredi 22 novembre 1944

L'aubade presque quotidienne commence dès 8 heures du matin… Par bonheur, la pluie semble faire renter sous terre les bouches à feu…

Nous pouvons constater en passant dans le bourg qu'à part notre quartier presque indemne jusqu'ici, bien peu de maisons sont intactes et plusieurs sont inhabitables.

Jeudi et vendredi 23 et 24 novembre 1944

Pluie incessante, donc pas d'obus et de… presse-papier chez nous !

Samedi 25 novembre 1944

Nous n'avons rien perdu pour attendre : dès le matin, les 75 (à ce qu'on dit) commencent à donner et les coups se rapprochent… Il y a de gros dégâts chez Donatien BERNARD, Germaine

FRAUD, la réserve de chez Gustine… L'après-midi, ceux de Coueilly et autres lieux répondent, ça nous siffle au-dessus de la tête… 5 heure du soir, il fait noir et ça continue…

Ne nous laisserait-on plus nos nuits tranquilles ?

Dimanche 26 novembre 1944

Aujourd'hui notre « chez nous » reçoit le baptême du feu : antenne T.S.F. arrachée, nombreux trous dans le jardin, éclats dans le crépi de la maison, du garage et du mur de clôture, nombreux souvenirs métalliques sur la pelouse dont une fusée de 66 mm… Mais comparativement aux dégâts du bourg et de l'église, on s'estime bien heureux encore ce soir de s'en tirer à si bon compte… Le cheval de Jean BELIOT a reçu plusieurs éclats, un obus est tombé chez PINEAU… Et beaucoup de maisons du bourg sont atteintes, dont celle de maître MORINAY. Le pauvre homme est effondré et envisage déjà de quitter Guenrouët après la guerre.

Nous avons su qu'hier soir c'était du 240 qui nous passait au-dessus venant de Dréfféac et direction Plessé ; de ma chambre là-haut, nous voyons un très grand trou dans l'église de Plessé et les maisons tout autour sont assez endommagées…

Bien avancés ?

Lundi 27 novembre 1944

Première victimes civiles d'artillerie à Notre Dame de Grâce, un fils BUGEL de Lévrizac réfugié au Patis Grillé s'y est allé faire tuer par éclats dans le ventre… Autres blessés légers.

Tant qu'on parlait de morts à Bouvron ou de morts allemands on ne réalisait pas trop le danger, mais après cela, la prochaine évacuation risque d'avoir beaucoup d'amateurs dans notre coin, et c'est normal, car avec quelques jours comme hier, Guenrouët ne sera plus qu'un amas de maisons en ruines ou découvertes… On en parle de plus en plus de ce départ, mais la date est encore à fixer.

Mardi 28 novembre 1944

Jour de pluie = pas de canon !

Mercredi 29 novembre 1944

Il n'est question dans le pays que des pourparlers d'armistice en cours à la Baule, pour libérer les empochés. L'après-midi, nos voisins d'en face se chargent à coups de 105 de dissiper nos rêves… Ne prendrait-on pas, une fois de plus, nos désirs pour des réalités ? Qui vivra verra ?...

Jeudi 30 novembre 1944

Bombardements de bonne heure ce matin, entre autre démolition de la maison de Célestine ROUSSEAU. À quand notre tour ?...

Nous apprenons que les officiers américains venus à la Baule étaient simplement venus pour négocier des échanges de prisonniers entre allemands et américains… Adieu nos rêves d'armistice !

Vendredi 1er décembre 1944

Dans la nuit, grosse explosion, renseignements pris il s'agit de l'observatoire de la Chapelle de Saint Clair qui maintenant n'est plus qu'un petit tas de pierres que l'on aperçoit de la mansarde là-haut…

Dans la nuit suivante, bombardements de part et d'autre ; si désormais nous n'avons plus nos nuits tranquilles, c'est intenable…

La maison de Monsieur CHATELIER est bien endommagée : il ne lui reste plus que la cuisine et une chambre d'habitable… Les déménagements sont de plus en plus nombreux : les BERNARD père et fils…

On vide les bacs par prudence…

Lundi 2 décembre 1944

Depuis quelques jours, les 105 percutants sont remplacés par des anti-chars qui n'éclatent qu'après avoir traversé les murs ; même les contreforts de l'église n'ont pas résistés… L'après-midi, la pièce de 240 montée sur rail tire de Dréfféac vers Fégréac ou Redon…

Une vache de Francis LANGLAIS est tuée à la pâture… Ça continue.

Dimanche 3 et lundi 4 décembre 1944

Pluie et vent presque sans arrêt, donc calme relatif… Quelques coups de temps en temps pour ne pas en perdre l'habitude…

On nous assure qu'hier la pièce de 240 de marine a tiré sur Redon ; si c'est exact, on aurait été mal inspiré d'aller se réfugier à la Retraite.

Mardi 5 décembre 1944

Et ça continue toujours… On nous signale comme objectifs atteints aujourd'hui la salle paroissiale (on voit le théâtre de l'extérieur) et la chambre de Nanette à la cure… Où pourra-t-on en fin de compte chanter le Te Deum de la Libération ? Peut-être à la chapelle de Bolhet…

Faute de vétérinaire, c'est papa qui va inciser un abcès à la jument de Jean BELLIOT dû à la présence d'un éclat…

Les déménagements du bourg s'étendent à notre quartier ; la poste de Guenrouët est transférée à la gendarmerie de Saint Gildas. Notre coin se vide de plus en plus.

Mercredi 6 décembre 1944

Canonnade habituelle vers 11 heures et 4 heures de l'après-midi. Points de chute inconnus…

Le bourg de Guenrouët étant désormais zone militaire, il faut un laisser passer spécial pour y pénétrer, ce qui n'augmente pas le nombre de visites et de consultations.

Jeudi 7 décembre 1944

Jour de pluie et malgré cela, jour terrible pour Guenrouët : à 9 heures et quart du matin, bombardement très fort sur le bas du bourg ; Léa et moi sommes à la fenêtre de la mansarde… Les obus tombent tous sur l'église à la base du clocher. Tout-à-coup, en voici un en plein milieu du clocher ; le pauvre n'a pas pu y résister, a glissé sur lui-même et s'est effondré ; ce n'est plus qu'un petit tas de pierres sur lequel on a retrouvé le pauvre coq…

C'était vraiment un beau spectacle et qui valait le coup d'œil… Nous sommes je crois les seules l'ayant vu si bien tomber… Dommage que nous n'ayons pas filmé cela…

Beaucoup de gens poussent un soupir de satisfaction, croyant que les bombardements pourront s'arrêter par là ; mais il semble bien qu'ils se fassent encore des illusions… De fait, l'après-midi, la séance recommence, ça revient dans le secteur…

Tout de même ce pauvre clocher ! Depuis le 8 septembre qu'on l'essaie, il a seulement fallu 3 mois pour l'avoir ! Le pointeur a bien gagné un coup à boire !

Vendredi 8 décembre 1944

Canonnade habituelle vers 4 heures de l'après-midi. On apprend qu'à Grâce, la femme de Francis GUITTON a été tuée par un éclat au cou, elle a duré 3 minutes ; lui a été blessé à la jambe. Eux qui ont 3 fils dans l'armée française, quel sujet de réflexion !

Un des frères LEMAITRE également blessé à l'oreille.

Où est l'enthousiasme du 3 août dernier pour aller au-devant des Américains ?

Samedi 9 décembre 1944

Bien que le clocher soit par terre, le canon tonne toujours et encore régulièrement matin et soir sur le bourg et ses environs…

Les bruits de formation d'un nouveau train passent par des hauts et des bas ; on repousse la date d'une semaine à l'autre.

Dimanche 10 décembre 1944

Tempête de vent et de pluie, donc pas d'obus…

Par Mijo CHATELIER, nous apprenons que tout va bien à Saint Hilaire ; nous allons pouvoir enfin respirer, car depuis leur départ que n'avions-nous entendu comme canards ! Car les imaginations sont fertiles : construction d'une passerelle à Pont-Miny, échange de prisonniers contre du courant électrique… L'un des plus réussis est celui du membre de la 5ème colonne pilotant le planeur qui règle les tirs ; ou la Panthère (Peau de Grenouille ou Théo DAMM si vous préférez[1]) allant chaque jour donner ses indications aux artilleurs d'en face : « Surtout n'allez pas tirer là, j'ai des soldats allemands qui y sont ». Le bobard a des ailes !...

Samedi 11 décembre 1944

Dernier canard : le vicaire de Quilly venu chercher papa pour son curé assure qu'une trêve de 8 jours vient d'être conclue… En fait de trêve, la canonnade ne cesse pas.

Un des enfants LECLAIR, de la Touche, un jeune homme de 22 ans est tué par un obus dans l'abdomen ! ...

Mardi 12 décembre 1944

Aujourd'hui, je lis le livre « Verdun » de Jules ROMAIN, au son presque incessant des 75 et des 105 ; rien de mieux pour vous mettre dans l'ambiance, mais un peu moins de couleur locale serait préférable…

Le moulin de Paul CHAUSSE vient d'être bien endommagé.

---

[1] Annie ROUSSELOT fait ici référence à un sous-officier allemand, Theo DAMM dont Jean-Anne CHALET fit le portrait dans son livre *Peau de grenouille.* Ce livre reçut un accueil controversé lors de sa sortie en 1980, mais soixante-quinze ans après les faits, l'ouvrage a perdu son côté sulfureux. La mémoire résistante était encore trop à vif pour accepter qu'un soldat allemand avec qui on s'était battu et qui vous avait porté des coups, puisse devenir le héros d'un récit romanesque sur fond de poche de Saint-Nazaire. La documentation était pourtant puisée à bonne source : le livre de Jean COCHE, *Un bataillon de l'ombre*, les journaux de marche des unités, des témoignages de FFI, médecins, prêtres, paysans, sage-femme mais aussi les journaux de guerre de Louis GRESLE et de sa petite fille Annie ROUSSELOT ainsi que le journal d'une autre jeune femme alors âgée de 19 ans, Mathilde GUILLET, fille d'Edmond GUILLET qui tenait la cidrerie de Guenrouët. Le livre de Jean-Anne CHALET mettait en scène les amours de Théo DAMM, sous-officier allemand avec Elisa, une jeune Française ; Théo l'Autrichien, audacieux, fin manœuvrier, parlant un français sans accent, et Elisa, la jeune Française parlant allemand car née d'une mère autrichienne et d'un père breton ! L'histoire d'amour servait de fil conducteur à un récit de guerre palpitant où se multipliaient les embuscades, les pièges et les coups fourrés entre l'adjudant-chef Théo DAMM et les FFI qui le traquaient à travers l'Isac. Théo DAMM s'était vu attribué le sobriquet de *Peu de grenouille* sous lequel il était devenu célèbre entre Guenrouët, la forêt du Gâvre et Guémené-Penfao. Tout en se livrant une guerre sans merci, COCHE et *Peu de grenouille* se respectaient. La fin tragique de Théo DAMM donna lieu à une controverse entre l'auteur et les gardiens de la mémoire FFI du département, notamment Victor GONIN, qui obtint l'insertion de quelques rectificatifs [Note établie par Michel Gautier].

Mercredi 13 décembre 1944

Enterrement lugubre au petit jour du jeune LECLERC : pas d'église ni d'eau bénite, à peine quelques prières.

Dans l'après-midi, un obus siffle au-dessus de nos têtes et vient éclater chez Thomas AURAY, dégâts légers dans la façade et la toiture. Le reste de la rafale encadre la Justice ; débandade générale parmi les réfugiés de la Justice ; on s'en va à Belle-Fontaine, Saint Gildas.

Nous retrouvons le culot d'un obus encore plein de phosphore ; il ne manquait plus que les obus incendiaires.

Jeudi 14 décembre 1944

Réveil assez brutal vers 6 h et ½. La maison vibre beaucoup, c'est sans doute la grosse pièce de Savenay.

À part cela, journée calme.

Vendredi 15 décembre 1944

Papa va à pied à Notre Dame de Grâce, comme on est obligé de le faire maintenant, et dans le chemin de Beau-Soleil, il se trouve pris dans la rafale et aussitôt à plat ventre. Sport plutôt vaseux et vous mettant les nerfs en pelote. Comble ! Au retour, les balles sifflent dans les oreilles dans les prés des Bosses.

Samedi 16 décembre 1944

Papa est encore surpris aujourd'hui par les obus à la Gicquelais et doit passer plus d'une heure dans un abri, car les gens n'hésitent plus à y courir au premier coup maintenant.

Les environs du bourg sont encore copieusement arrosés.

Dimanche 17 décembre 1944

Jour pluvieux, mais ça n'empêche pas qu'en prenant le thé avec nos voisins dans l'après-midi, la canonnade ne cesse d'accompagner notre petit concert familial. C'est le bas du bourg qui reçoit ; ce n'est pourtant pas loin mais est-ce accoutumance ou indifférence, on ne s'en émeut plus.

Depuis l'intervention d'un chef, on ne reçoit plus ou presque plus de visiteurs à la cave. La nuit n'est guère plus tranquille que le jour, le canon continue à tirer dans le noir…

Lundi 18 décembre 1944

Journée semblable aux précédentes : l'école à feu continue sur le Parc et Coëtmeleuc.

Mardi 19 décembre 1944

Jour de brouillard = jour sans obus, à part quelques coups nocturnes qui nous réveillent en sursaut. Mais que la brume continue donc !

Mercredi 20 décembre 1944

Comme chaque jour, le canon tonne. Envoi du message officiel Croix-Rouge à Saint-Hilaire de Clisson. .

Jeudi 21 décembre 1944

Même cérémonial quotidien et coups de canon nocturnes…

Des voleurs « français » sont pris sur le fait à piller des maisons et des caves dans le bourg.

Vendredi 22 décembre 1944

Coups de canon traditionnels sur le bas du bourg. Papa s'entraine à la marche à pied : Quilly Grâce : 20 à 25 km dans les champs ou les chemins.

Grâce est bien abîmée.

Samedi 23 décembre 1944

Sans les crapouillots qui aboient jour et nuit, nous aurions été calmes aujourd'hui… Nous voyons aujourd'hui des voitures caoutchoutées et des charrettes pleines à Grâce revenir de l'autre côté. Qu'est-ce que Saint Jean et la Chenard sont devenus dans l'histoire ?...

Dimanche 24 décembre 1944

Les tirs ne cessent pas, mais heureusement assez éloignés de nous.

Deux expériences sont venues prouver qu'un pailler n'arrête pas les obus anti-char : une fois chez J. BELIOT et un autre à la Touche. Il n'y a que la foi qui sauve mais avec eux, personne n'est en sécurité même dans le meilleur abri.

Lundi 25 décembre 1944

Trêve de noël, mais triste Noël pour nous, loin de tous les nôtres, malgré une mangerie de boudins chez Marie GAUTIER.

Mardi 26 décembre 1944

On dit que les Allemands avancent un peu sur tous les fronts : Ardennes, Lorient, Le Temple, au sud de la Loire, mais qu'y a-t-il de vrai ? En tout cas cela nous vaut un peu de tranquillité dans notre coin.

Jeudi 28 décembre 1944

Cet après-midi, le bas du bourg est encore violement bombardé… La trêve de Noël n'a pas été longue ! La promesse de courant électrique est ramenée, parait-il, au rang des vielles lunes.

Vendredi 29 décembre 1944

Tout le jour, la maison a vibré au son du canon et ses habitants ont tremblé. Séjours à la cave. Quelques éclats sur le toit et dans le jardin, mais pas de mal aux bâtiments.

Samedi 30 décembre 1944

Le froid continue, nous sommes descendus à -10°. Et nos réfugiés souffrent-ils du froid ? Toujours sans nouvelles, on ne peut que prier pour eux…

Rafales quotidiennes sur le bas du bourg, c'est déjà loin de chez nous !... Pourvu que ça dure !

Dimanche 31 décembre 1944

Au son régulier des obus, la soirée n'est pas très gaie ; on se demande si ce n'est pas notre tour ; mais non, il parait qu'aujourd'hui, c'est au tour de Belle-Fontaine.

Lundi 1er janvier 1945

J'espérais pouvoir écrire ce soir que cela semble bon, une journée sans obus ; mais à 4 heures, boum, boum… Les salves habituelles sont venues nous rappeler à la réalité…

Nous apprenons que le train de ravitaillement attendu depuis si longtemps ne nous a amené que de la farine à 82 % [taux de blutage]. Adieu sucre, tabac, chocolat, savon, allumettes et le reste… Dieu veuille que le train d'évacuation ne nous apporte pas une si amère déception !...

Mercredi 3 janvier 1945

Alors qu'avec Thomas AURAY, papa fait la toilette d'hiver des pommiers du verger du Pressoir, ils sont encadrés par un tir d'artillerie pendant que les balles de fusil et de mitraillettes sifflent au-dessus d'eux…

Serons-nous encore vivants le jour du départ ? Si oui, nous avons promis à Sainte Thérèse d'aller la remercier au sanctuaire de Lisieux aussitôt que possible.

Jeudi 4 janvier 1945

Ça peut devenir fastidieux d'écrire chaque jour que les obus continuent à pleuvoir sur Guenrouët, et, pourtant, c'est toujours la même rengaine.

Aujourd'hui, Paul CHAUSSE a voulu se risquer à faire tourner son moulin mais, en face, on ne veut pas voir le moulin tourner. Papa était à ce moment sur la route nationale de Brimbilly et s'en est aperçu… Un des fils de Francis GUITTON est blessé au bras par éclat d'obus ; le sort semble s'acharner sur certaines familles…

Le soir, nous voyons deux grands incendies qu'on croit pouvoir situer aux alentours de Beaumont.

Vendredi 5 janvier 1945

Dans la matinée, tirs vers le Brûlon, l'après-midi, vers les Bougards ; les bûcherons du Génie qui y tombent les sapins pour faire de solides abris auraient-ils été signalés à qui de droit ?...

Aujourd'hui, on a ouvert le ventre de la mère de Léa mais on doit le refermer car la tumeur est inextirpable.

Samedi 6 janvier 1945

Voici la journée la plus terrible que nous ayons encore vécu jusque-là, en ce sens que pour la première fois, toiture et plafonds sont crevés par deux éclats qui pénètrent dans « la chambre des tantes ». Cela nous est arrivé sans crier gare, en sortant de table après déjeuner… Descente à la cave…

En allant à Grâce, Papa demande au couvreur de venir réparer les dégâts, mais seront-il les derniers, et Sainte Thérèse nous protègera-t-elle jusqu'à la fin ?...

Dimanche 7 janvier 1945

Depuis si longtemps qu'on parle d'un train d'évacuation, on nous annonce enfin aujourd'hui que, sauf contrordre, il partira vendredi 12 janvier, à 9 h 30, en gare de Saint Gildas. Seuls y auront droit les gens possesseurs d'une attestation d'hébergement (notre cas).

Après une longue discussion avec grand-père, papa et lui trouvent qu'il vaut beaucoup mieux que nous partions tous les trois : papa, Jeannette et moi. Le son du canon accompagne nos premiers préparatifs : parfois on se demande si on peut aller de la maison au jardin…

Vendredi 12 janvier 1945

Par la force des choses, nous reprenons notre journal interrompu pour faire nos préparatifs de départ. En effet, hier midi, nous apprenions, alors que tous nos colis étaient prêts, que, par suite de difficultés techniques (?) le convoi était ajourné à… plus tard. Quelle déception ! Les larmes coulent et le cafard reprend… Nous comprenons alors l'état d'esprit des prisonniers libérés qui nous disaient être restés des jours, voire des semaines et des mois avec, chaque jour, des nouvelles contradictoires : Partirons ! Partirons pas ! C'est vraiment la douche écossaise et la guerre des nerfs, d'autant plus que, malgré la neige qui tombe sans arrêt, l'artillerie d'en face nous assaisonne chaque jour…

Ainsi ce matin, papa et moi sommes surpris sur le chemin de ronde par une rafale et nous avons dû faire du plat ventre le nez dans la neige ; c'est peut-être doux, mais ce n'est pas très chaud… Les éclats nous sifflent aux oreilles et le souffle nous serre le cœur… Renseignements pris, les points de chute se situent chez MOISDON, Donation BERNARD et Alfred MOURAUD…

L'avant dernière soirée est illuminée par l'incendie de tout le château de Carheil (il n'en restera que quelques pans de murs noircis ressemblant à des cheminées d'usine et même la chapelle n'est pas intacte). Comme toujours en pareil cas, les belligérants se rejettent l'un sur l'autre ce crime artistique. En plus de la perte pécuniaire que cela représente, quel dommage pour la civilisation !

Connaîtra-t-on jamais les vrais responsables ? La Touche-Thébaud de Grâce a subi le même sort…

Samedi 13 janvier 1945

Notre soirée d'hier fut très mouvementée : à la nuit tombante, dans une bourrasque de neige à n'y pas voir à dix pas, notre bourg est une fois de plus violemment bombardé. Objectifs atteints : Félix FRAUD, OUAIRY, Rosalie, mairie, et MOISDON, etc… Chez Jean BELLIOT, toutes les vitres volent en éclat et la buanderie des chères sœurs est largement écornée…

Par contre, nous apprenons que le fameux départ est fixé définitivement au 19 courant. Aura-t-il lieu cette fois-ci ? Pourrons-nous y participer ? On dit aussi qu'à partir du 15 ou du 16, une suspension d'armes d'une dizaine de jours est conclue… Que ne dit-on pas et que croire lorsque l'on n'a que des informations de 3ème ou 4ème main ?...

Toujours est-il qu'avec 20 cm de neige, il n'est plus question de sortir le vélo ; les quelques visites demandées à papa se font à pied : le Cougou le matin, Grâce l'après-midi et la journée est passée…

Dimanche 14 janvier 1945

En fait de trêve ou d'armistice, voilà la plus mauvaise journée que nous ayons encore vécue. Pendant que papa est à la chasse au beurre à Brivé dans la neige et Léa à voir sa mère à l'hôpital de Saint Gildas, je suis restée seule dans le salon et, tout d'un coup, avec un bruit infernal, je suis entourée de vitres… Maman ! Maman ! Et d'autres coups succèdent sans interruption. Résultat : chez nous les vitres du salon, de la salle à manger, de la cuisine, de la serre et de la fenêtre du palier sont brisées… Nous prenons nos repas en grelottant avec manteaux sur le dos…

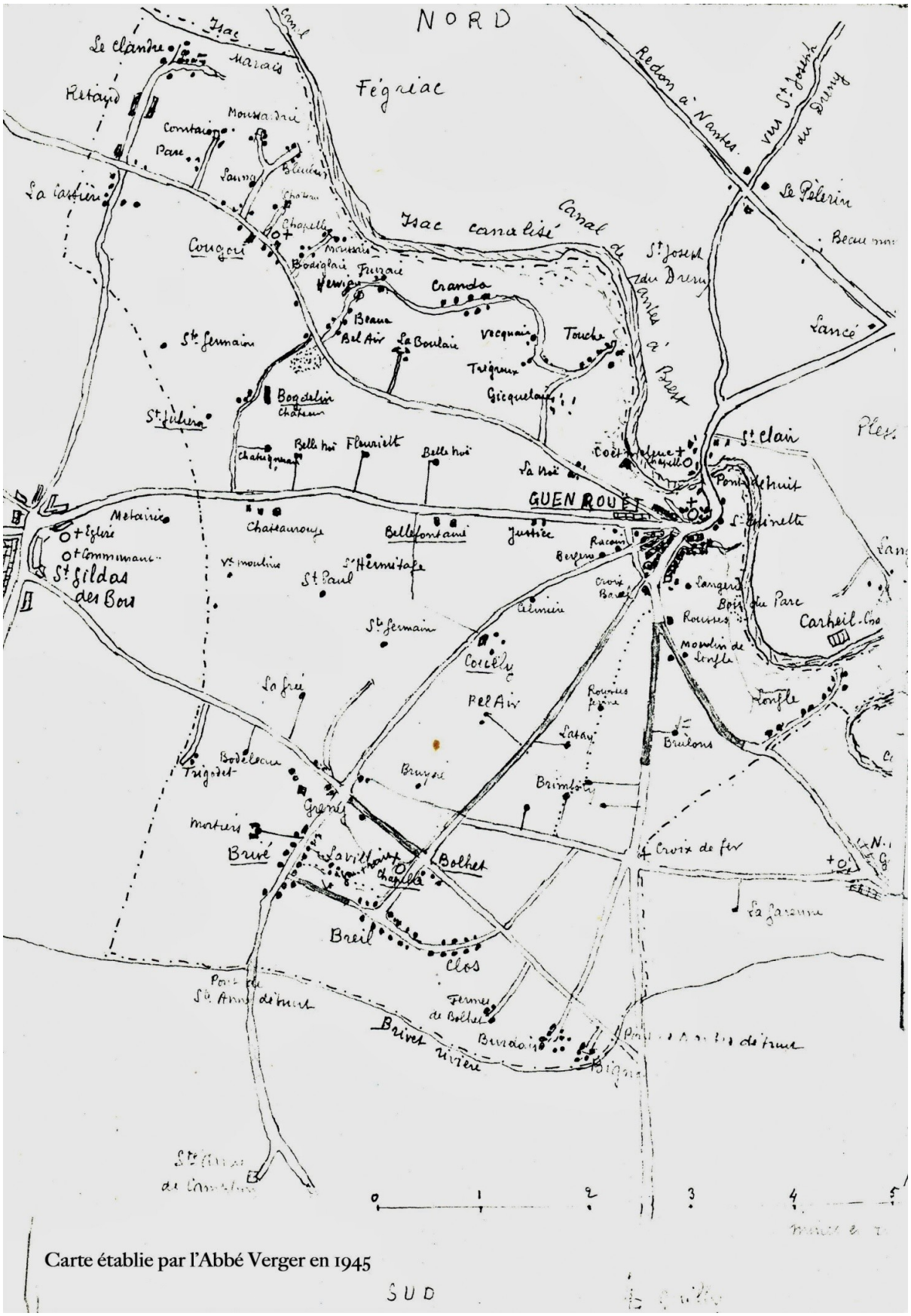
Chez grand-père, un obus tombe au pied du pommier sur la pelouse ; les éclats traversent les pièces et brisent les fenêtres… Naturellement toutes les vitres sont en miettes !... Un éclat aussi traverse le toit de chez nous et pénètre dans le fruitier.

Chez J. BELLIOT, il n'y a plus d'écurie ; nous faisons la chaîne pour éteindre l'incendie, une vache aveugle blessée… ; chez Joseph RUAUD, la maison n'est plus habitable et un bœuf est tué… Chez Thomas AURAY, un trou dans le toit…

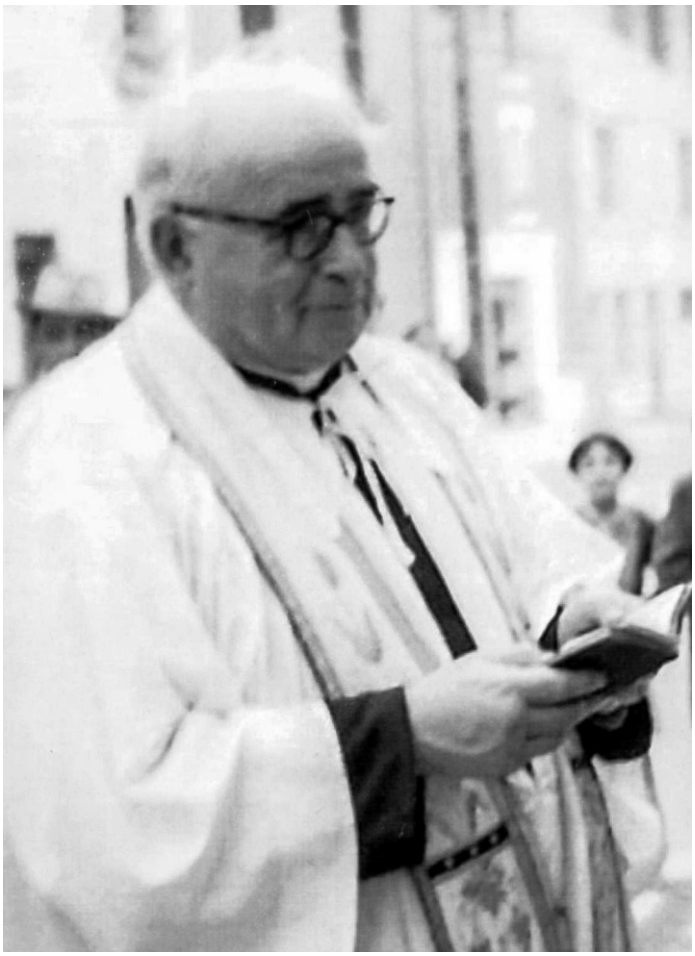
Serons-nous encore de ce monde, vendredi prochain ?

Fin du journal d'Annick quittant Notre Dame de Grâce pour Saint Hilaire de Clisson le 19 janvier 1945

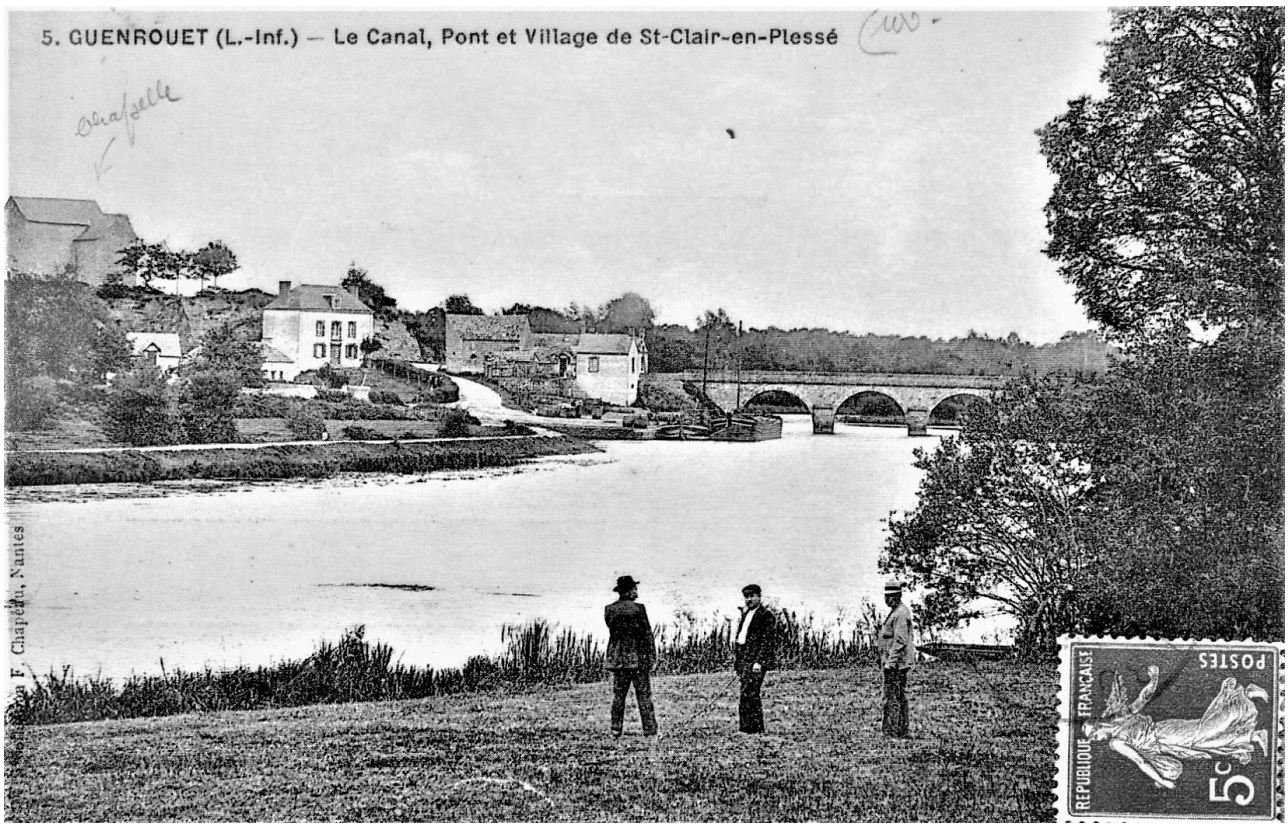
Photo aérienne prise le 10 mars 1945 par un avion de reconnaissance. On y découvre le canal de Nantes à Brest qui, dans cette portion de son cours, se confond ici avec l'Isac.
En haut à gauche, Guenrouët, dans une boucle de l'Isac, d'où on pouvait rejoindre Plessé par le pont Saint-Clair.
On voit en haut de l'image, la coupure du pont dont les Allemands ont fait sauter les deux arches le 4 et le 24 août 1944 lors de la formation de la poche de Saint-Nazaire. En bas, dans la boucle du canal, les ruines du château de Careil.



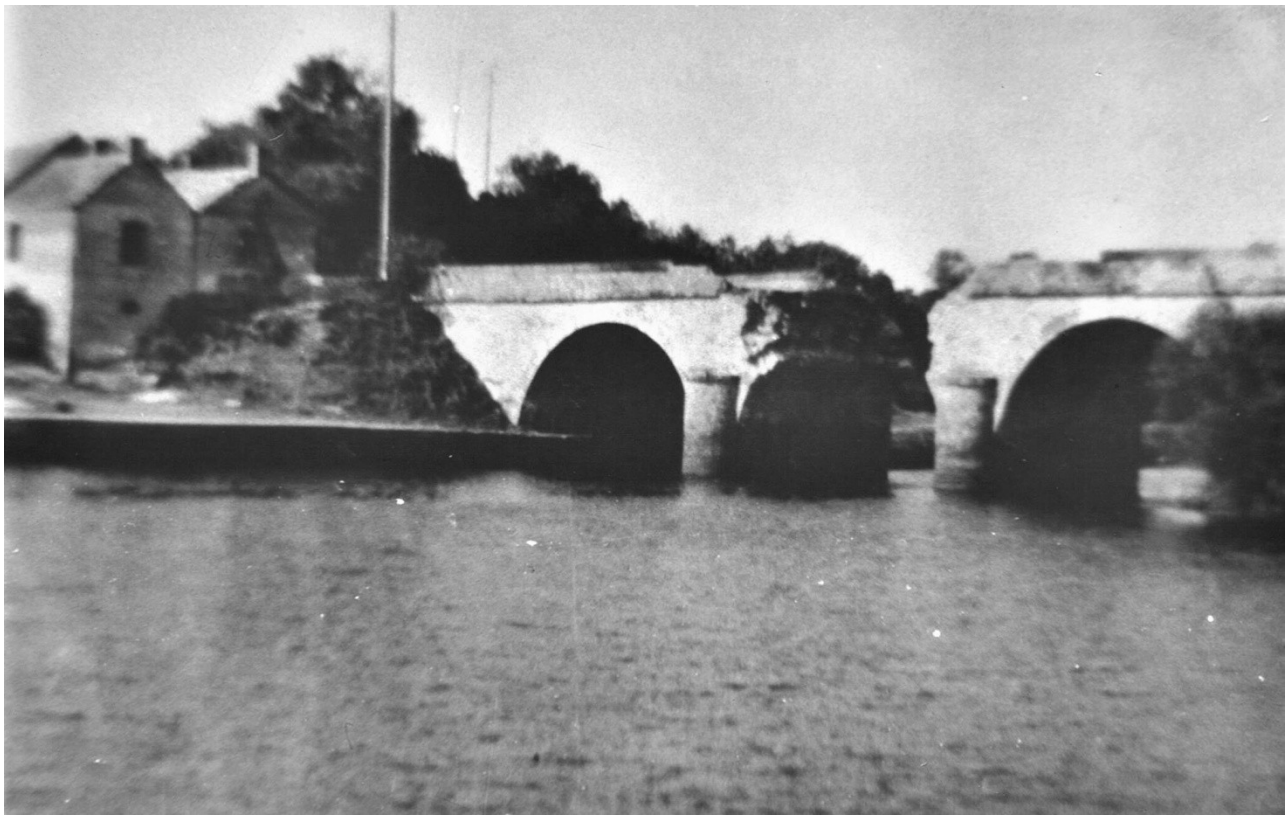
Carte établie par l'abbé VERGER, curé de Guenrouët. On distingue sur ce plan très précis les chapelles et lieux de culte provisoires pendant la poche, mais aussi les postes et les défenses allemandes.



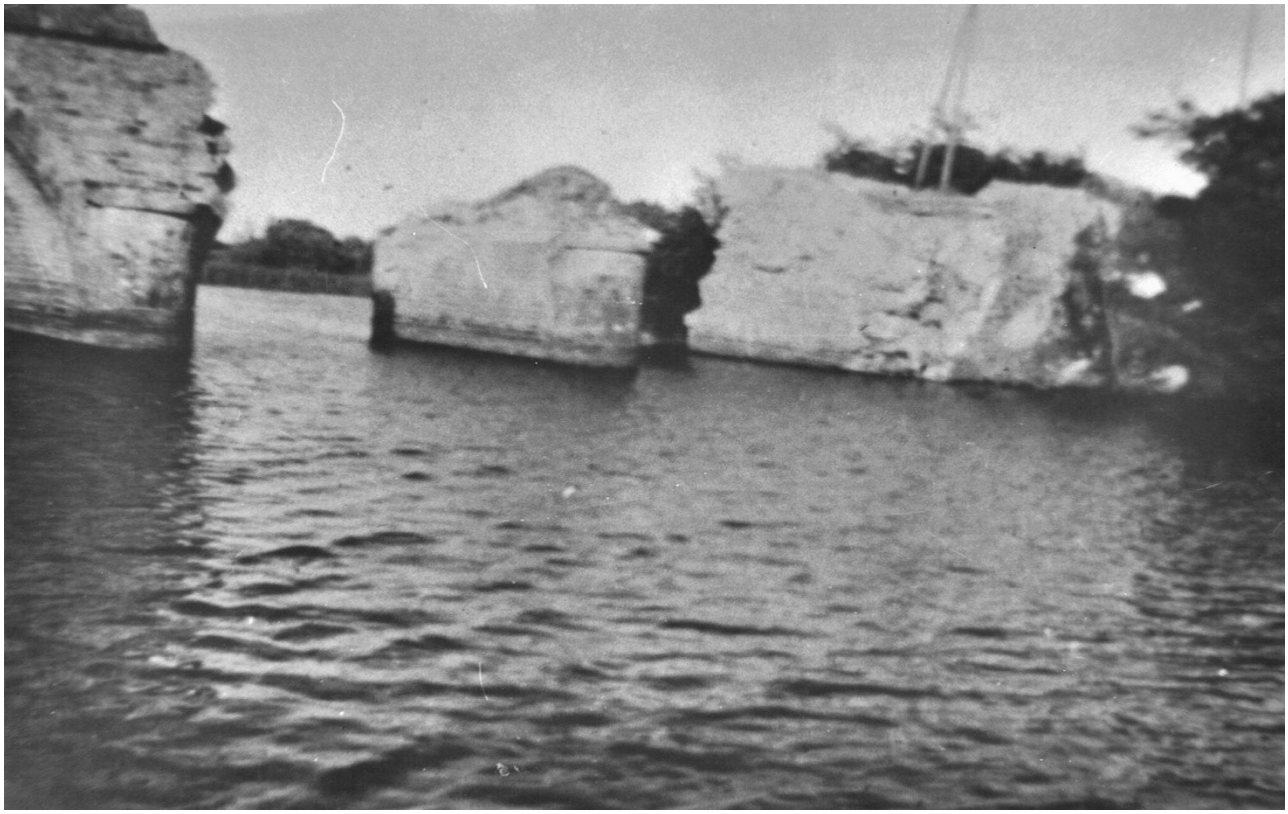
L'abbé Louis VERGER, curé de Guenrouët



Le pont Saint Clair sur l'Isac entre Guenrouët et Plessé



Le pont Saint-Clair dont les Allemands ont fait sauter la 1ère arche le 4 août 1944…



… Puis la 2ème arche le 24 août 1944

L'église de Guenrouët détruite par les artilleurs américains… et français.

L’église de Guenrouët au début de sa reconstruction

Le chœur de l’église de Guenrouët… « Ils ont frappe sur mon dos comme sur une enclume » !

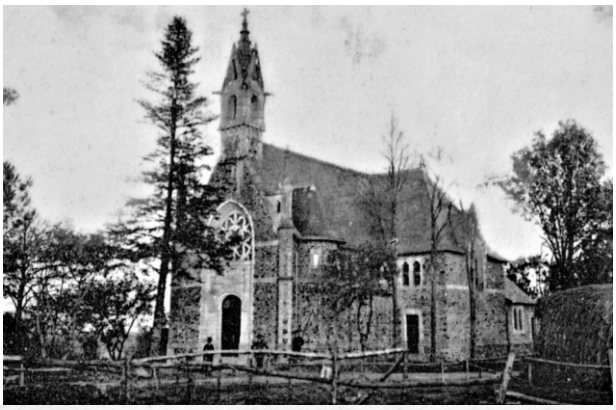
La mairie de Guenrouët à la Libération

Une autre maison détruite sur la route de Plessé

Le maître verrier Gabriel LOIRE des ateliers de Chartres réalisa après la reconstruction de l'église Saint Hermeland de Guenrouët un ensemble de vitraux dont certains illustrèrent un fait marquant de la poche, la nécessité pour les paroissiens et leurs prêtres de se réfugier dans des chapelles ou des lieux de culte provisoires après la destruction de leur église le 7 décembre 1944 par les artilleurs français et américains.
Deux rosaces complètent ce travail : la première au-dessus de la porte d'entrée consacrée à Marie, mère du Christ, la seconde consacrée à la passion du Christ dans la partie Est comporte les scènes de la flagellation où on peut lire la phrase « Ils ont frappé sur Moi comme sur une enclume, 9 Septembre 1944 – 8 mai 1945 » rappelant le parallèle entre le martyr subi par le Christ et celui subi par l'église de Guenrouët durant les bombardements.

La ferme de Bellefontaine, un des lieux de culte provisoires

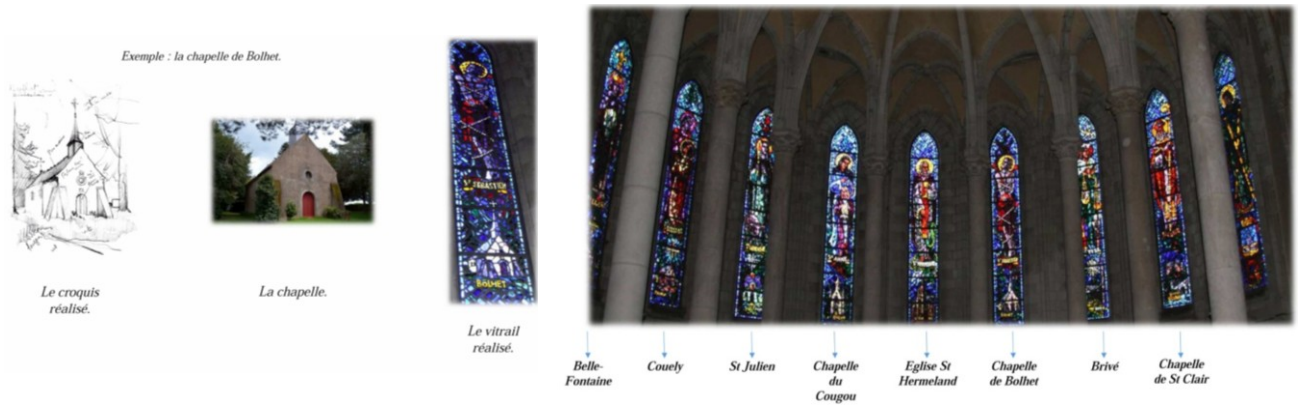
Voici quelques uns des croquis réalisés par Gabriel LOIRE pour la réalisation de ses vitraux



La chapelle du cougou.

Le château de Bogdelin.

Croquis réalisés par Gabriel Loire pour la réalisation des vitraux de l'église Saint Hermeland de Guenrouët lors de sa reconstruction (église reconstruite en 1949 et vitraux inaugurés en 1952)



Les vitraux entourant le chœur sont associés aux divers lieux de culte provisoire

Journal de Louis GRESLÉ
du 19 janvier au 8 mai 1945

Vendredi 19 janvier 1945

Les deux derniers de mes petits-enfants restés à la maison, Annick et Jeanne, sont partis ce matin, avec leur père pour Saint Hilaire de Clisson. Je reste seul gardien des maisons avec Léontine.

Reverrai-je quelquefois toute ma petite famille ? Je le désire, mais Dieu seul le sait !

Rentré à Guenrouët pour subir tout l'après-midi un violent bombardement. Le quartier visé : la Célinière, seul un cheval a été blessé et a dû être abattu. Pas de dégâts.

Deux obus sur Coueilly. Le bourg a été très touché : la maison de Joseph FRAUD a reçu la visite de 6 obus, et n'est plus qu'une loque. D'autres quartiers du bourg ont aussi été visités.

Chez nous, un obus est venu agrandir la porte ouverte par les Allemands dans le mur de l'école ; de ma porte, j'ai assisté à l'effondrement. La cour des garçons a été bombardée, le jardin de Mme ÉVAIN également et la maison a des dégâts ainsi que celle de la veuve CHAUVEL ; 2 obus sont tombés dans le jardin DUPAIRE ; et le soir, reprise des bombardements à Bouëdo et Cie ; pas de dommages.

Samedi 20 janvier 1945

Bombardement furieux de notre quartier, mais un peu plus haut qu'hier : la maison DOSSET, l'écurie BOUCARD et tous les environs. Nous avons à déplorer un accident grave : Louis LECLAIR blessé dans la région lombaire, a dû subir l'ablation d'un rein réduit en bouillie et de la rate ; inutile de dire que son état est fort grave [N.D.L.R. Louis LECLAIR a survécu à ses blessures. Il est décédé en juillet 2007]. Mme TREGRET, blessée légèrement.

Dans l'après-midi, quelques coups de canon.

Dimanche 21 janvier 1945

Aujourd'hui, peu de monde aux messes qui avaient été avancées. J'ai dû servir la seconde, ce qui ne m'était pas arrivé depuis au moins 60 ans. Les évènements d'hier ont augmenté le nombre de départs. Cédant aux instances de sa femme, Alexandre BOCQUEL partira mercredi avec toute sa famille.

Joli retour de messe ! À la hauteur de la grande prairie BOUCARD, j'ai été assailli par une violente rafale de canon. Heureusement les obus sont passés au-dessus de ma tête et ont atteint le but visé hier : la maison de la Célinière a reçu la visite de trois de ces indésirables ; entre les deux premiers, on a pu enlever la grand-mère malade, il était temps ; quand on est revenu, le lit disparaissait sous les débris de toutes sortes. Résultat : la fuite de tous côtés.

Joseph CHATELIER a reçu un nouveau coup qui cette fois a endommagé la toiture et la cuisine. Laurent BERNARD a sa couverture à jour et doit déménager.

Lundi 22 janvier 1945

Ce matin calme plat. Dans l'après-midi, quelques coups assez violents, mais j'ignore la région atteinte. Coueilly se vide ; les trois fermiers (Similien avait été touché) quittent leurs fermes. BOCQUEL, Victor OLIVIER partent par le convoi, ainsi qu'un réfugié. Les vicaires ont rejoint leur pasteur ; plus de messe à Coueilly.

Le bourg a reçu l'ordre d'évacuation sauf le maire, le médecin, le président de la Croix Rouge, le boulanger et un épicier (le seul) Donatien BERNARD. Le haut quartier n'est pas touché par l'ordre ; je ne connais pas au juste les limites.

La justice évacue volontairement. PERROCHAUD et LOQUET partent mercredi, Gérard cherche un logement de même que Martin. La Noë a été réquisitionnée en entier et les habitants priés de trouver un autre logement. C'est, je crois, la Kommandantur qui, ne se trouvant pas en sécurité, va occuper le village.

Tous nos voisins sont obligés de quitter leurs maisons et il leur sera difficile d'y revenir. Plus de lait dans quelques jours, plus de boucher, il va nous falloir aller chercher le pain à

Bellefontaine, le bourg étant trop sujet à caution et le boulanger allant cuire son pain à Saint Gildas. Nous allons passer notre temps à faire du ravitaillement.

Nous sommes toujours au même point, pas de nouveaux dommages chez nous. Nous allons vivre en ermites.

Mardi 23 janvier 1945

Journée calme jusqu'à 5 heures ce soir, heure à laquelle nos pseudo-libérateurs ont commencé une sérénade en quinze couplets trop sonores. Je ne sais quel en a été le résultat, il était trop tard pour aller aux renseignements, mais je crois que c'est le milieu du bourg qui a trinqué.

J'ai fait quelques réparations. La cuisine chez vous est devenue habitable, pas trop claire par exemple, mais enfin on n'y a pas trop de courants d'air et par ce froid c'est appréciable.

Ce matin nous nous sommes réveillés sous une couche de neige, mais qui a fondu rapidement.

Mercredi 24 janvier 1945

Quelques coups de canon sur Coëtmeleuc. C'est tout. Le convoi est parti sous la neige qui est tombée toute la journée sans discontinuer.

Hier, les coups ont porté sur le grand chêne de la Cormière ; devant chez Donatien BERNARD et derrière chez TREMBLAY.

Jeudi 25 janvier 1945

Surprise ! Calme toute la journée ! Il est vrai que nous avons vécu dans le brouillard et sous une couche de neige. À partir de ce soir, le bourg est vide ; j'ai eu des visiteurs venus me faire leurs adieux et qui espèrent bien n'être pas longtemps avant de revenir.

On m'avait induit en erreur en me disant que les vicaires avaient déserté Coueilly. Ils y sont toujours et dimanche prochain nous y aurons la messe.

Vendredi 26 janvier 1945

Aujourd'hui, rien d'extraordinaire ; beau temps ; pas de bombardement. Si c'était la fin, mon Dieu, quel soulagement !!!

Samedi 27 janvier 1945

Premier jour de notre isolement. Alexandre FONDIN qui est venu nous apporter du pain a dû le déposer à la Kommandantur qui nous l'a fait parvenir. Ce pain, c'est à Saint Gildas que nous devrons aller le chercher.

Léontine et moi, nous pouvons aller et venir et sortir du périmètre interdit, nous avons pour cela des laissez-passer.

Bombardement de 3 à 4 heures, mais qui ne m'a pas paru d'une grande violence.

Hier, Grâce a été bombardé très sérieusement : maisons endommagées, animaux tués mais pas de victimes humaines.

Dimanche 28 janvier 1945

Journée calme. 6 coups de canon du côté de Coëtmeleuc, c'est tout !

Nous attendons la fin de la guerre, plutôt que le passage du canal par les troupes franco-américaines ; nous serons moins exposés que si la bataille se fait chez nous.

Nous avons de jour en jour plus de difficultés à vivre, mais avec l'aide de Dieu, j'espère que nous y arriverons. Si seulement nous n'avions plus de bombardements !

Lundi 29 janvier 1945

Rien à signaler ! Quelques coups de canon dans le lointain et pour n'en pas perdre l'habitude, léger bombardement de Guenrouët et de ses alentours, à 3 heures de l'après-midi.

Mardi 30 janvier 1945

Miracle ! Aujourd'hui, pas un coup de canon, ni auprès ni au loin. C'est à croire à un manque de munitions. Peut-être demain serons-nous moins favorisés.

Bernard THEBAUD qui devait nous apporter du pain de Saint Gildas a été volé de son chargement : huit pains à la porte du boulanger ; ainsi nous serons réduits à la portion congrue jusqu'à samedi car nous n'avons que deux distributions par semaine : le mardi et le samedi.

Mercredi 31 janvier 1945

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas : nous avons subi un bombardement sérieux pendant près d'une heure ; les coups n'étaient pas précipités mais sonnaient dur au-dessus de la maison et par série de 3 ou 4. Ma maison n'a pas été atteinte, mais chez vous, un carreau d'imposte à la fenêtre de la chambre de Georges et un petit trou dans la toiture du grenier que j'espère bien boucher comme le premier. L'éclat a traversé la chambre en faisant une éraflure au plafond et est allé frapper la cloison au-dessus de l'armoire ; il y avait une heure que j'avais enlevé les panneaux de l'armoire, les trouvant trop exposés… Nous avons été encore protégés aujourd'hui, espérons que demain et les jours suivants nous le serons encore.

Des canons seraient installés à Bernugat, ils ont déjà tiré ; nul doute que la réponse viendra demain et malheureusement nous sommes sur la ligne de tir. Il est vrai que Bernugat est à 5 km.

Jeudi 1er février 1945

Aujourd'hui, dure journée : bombardement presque continuel depuis 9 h ce matin ; coups très durs, donnant en plein au-dessus de la maison, et, par miracle, pas le moindre dommage.

En revanche, l'école des filles a été fortement touchée. Le passage ouvert dans le mur a été de nouveau agrandi, un autre passage de l'autre côté du pignon, 3 obus éclatés dans la cour, un autre sur la cuisine, et un dernier qui a éventré une fenêtre et la toiture, à la jonction du vieux bâtiment et du bâtiment neuf ; les fenêtres démolies dont les débris ont été projetés jusque sur la route. C'est un vrai massacre ! Pour la quatrième fois le poste de secours de la Croix Rouge a dû changer de domicile ; il est maintenant dans la Subite.

La route devant la Bergerie a été défoncée en 3 ou 4 endroits ; des obus sont tombés dans le jardin d'Eugénie et dans le champ à BOUCARD ; 41 obus ont été déversés sur Coueilly qui n'est plus un emplacement de sécurité.

Armand PLESSIS commence à s'effrayer : on s'est aperçu que son belvédère pouvait être un magnifique poste d'observation ; aussi a-t-il été encadré par une rafale de coups de canon ; il n'a pas de mal, mais il est à craindre que la danse ne recommence, il faut bien que nos libérateurs s'entretiennent la main…

Votre jardin possède maintenant un magnifique entonnoir de 3 mètres de diamètre et de 1 mètre de profondeur, dans le carré de choux, à 6 mètres de la maison. La terre a jailli jusque sur les carreaux de la mansarde sans causer de dommages, elle était trop meuble et n'avait pas de cailloux.

Je souhaite, sans trop l'espérer, que demain sera moins émotionnant.

Vendredi 2 février 1945

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, fort heureusement. Quelques coups de canon dans les environs, mais le bourg est resté calme.

Je continue à ranger les meubles pour les préserver le plus possible, je ne sais si j'y arriverai.

Samedi 3 février 1945

Journée à peu près calme.

Ce matin, je suis allé à Saint Gildas. Comme je repartais, des avions sont venus bombarder la Kommandantur installée à Reslin. J'ignore quel en est le résultat.

Demain, pas de messe, tout au moins, pas d'officielle, pour ne pas mettre les gens en danger.

J'ai continué cet après-midi le déménagement des meubles et l'empaquetage du bazar qu'ils contiennent en vue d'une évacuation sur Brivé, mais je ne suis pas encore décidé. En tout cas, il est probable que je conserverai ma résidence au bourg, à moins qu'on m'en retire l'autorisation.

Les obus qui ont frappé l'école vendredi étaient de plus fort calibre que ceux employés jusqu'ici ; très probablement du 150, si on en juge par la dimension des entonnoirs et le vacarme des explosions.

Vendredi, toute la rue jusque chez nous a été démolie : GUICHARD, PRAMPART, Lucie, La veuve HERAULT ; l'autre côté de la rue n'a eu que peu de dommages.

Dimanche 4 février 1945

Rien à noter aujourd'hui. Pas d'office religieux, si ce n'est ce que chacun peut dire à la maison.

J'ai passé mon après-midi à remplacer par des carreaux en bois ceux de la Subite qui avaient été brisés ; c'est du provisoire qui peut durer un moment.

Lundi 5 février 1945

Le calme continue et mon métier de vitrier en bois est terminé, sauf pour le salon et la salle à manger où je n'ai pas les planches nécessaires.

Mardi 6 février 1945

Après une journée que j'espérais calme, brusquement vers 3 h ¼, a éclaté une rafale qui a duré une dizaine de minutes.

Toujours notre quartier en ligne de mire : 2 obus dont l'un en passant a enlevé l'une des têtes du cyprès devant la Subite, pour aller dans le jardin d'Eugénie, un troisième dans le champ, 3 ou 4 échelonnés devant chez DOSSET et la bergerie, le tout sans grands dégâts.

J'ai laissé de côté le déménagement du 1er étage pour clore les fenêtres de la salle à manger et du salon ; ce qui me semblait urgent en raison de l'humidité. Je terminerai demain matin ; j'en ai pour une demi-heure environ. Quant au déménagement, il ne va pas très vite, car je suis seul pour le faire ; personne n'est autorisé à venir dans le bourg. C'est parfois un peu lourd, mais avec l'aide de Léontine, j'en viens à bout. Tout cela ne me donne point le cafard ; au contraire, le désir d'arriver m'est un stimulant et je n'ai point le temps de m'ennuyer.

Mercredi 7 février 1945

Bombardement quotidien vers 3 heures : une dizaine d'obus envoyés sur les bords du canal. Pas de victimes. La Kommandantur de Saint Gildas avait fait installer un poste de DCA auprès de la gare : c'était le vrai moyen d'attirer les avions. Or le leur a fait comprendre et la DCA a pris le chemin de La Baule…

J'ai à peu près terminé mes rangements dans la grande maison ; mais il reste quand même bien des choses à faire.

À demain.

Jeudi 8 février 1945

Rien à signaler. Quelques coups de canon dans les alentours du bourg, sans dommage. J'ai continué les emballages, tout en me disant que c'est un travail inutile. Tantôt, je me suis occupé de la verrerie ; demain ce sera un autre genre d'exercice, mais ce sont les caisses qui me manquent… Samedi, voyage à Saint Gildas à la recherche de pain. Mr. CHATELIER m'avait annoncé qu'il y avait des lettres qui avaient franchi la ligne. J'espère être dans les favorisés. Hélas non. Patience !

Vendredi 9 février 1945

Bombardement en douceur ! Hier Armand PLESSIS a eu les honneurs de la guerre : un obus tombé par la fenêtre de l'écurie a fait 11 victimes dans le troupeau du fermier.

Samedi 10 février 1945

Ce matin j'ai effectué une tournée de pain ; parti pour Saint Gildas à 7 h ½, je suis passé par Bodeleau, le Grény, Coueilly et rentré vers midi et demie en possession d'un peu de ravitaillement.

Aujourd'hui, quelques coups de canon sans importance. Ce matin, un semblant de poste de DCA s'est exercé sur un avion, sans résultat. Le point étant à l'écart du bourg, si les canons se mettent à sa recherche, nous auront peut-être un peu de tranquillité. Ce ne sera pas un malheur.

Ce soir, attendant le dîner, les quatre fers dans le feu, j'ai rêvassé à la façon dont je ferai cuire ma prochaine volaille. Je crois que ce sera un plat succulent et j'espère que quand vous serez de retour, je pourrai vous en faire gouter à vous lécher les babines. Bonsoir et à demain.

Dimanche 11 février 1945

Journée de tempête de pluie, de vent. Que nous réserve demain ?...

Lundi 12 février 1945

Aujourd'hui, calme plat. On s'y habitue avec la plus grande facilité et le plus grand plaisir.

Dans mon travail, changement d'exercice. Un des trous de ma toiture donnait passage à l'eau du ciel et Dieu sait si elle tombe abondamment ! J'ai fabriqué une échelle plate, et je suis monté sur le toit : à 74 ans c'est bien permis ! Il reste un trou mais qui ne presse pas, il ne laisse point passer l'eau ; avec la variété de mon travail, je ne puis pas m'ennuyer.

Mardi 13 février 1945

Journée sans incident jusqu'à 6 h ¼ où les canons ont encore fait entendre leur voix : trois ou quatre coups qui je crois sont passés par-dessus Guenrouët.

J'aime mieux les entendre gronder dans la journée !

Mercredi 14 février 1945

Le bombardement d'hier soir a frappé une fois de plus la maison de Joseph CHATELIER : elle est devenue inhabitable. Bellefontaine aussi a eu la visite des engins d'acier, mais pas sur les habitations ; également L'Angerie.

Dans la journée, le Cougou avait été atteint : le château et les environs de l'agglomération.

Aujourd'hui, toute la journée, les canons ont grondé, mais n'ont rien donné sur le bourg, ils sont allés bien au-delà sans que j'ai su quelles sont les contrées visitées. Je ne vois personne, à moins que ce ne soit moi qui aille en visite.

Jeudi 15 février 1945

Le bombardement d'hier a été dirigé sur Bogdelin. Le château et les alentours ont été touchés et les habitants ont dû gagner les caves. Le Dr. GUESDIN (?) dont les appartements étaient

les plus exposés a été coucher la nuit dernière à Saint Gildas. Aujourd'hui, 37 obus sont tombés sur Couëilly dans la matinée. Je ne sais quels dommages ils ont causé.

Demain, je vais aller au ravitaillement à Saint Gildas et je serai renseigné. Mais ce qui m'intéresse le plus et cause mon déplacement, c'est que j'aurai de vos nouvelles toutes fraiches : on me l'a fait savoir ce matin.

Il est 7 h ½ et un coup de canon vient de nous mettre sur le qui-vive ; heureusement ce coup semble être isolé.

J'ai fini de mettre les bacs à sec et j'ai bouché l'arrivée de l'eau, elle passera désormais par-dessus la dalle. Aucun robinet n'ayant voulu fonctionner, j'ai dû faire une installation de fortune, car les bacs étaient complètement pleins.

Vendredi 16 février 1945

…. Rien d'extraordinaire ici ; toujours plus ou mains bombardés, mais pas de dommages. Que Dieu nous protège sans toutes nos afflictions ! ....

Dimanche 18 février 1945

Ce matin, messe à Bellefontaine. Pas de bombardement sur le bourg.

Tantôt, je suis allé à la Boulaye, voir Mme PLESSIS qui part demain pour La Baule avec toute sa famille pour profiter du convoi du 21. Je suis allé lui demander le service de vouloir bien écrire à votre maman pour dire que j'ai bien reçu votre message, et que nous sommes toujours debout, les maisons aussi, dans le même état qu'au départ d'Annick et Jeanne. Elle m'a bien promis qu'elle n'oublierait pas …

Lundi 19 février 1945

Un mois aujourd'hui que je suis seul à Guenrouët… Quelques coups de canon pour n'en pas perdre l'habitude, peut-être un ou deux sur le bourg, mais je ne suis pas allé voir ; c'est parfois dangereux.

Mardi 20 février 1945

Rien de marquant. Toute la matinée, pas un coup de canon ni auprès ni au loin. Une demi-douzaine de coups de moyenne force dans l'après-midi. C'est tout. Nous nous habituons bien à ce régime moins émotionnant que le régime ordinaire.

Continuation des emballages, chez moi ; mais je ne suis toujours pas décidé à troquer le bourg désert pour le remuant Brivé. Les circonstances me guideront.

Mercredi 21 février 1945

Quatre coups de canon dans l'après-midi, de moyenne intensité.

Le calme continue.

Je poursuis mes emballages car je ne sais pas si mon permis qui expire le 1er mars sera renouvelé. Si non, je serai contraint de déménager, il faut me tenir prêt. Je bricole et radoube de vieilles caisses qui me serviront à loger tout le bazar, car j'ai l'intention de ne rien laisser derrière moi, que ce que je ne pourrai pas emporter.

Jeudi 22 février 1945

Au point de vue guerre, même situation qu'hier : front à peu près calme…

J'apprends l'odyssée des malheureux du second convoi qui ont été dirigés sur Laval et dans lequel se trouvait le hameau de la Justice ; PEROCHAUD, LOQUET, etc. ; de même qu'Alexandre BOCQUEL et ses petits-enfants…

Vendredi 23 février 1945

Aujourd'hui, bombardement intermittent pendant toute la journée, violent cet après-midi. Nous n'avons pas été touchés. Je ne sais quel quartier a été atteint, mais tout autour de nous, des éclats sont tombés.

Demain, corvée de pain : 14 km à tirer, mais au moins, je sortirai de mon désert et reverrai des figures de connaissance.

J'ai bêché mes petits pois, mais je n'ai pas pu finir, dérangé continuellement par les éclatements de bombes tout autour de moi.

Quant à votre jardin, il est au même point que quand les derniers sont partis. En raison de l'évacuation du bourg, personne n'y peut venir travailler ; ce n'est du reste pas prudent.

Dimanche 25 février 1945

Rien de marquant aujourd'hui.

Léontine était de messe et moi de garde. Peut-être dimanche, pourrons-nous tous les deux faire nos dévotions. Nous sommes bien montés en fait de messes : 2 à Bolhet, 1 à Bellefontaine, 1 à Brivé, 1 au Cougou, 1 à Saint Julean de Bogdelin.

L'écart entre les messes est assez grand pour permettre aux premiers d'être rentrés chez eux pour envoyer les seconds. Bellefontaine à 7 h ½, Brivé à 10 heures.

Lundi 26 février 1945

Aujourd'hui, j'ai fait la taille de mes arbres fruitiers, en partie sous le bombardement ; il est vrai que les obus ne nous étaient pas destinés, ils allaient vers Bellefontaine ou Belle Noë en quête de Français, puisqu'ils ne peuvent découvrir d'Allemands. Bonsoir à tous, grands et petits !

Mardi 27 février 1945

La journée allait se passer sans incidents, quand ce soir vers 5 h ½, alors que deux soldats venaient enlever une partie des fils téléphonique, une salve de coups de canon les a accueillis. L'avion qui survolait les avaient sans doute repérés et signalés ; aucun blessé, aucun mal aux bâtiments.

Le bombardement d'hier est allé creuser des mares dans le pré du Pâtis vert. Un bœuf blessé.

Aujourd'hui, j'ai mis des petites rames à mes petits pois et j'ai semé une partie de mes lupins ; le reste sera pour demain.

Bonsoir à vous tous !

Mercredi 28 février 1945

Rien d'important à signaler. Pendant tout l'après-midi, bombardement intermittent. J'ai pu faire un peu de taille, mais il faut se déranger trop souvent.

Jeudi 1er mars 1945

Comme hier, bombardement intermittent pendant tout l'après-midi ; pas commode pour travailler. Dans la matinée j'ai cependant pu labourer choux pommes, salade, ail, échalote ; chez moi bien entendu, car chez vous, la terre est en friche et je ne puis être partout.

Samedi, je ferai la corvée de pain à Saint Gildas, et peut-être aurai-je de vos nouvelles.

Vendredi 2 mars 1945

Quelques coups de canon dans l'après-midi, mais qui ne m'ont pas empêché de planter quelques pommes de terre. Demain corvée de pain, ce sera une distraction, car dans mon ermitage, je ne vois plus personne.

Samedi 3 mars 1945

J'ai effectué mon voyage à Saint Gildas, mais hélas, je n'ai pas eu de nouvelles fraiches. Ce sera pour un autre jour. Je vous enverrai un message mercredi mais s'il met autant de temps que l'autre à vous parvenir, vous n'êtes pas près de lire mon écriture.

La journée s'est passée tranquillement, quand brutalement ce soir à 6 h ¼, une rafale d'obus s'est abattue dans notre quartier. L'un est tombé dans l'écurie d'Eugénie, mais sans, je crois, causer beaucoup de dégâts. Rien chez nous, espérons que nous serons encore épargnés.

Dimanche 4 mars 1945

Aujourd'hui, messe à Brivé à 9 h ½, aussi je suis rentré plutôt en retard pour déjeuner à 1 h moins ¼. Il m'avait fallu voir les nombreux évacués du bourg, trinquer un peu, comme on ne cause bien que devant un verre. Il était nécessaire que je me rattrape d'une semaine d'ermitage et que je prenne des avances pour la semaine qui vient. Par ailleurs, rien d'extraordinaire.

Lundi 5 mars 1945

Matinée calme ; j'ai pu tailler vos treilles et les framboisiers. L'après-midi, malgré bien des dérangements, j'ai pu faire encore un peu de jardinage. Ces jours-ci, si possible, je vous planterai un cent oignons, dans un carré que Thomas avait bêché, mais qu'il faudra que je reprenne ; j'en planterai également chez moi.

Mardi 6 mars 1945

Quatre bombardements aujourd'hui : un dans la matinée, trois dans l'après-midi. Le second a donné sur l'Angerie, la maison de TREGRET, les maisons de Roland, sans causer toutefois beaucoup de dégâts.

Ici, avec de multiples dérangements, j'ai jardiné et pu planter mes oignons et préparer le terrain pour les vôtres.

Mercredi 7 mars 1945

Ce matin, j'ai voyagé jusqu'à midi ; je suis allé voir Bel-Air et le Latay, partie à pied, partie à bicyclette.

Tantôt, j'ai encore jardiné. Vos oignons sont en place, mais je suis tout de même un peu las ce soir. Bombardement habituel de l'après-midi ; je ne sais quelles sont les régions qui ont reçu la visite des obus ; en tout cas, rien chez nous.

Jeudi 8 mars 1945

Rien à signaler. J'ai pu jardiner entre les bombardements. J'ai semé des oignons et bêché une partie du terrain dans lequel, demain, j'en sèmerai chez vous. J'aurais voulu planter des échalotes, mais je n'en ai pas trouvées dans votre maison, et moi, je n'ai plus guère que ce qu'il me faut pour attendre la récolte. Quant à l'ail, il est un peu tard pour la mettre en terre.

Vendredi 9 mars 1945

Après une journée de calme, tout au moins sur le bourg, nos voisins d'outre Isac ont cru de bon ton de nous dire bonsoir vers 6 h ½ par le moyen d'une dizaine d'obus. Je ne sais si le bourg a été atteint, mais notre quartier parait indemne.

J'ai fini de bêcher le terrain et j'ai semé sept rangs d'oignons dans votre jardin. Avec près de 200 oignons plantés, vous devriez être servis assez abondamment, si les plantations réussissent. Demain, tournée à Saint Gildas.

Samedi 10 mars 1945

Eh bien ! Nous avons eu une séance hier soir. Après le premier bombardement nous en avons eu un second vers 8 h ½ et enfin un troisième vers 9 h. ½ pendant une demi-heure. Et ça pétait sec. Enfin le tout s'est passé sans dommage pour nous. Il s'agissait, a-t-on pensé, d'empêcher un coup de main que devaient tenter les Allemands ; mais nous n'en savons absolument rien.

Aujourd'hui, bombardés pendant près de 20 minutes vers 4 heures. J'ai pu arranger vos framboisiers, mais je me demande si je pourrai en temps utile finir la taille de vos poiriers.

Dimanche 11 mars 1945

Aujourd'hui, dimanche, messe à Bellefontaine…

Petit bombardement vers 5 h ½ pour n'en pas perdre l'habitude. J'espère bien que demain je n'aurai pas à rectifier ce que je viens d'écrire et que ce soir nous allons être tranquilles.

Lundi et mardi 12 et 13 mars 1945

Deux jours qui se suivent et se ressemblent ; c'est plutôt rare en ce moment où nous ne vivons que d'imprévus. Journées calmes avec seulement vers 6 h du soir trois coups de canon pour nous dire « Soyez en garde, nous sommes toujours là » !

Dans le cours de la journée, nous ne pensons plus à la guerre, nous n'apercevons plus d'Allemands. Si cela pouvait continuer jusqu'à la signature de la paix !

Mercredi 14 mars 1945

Journée calme. Ce matin, abattage du lapin et pâté ; tantôt, un peu de taille et quelques rangements au poulailler d'où la poule blanche s'évade régulièrement avec une copine pour aller labourer le jardin.

Jeudi 15 mars 1945

Le calme continue, ce dont je ne songe pas à me plaindre ; j'ai pu faire de la taille presque toute la matinée et il est temps, car avec la température que nous avons, les bourgeons se développent. Mais je laisserai la taille en hauteur, on rabattra davantage l'an prochain. Quoique les artichauts n'aient pas tous été arrangés pour l'hiver, ils n'ont pas gelé. Je vais les éclaircir et les bêcher, si je puis. Les asperges se montrent, il va falloir les recouvrir.

Je ferai de mon mieux avec l'aide de Léontine, car nous n'avons toujours pas de journalier.

La mère PIARD qui était réfugiée à la ferme école, est morte et a été enterrée lundi à Saint Gildas. Je n'ai pu aller à son enterrement car j'étais en panne de bécane. On nous a dit aussi que son gendre Pierre GICQUEL était mort….

Samedi 17 mars 1945

Hier soir, au cours du bombardement quotidien, un éclat d'obus est tombé sur la toiture de votre maison et a brisé le carreau de la lucarne du grenier ; j'y ferai la réparation nécessaire.

Aujourd'hui, journée à peu près calme.

Dimanche 18 mars 1945

Il semble que nous soyons dans une ère de calme. Il y a bien eu des bombardements mais ce ne sont que des duels d'artillerie à distance, qui n'ont en rien affecté le bourg, tout au moins jusqu'à l'heure actuelle : 6 h. Je souhaite ne pas en entendre ce soir, ce sera une détente après les mauvaises journées que je viens de passer.

Lundi 19 mars 1945

Journée calme. Vingt coups de canon envoyés dans les parages de la Bergerie mais dans les champs et non sur les habitations.

Je suis occupé à ramer les petits pois. Ce matin, j'ai éclairci les artichauts, mais le temps est trop sec pour les faire pousser, une bonne journée de pluie leur ferait grand bien. Et puis il faudra les bêcher, de même que les carrés d'asperges. J'ai du pain sur la planche et pas de temps pour le cafard.

Mardi 20 mars 1945

Ce matin, j'ai fait la tournée de ravitaillement : Saint Gildas, Bodeleau, ce qui m'a pris ma matinée, mais aussi m'a procuré un peu de distraction…

Nous n'avons pas été bombardé aujourd'hui, il est vrai que la visibilité n'était pas fameuse, du crachin qui a fini par se résoudre en une pluie légère. J'espère que cette pluie va continuer toute la nuit, nous ne nous en plaindrons pas. Forcément, je n'ai pas travaillé au jardin.

Ce matin, il y avait le départ de Savenay d'un convoi pour Nantes. Malheureusement, nous l'avons su trop tard, et je n'ai pu remettre une lettre qui vous serait parvenue dans la semaine.

Mercredi 21 mars 1945

… Aujourd'hui, chose à laquelle nous n'étions plus habitués, pas un coup de canon, ni auprès, ni au loin. C'était à croire que nous n'étions plus en guerre. Mais de quoi demain sera fait ?

J'ai jardiné toute la journée, et ce premier jour de printemps a été réellement beau. Il y a quelques jours, nous avons mangé nos premières asperges, avant qu'elles ne soient couvertes, il faut que je me hâte. Les artichauts sont éclaircis, mais non bêchés, il faudra pourtant qu'ils aient un labour, si je veux qu'ils rapportent. Léontine s'est attelée aux carrés de fraisiers, et demain je crois qu'elle en aura fini. Après, elle se mettra avec moi aux asperges.

Nous ferons de notre mieux et suivant nos possibilités, puisque nous sommes réduits à nos seules forces…

Jeudi et Vendredi 22 et 23 mars 1945

Hier et aujourd'hui, calme plat sauf deux coups de canon vers 7 h ce soir.

Nous continuons à jardiner et je pense que dans trois ou quatre jours nous serons au point, à moins qu'une pluie bienfaisante ne nous oblige à rester à l'abri.

Demain, voyage à Saint Gildas, corvée de pain.

Aujourd'hui, voyage à Brivé pour mettre ma tête entre les mains du fratrès et dimanche, re voyage à Brivé pour aller à la messe.

Samedi 24 mars 1945

Toujours pas de changement ; calme presque complet. Le temps pluvieux ne m'a pas permis de jardiner. J'ai fait ma tournée de Saint Gildas sans encombre. J'avais presque espéré recevoir de vos nouvelles, mais les postes sont restées muettes.

Dimanche 25 mars 1945

Aujourd'hui, bénédiction des rameaux et messe à Brivé. Rentré pour déjeuner, je suis resté tranquille tout l'après-midi, remettant à demain mes occupations habituelles.

Pas de bombardement dans notre quartier ; quelques grondements dans le lointain, pour nous dire que nous sommes toujours en guerre et que l'armistice n'est pas encore signé.

J'ai porté ce matin chez Marie ROGER un pot qu'elle m'avait demandé pour y mettre du beurre. Vous en avez pourtant de reste à la cave, mais il ne faut pas être pris au dépourvu et petit à petit les bêtes se raréfient dans nos contrées.

La famille AGASSE, cantonnier, s'est augmentée de 2 jumeaux ces jours-ci.

Lundi 26 mars 1945

Journée calme comme les précédentes. J'ai voyagé toute la matinée, moitié à pied, moitié à bicyclette.

Aussi, j'ai peu jardiné ; je me suis attaqué à mon carré d'asperge, mais il me faudra bien la journée de demain pour le faire. Quoique les pommes se soient bien conservées cette année, la réserve diminue et il serait grand temps que vous arriviez pour pouvoir en manger quelques-unes.

Mardi 27 mars 1945

Quelques poules ont jugé bon d'aller déposer une dizaine d'œufs sous le pressoir. Je vais en conserver un certain nombre dans le lait de chaux, pour que vous n'en soyer pas privés quand vous reviendrez à Guenrouët.

Je suis allé tantôt voir le jeune Michel AGASSE ; je l'ai envoyé immédiatement à l'hôpital où on l'a opéré de l'appendicite.

Au point de vue guerre, rien de nouveau pour nous.

Mercredi 28 mars 1945

Quelques coups de bombardement aujourd'hui, mais dans les environs du bourg. Pas besoin de se camoufler. Je suis resté tranquille toute la journée, interrompant ainsi l'entrainement à bicyclette que je pratiquais depuis quelques jours.

Samedi 31 mars 1945

Hier après une journée complètement calme, nous avons été assaillis vers 6 h ½ par une volée de coups de canon. C'est notre quartier qui a trinqué. Pour la première fois, la maison de Léontine BRIAND a été atteinte par deux obus, mais je crois sans grands dommages. Chez moi, un obus est tombé devant la fenêtre de ma chambre, à deux mètres de la maison. Toutes mes vitres ont volé en éclat, sauf la fenêtre des cabinets qui n'a pas marqué le coup. Un éclat a brisé les persiennes et est allé faire un trou gros comme le poing dans le plafond. L'entourage de la fenêtre est bien amoché, deux barreaux de la grille arrachés. L'entourage de la glace de ma chambre qui est resté en place a reçu 3 touches d'éclat, mais la glace elle-même n'a pas eu de mal. Les autres obus sont tombés sur des maisons qui avaient déjà été victimes de bombardement.

À la veille de la cessation des hostilités, c'est vraiment fichant d'être victime de nos pseudo libérateurs (je veux dire démolisseurs). Je vais réparer tant que bien que mal en attendant de pouvoir le faire d'une façon plus sérieuse.

Ici, malgré les obus, nous nous portons bien et espérons vous revoir bientôt. Nous n'avons pas eu aujourd'hui la répétition de la séance d'hier, la journée s'est bien passée. Je suis allé faire le ravitaillement à Saint Gildas.

Dimanche 1er avril 1945

Pâques ! Où sont les réunions d'antan, les cousins de Pâques venant voir leur famille ? La guerre a tout bouleversé. Et pourtant nous nous sentons tellement près de la délivrance, que nous attendons à tout instant le signal de la cessation des hostilités.

Ce matin, j'étais de première messe à Bellefontaine ; Léontine est allée à Brivé et a passé une partie de la journée à Bodeleau. Je suis resté seul gardien du bourg, que je ne suis du reste pas allé voir. Je me suis attelé à mes réparations locatives : remplacer les verres qui me venaient du tonton René, qui lui-même en avait hérité de ses père et mère. Pas jeune le rideau, mais j'espère qu'il tiendra le coup ; le provisoire dure généralement assez longtemps, et vous pourrez en juger quand vous rentrerez à Guenrouët. L'avantage de mon rideau-verre, c'est qu'il me permettra d'y voir clair dans ma chambre et la salle à manger. Pourvu qu'un nouveau bombardement ne vienne pas réduire à néant ma laborieuse réparation.

Après une journée sans un grondement de canon, ce soir le gueulard s'est fait entendre, mais assez loin de chez nous.

Lundi 2 avril 1945

Aujourd'hui, achèvement de mon travail de vitrier. Du dehors, c'est magnifique, on ne se douterait pas qu'il n'y a pas de carreaux.

J'ai eu tantôt la visite de monsieur le sous-préfet [Tony Benedetti]. Conduit par Joseph CHATELIER, il a pris ma maison pour salle d'attente jusqu'à ce qu'une estafette de la Kommandantur lui ait apporté l'autorisation de visiter le bourg. Léontine et moi avons reçu les félicitations pour le cran dont nous savons fait preuve en ne quittant pas la résidence, malgré les trop nombreux bombardements. Il devait être à peine rendu sur la place, quand le canon a fait entendre sa voix ? Je suis persuadé que la visite du magistrat a été écourtée. Je saurai cela par Joseph.

Je viens de casser un litre de fèves, car il nous faut du pseudo café (tout est pseudo, comme les libérateurs) et ce ne sont pas les 35 grammes que le ravitaillement nous a envoyés samedi qui nous mèneront longtemps.

Brume toute la journée ; si ce temps-là continue, il n'y aura pas moyen de jardiner.

Mardi et Mercredi 3 et 4 avril 1945

Rien de bien reluisant pour ces deux jours. Quelques coups de bombardement, c'est tout.

Je n'ai guère travaillé, car depuis dimanche soir, je souffrais de polyarthrite gagnée dans les courants d'air en rebouchant mes ouvertures démolies. Ce soir, c'est à peu près bien : plus de gonflement, à peine de la douleur.

Une innovation qui ne me plait guère, et pour cause, a été mise au jour par les troupes occupantes : les canons qui étaient jusqu'ici braqués à plusieurs km ont été amenés à l'entrée du bourg et sont aussitôt entrés dans la danse. Je crains bien que cette présence désagréable ne nous attire des coups qui ne nous seraient point destinés.

Enfin, à la grâce de Dieu.

Jeudi et vendredi 5 et 6 avril 1945

Ouf ! Je suis débarrassé du bêchage pour quelques jours. J'ai fini ce soir votre carré d'artichauts. Il y a bien deux rangs en face de l'ouverture du mur de l'école, mais les obus se sont chargé de graisser le carré avec des cailloux, j'estime qu'il n'y a qu'à les laisser pousser à leur guise. Je me suis contenté de les œilletonner ; les produits seront plus petits, mais se mangeront quand même. Le carré d'asperges donne bien en ce moment… Ici, mes petits pois commencent à boutonner et entreront en fleur dans quelques jours. À Saint Hilaire de Clisson ils doivent être plus avancés. Vos oignons ont pris ; il y en a bien quelques-uns plantés les racines en l'air par messieurs les vers de terre, mais c'est le petit nombre. Quant au semi, il est bien réussi.

Hier, j'ai mis une poule à couver, la poule ardoisée, 15 œufs de votre produit. Madame la cocotte n'était pas satisfaite de la façon dont j'avais placé sa boite, elle voulait voir le jour ; elle

s'était mise en travers de la boite et ne couvait ainsi qu'une partie de ses œufs. Ce matin je l'ai contentée, j'ai tourné le nid et la couveuse est sage comme une image.

Bombardement tous les jours mais peu sur le bourg ; c'est plutôt sur Saint Gildas et quelques quartiers du bas Guenrouët. L'Ongle et Grâce n'ont pas été épargnés. Quand donc n'entendrons-nous plus les grondements du canon ?

Samedi et dimanche 7 et 8 avril 1945

Rien d'extraordinaire à signaler. Vendredi, Paul CHAUSSE s'est décidé à déménager ; il avait eu deux vaches tuées et sa femme ne voulait plus rester exposée aux coups ; il est parti pour les Rousses. Samedi, c'est la Fleuriette qui trinque et a encore écopé : 3 animaux tués.

Aujourd'hui dimanche, c'est à peu près calme.

Lundi, mardi et mercredi 9, 10 et 11 avril 1945

Rien n'est venu rompre la monotonie de notre existence.

Il n'en a pas été de même aujourd'hui ; une fois de plus je me suis trouvé dans la tourmente. J'étais allé à Bellefontaine. Au moment de repartir, bombardement dans notre direction. Je laisse passer les 6 coups traditionnels et je me mets en route pour rentrer à la maison. Arrivé à la Justice, la sérénade recommence, mais cette fois, près de moi.

Les gens de la Justice rentraient se mettre à l'abri. Je me suis dirigé vers leur abri, mais comme je craignais de prendre leur place, je me suis glissé sous un tas de perches jetées sur un vieux tombereau, et couché par terre pendant un quart d'heure, j'ai attendu la fin de la séance ; les coups très violents et très rapprochés donnaient autour de moi et quelques-uns assez loin au-delà, sont allés frapper l'écurie de la Célinière. Rien à la Justice. Je me suis empressé de déguerpir.

Calme jusqu'à midi et demie. Alors le canon a fait rage : percutants, fusants, incendiaires, toute la clique, quoi ! Passant par-dessus nos maisons, la Justice s'est trouvée encadrée dans un cercle de fer. Un des grands bâtiments a pris feu. Joseph RUAUD a eu ses deux bœufs tués dans l'incendie ; ils étaient logés à la Justice depuis quelque temps. Il était impossible d'approcher du foyer de l'incendie, car la canonnade continuait toujours. En résumé, 37 ou 38 obus dans ce second bombardement qui n'a pas duré plus de 20 minutes, un grand bâtiment détruit avec ce qu'il contenait ; matériel agricole, deux autos (dont celle d'Alexandre BOCQUEL), trois motos, mobilier de PERROCHAUD, LOQUET, GERARD, etc…

Cause du bombardement : les troupes allemandes manœuvraient dans les alentours de la ferme et l'avion observateur les avaient aperçues et signalées. Un mort et un blessé. Pas de mal dans la population française, c'est miraculeux. Je suis allé dans l'après-midi me rendre compte des dégâts ; tous les habitants de la ferme parlent de s'en aller.

Jeudi 12 avril 1945

J'ai été appelé ce matin à la justice pour voir un des fils RAYNARD qui s'était brusquement trouvé indisposé : crise épileptiforme. Quand je suis arrivé, la crise était passée et les charrettes s'apprêtaient à déguerpir dans diverses directions : Joseph RUAUD à l'ermitage, RAYNARD au Grény, MARTIN à la (???), Nathalie LEMAIRE, je ne sais où…

La journée s'est passée dans un calme profond à part quelques coups timides et lointains ; nous étions loin de la tempête d'hier.

Souhaitons qu'il n'en reviendra pas de semblable.

Vendredi 13 avril 1945

Calme sur le bourg ; quelques bombardements lointains. Ce soir, canonnade assez sérieuse en direction de Coueilly, visant probablement les porteurs de soupe qui viennent du Grény ravitailler une partie des troupes de Guenrouët.

Mercredi dans la matinée, Grâce et Quilly avaient été bombardés. Baptiste DAVIAUD avait été blessé. J'apprends aujourd'hui qu'il est mort à l'hôpital de Saint Gildas où il avait été transporté.

Demain ce ne sera pas intéressant d'aller à Saint Gildas au ravitaillement car les deux routes sont l'une et l'autre dangereuses. En allant de bonne heure, j'espère m'en tirer indemne.

Samedi 14 avril 1945

La nouvelle de la mort de Baptiste DAVIAUD était erronée. Il a été blessé, mais son état est bon ; c'est un jeune homme qui dans la nuit avait refusé d'obtempérer aux sommations d'un Allemand et est mort d'un coup de fusil.

Ce matin, bombardement de Bogdelin, sans grands dégâts. J'ai dû m'arrêter à Bellefontaine et attendre que le calme soit revenu, avant de reprendre ma route vers Saint Gildas. Rien d'extraordinaire par ailleurs.

Dimanche et lundi 15 et 16 avril 1945

Comme hier et aujourd'hui, à signaler seulement le survol de nos régions par environ un millier d'avions. Sans doute démonstration de la puissance aérienne de nos alliés….

Mardi 17 avril 1945

Il parait que le 28 courant, il y aura un départ de Pontchâteau et de Savenay pour Nantes. Je vais m'informer pour tâcher de te faire parvenir ce que tu demandes.

Aujourd'hui, pas de bombardement sur le bourg, c'est le calme. Puisse-t-il continuer !

J'ai bêché et semé des haricots en peu plus que d'habitude pour pouvoir vous en faire part quand vous serez là. Si je peux, j'en sèmerai aussi chez vous ; demain, je planterai de la salade.

Mercredi 18 avril 1945

Hier soir, j'ai parlé trop vite du calme relatif de la journée.

Il était 9 h du soir, je venais de me coucher, quand nous avons été assaillis par les obus fort près de chez nous. Les Allemands qui enlevaient le tas de fumier d'Eugénie et la moitié de ton carré de choux pomme, avaient été repérés et on s'efforçait de les atteindre ; enfin, tout s'est bien passé et nous en avons été quittes pour une alerte qui du reste ne m'a pas fait sortir des draps.

Jeudi et vendredi 19 et 20 avril 1945

Deux journées à peu près calme ; j'ai jardiné un tantinet, mais il fait une chaleur du mois d'août et la sueur tombe à grosses gouttes. Aussi, quoiqu'ayant conservé mon bon appétit, j'ai maigri d'environ 3 kg depuis que les troupes allemandes sont à Guenrouët, et il y a bien des chances pour que je ne reprenne pas mon poids.

Hier, obus incendiaires sur le moulin du Pèlerin : le but n'a été atteint qu'imparfaitement.

Samedi 21 avril 1945

Ce matin, ravitaillement à Saint Gildas ; voyage sans encombres. J'ai demandé à la mairie les papiers que tu demandes et j'espère pouvoir te les faire parvenir par la Croix Rouge.

Hier soir, j'avais planté des tomates, et comme la journée n'a pas été brûlante, elles vont être en bonne voie. Mon carré d'asperges rend beaucoup cette année : environ une soixantaine par jour. Quant au votre, ça ne pousse guère : une douzaine seulement. La terre doit être plus froide et l'espèce plus tardive. Mes petits pois ont des gousses seulement, alors qu'à Saint Hilaire vous devez en manger. Mes pommes de terre sont de belle venue, malheureusement je n'en ai pas beaucoup.

Dimanche 22 avril 1945

Demain, la St Georges. Ce ne sera pas une fête joyeuse… Nous avons marqué le coup en prenant un pernod, et si j'avais eu tout mon petit monde, il aurait fallu aligner les verres. Peut-être ne fera-t-il pas beau demain, mais il y aura des cerises quand même si les chenilles ne viennent pas empêcher les fruits de se développer.

Au point de vue guerre, rien de marquant chez nous. Les Russes seraient parait-il entré à Berlin ! Est-ce le signal de la paix tant désirée ? En attendant, nous sommes toujours sous les obus et les grondements de canons.

Mardi 24 avril 1945

Voyage ce matin à Saint Gildas… Hier et aujourd'hui, calme à peu près complet.

La température s'est beaucoup refroidie, mais hélas point d'eau et les petits semis en auraient grand besoin.

Mercredi 25 avril 1945

Ce matin, voyage pour mettre en route les paquets qui vous sont destinés, et ravitaillement.

Cette nuit, tir sur l'Angerie : une grange de Trégret a brulé ; mais il est peu probable que ce soit le fait d'un obus incendiaire, le feu a mis trop de temps à se déclarer.

Vers 2 h, on est venu au galop nous avertir de nous réfugier à la Bergerie, car dans un ¼ d'heure, il y aurait des exercices de canon de 2 à 5 heures par-dessus le bourg, mais par crainte d'accident… Nous avons dégagé conformément à l'invitation et on nous a donné l'assurance que nous n'avions rien à craindre, nous étions en dehors de la zone de combat.

Quelques minutes après, un violent coup de canon nous a tous fait sauter : un obus était tombé à quelques mètres de la maison de la mère BOUCARD. Pour zone de sécurité, c'en était pas vraiment une.

Les Allemands étaient sur la route autour de leurs téléphones de réglage de tir et ne s'attendaient certes pas à un coup pareil. L'un d'eux a été légèrement blessé. L'exercice de tir s'arrêta sur un si beau résultat, et on nous permit de nous retirer.

Pour un peu nous nous serions fait écharper à la Bergerie par la méchante pétoire de Coueilly. Déjà l'autre jour, le canon, le même sans doute, avait envoyé ses pruneaux du côté des Rousses au lieu de les envoyer sur Carheil. Espérons qu'ils ne recommenceront pas pareille tentative.

Jeudi 26 avril 1945

Après une journée de calme complet, nous avons subi un bombardement d'environ 50 minutes. Quelques maisons endommagées dans le bourg ; rien chez nous. Les obus devaient aller plus loin.

Vendredi 27 avril 1945

Bombardement habituel sans grands dégâts. Jardinage, sarclage de petits oignons, nettoyage.

Nous sommes en possession d'une couvée de 12 petits poulets (3 œufs se sont trouvés mauvais). Ils sont vigoureux et j'espère que vous ferez connaissance d'abord dans la basse-cour, soit plus tard sur la table.

Samedi 28 avril 1945

Ravitaillement en pain à Saint Gildas. Dans la matinée, j'ai été avisé que les exercices de tir au canon allaient recommencer dans l'après-midi de 2 à 4 h ; le quignon quoi ! Je n'ai pas voulu déguerpir et nous sommes allés dans notre cave. Nous en avons profité pour dégermer à nouveau les pommes de terre et ranger les bouteilles. Huit à dix coups ont été tirés, la plupart, parait-il, n'ont pas dépassé le bourg. Le plus rapproché de nous est tombé sur le préau de l'école des garçons, notre voisine, y faisant une belle ouverture. Je ne sais pas si c'est le but que s'étaient proposé les bombardiers.

Rien d'extraordinaire par ailleurs. Nous attendons toujours la délivrance et, comme sœur Anne ; nous ne voyons rien venir. Patience et longueur de temps…

Dimanche 29 avril 1945

Le bombardement du 27 avril a fait plus de dégâts que je ne l'avais cru tout d'abord. La mairie, la maison de Sapeur, et de l'Espar sont fortement endommagées ; la maison d'Edmond a reçu deux nouveaux obus qui ont éclaté à l'intérieur ; Bernadette a eu de nouveau sa toiture mise à jour. La maison NAGARD qui jusqu'ici avait été épargnée a eu la visite d'un indésirable qui a éclaté à l'intérieur.

Quant au bombardement boche du 28, il a envoyé deux obus sur l'école communale et, par la même occasion, a aspergé d'éclats la maison Bernard.

Aujourd'hui, calme sur Guenrouët. Bogdelin a été de nouveau bombardé.

Lundi 30 avril 1945

Bogdelin a été encore frappé cette nuit. Ce matin, c'est la Cassière, nous autres, vers midi et pendant tout le dîner. Gare cette nuit.

Vous n'aviez pas de petits pois de semés ; j'ai trouvé des « sucres » et j'en ai ensemencé quatre rangs dans le carré où vous aviez des pommes de terre l'année dernière. Ce n'était pas un petit travail, car la terre était archi-dure. Aussi, je n'ai bêché que les rangs pour recevoir les graines ; mais tout du moins vous pourrez en manger. Ah ! Si j'avais pu avoir un journalier, votre jardin aurait été plus en ordre ; mais je suis seul et à mon âge, il ne faut pas trop en demander.

Mardi 1er mai 1945

Hier soir, bombardement assez violent jusque vers 10 h ½ et de nouveau dans la nuit vers 2 h. But visé, Coueilly. Si cela continue, nous ne pourrons plus dormir à notre aise comme nous l'avons fait jusqu'ici.

Aujourd'hui, dans l'après-midi, invitation à aller prendre l'air, ces Messieurs ayant l'intention de canonner dans notre direction : ne pas rester dans la cave, preuve de la grande confiance inspirée par les artilleurs. Nous avons obtempéré et tout s'est passé d'une façon normale, chez nous tout au moins. Je crois que les obus ont franchi le canal, car une rafale américaine a envoyé la réponse.

Ce matin, réveil sous la neige ; mes pommes de terre qui étaient en fleur sont quelque peu atteintes, mais ce sera sans conséquence. Les haricots et les treilles n'ont pas souffert. Dans les vignobles, les dégâts doivent être plus importants.

Mercredi 2 mai 1945

Les obus n'avaient pas passé le canal : deux étaient tombé sur le préau de l'école des filles, par conséquent pas loin de chez nous. Les craintes des officiers allemands étaient fondées, aussi j'espère qu'ils nous laisseront tranquille maintenant avec leur canon. Par ailleurs, si les évènements se précipitent, j'espère qu'ils n'auront pas l'occasion de s'en servir.

Ce matin, belle gelée ; mes pommes de terre ont trinqué, ainsi que les haricots. Les treilles ont mieux résisté à part quelques petits endroits. Je vais être obligé de semer des haricots verts à nouveau.

Aujourd'hui, quelques coups de bombardement dont j'ignore la portée, mais hier soir et cette nuit vers 2 heures, nous avons encore entendu la satanée musique.

Jeudi 3 mai 1945

Troisième nuit de gelée, il ne reste plus grand mal à faire ; cependant les treilles semblent avoir résisté. Les petits pois ont souffert de la gelée, les gousses bien entendu ? Vont-ils reprendre ? Il y aura peu de cerises, beaucoup de poires sont tombées, les fraises ne sont pas vilaines mais ne dureront pas longtemps car les fleurs ont subi la morsure du froid ; dépêchez-vous d'arriver si vous voulez avoir votre part de tout cela. Il reste encore une centaine de pommes que j'ai dû mettre dans la mansarde hors de la portée des rats, mais malheureusement leur nombre diminue, car quand une pomme est piquée, nous la retirons du groupe et nous la mangeons avant qu'elle ne soit trop détériorée.

Priez donc bien pour que la guerre finisse rapidement ; rien de saillant dans les évènements de guerre.

Vendredi 4 mai 1945

Hier soir, le bombardement de 9 h ½ a donné sur l'Angerie. Pas de dégâts trop importants… Nous attendons sans enthousiasme la canonnade du soir. Va-t-elle nous être épargnée ? Nous n'en pleurerons pas, car ce n'est pas réjouissant d'être pendant quelques minutes à nous demander si notre dernière heure est arrivée.

Le bon Dieu qui nous a protégés jusqu'ici voudra bien, nous n'en doutons pas, continuer à veiller sur nous. Que sa volonté soir faite !

Samedi 5 mai 1945

Je suis allé ce matin sous la pluie faire le ravitaillement à Saint Gildas et me mettre au courant des nouvelles. Il parait que la fin de la guerre n'est plus qu'une question d'heures.

Aujourd'hui, nous n'avons pas eu de bombardement. Déjà, la nuit dernière, le canon nous avait laissés dormir en paix ; puisse-t-il continuer ! Nous l'aimons mieux silencieux que bruyant.

Un oiseau de notre couvée a disparu, très probablement victime de la rapacité d'un épervier que j'avais vu rodant dans les environs. Nous serons obligés de veiller davantage si nous ne voulons pas voir décimer notre petit élevage.

Dimanche 6 mai 1945

Journée et soirée calme. Je me couche vers 8 h ½ et je dors d'un bon sommeil, quand à minuit nous sommes réveillés par un bombardement court mais violent. Les obus éclatent au-dessus de nos maisons, nous semble-t-il, mais en réalité à une certaine distance. Je n'ai point voulu sortir de mon lit et le reste de la nuit a été calme.

Dans la journée de dimanche, tirs sur la Cassière et Bogdelin.

Lundi 7 mai 1945

Répétition de la nuit précédente, bombardement vers minuit et demie ; reprise à 3 heures, le reste de la nuit sans tintamarre.

Allons-nous donc être démolis à la fin de la guerre ? Car il n'y a pas de doute, les hostilités touchent à leur fin.

Mardi 8 mai 1945

Enfin nous n'entendons plus le canon, l'armistice vient d'être signé. Pas trop tôt

J'arrête ici mon journal que je pourrais intituler « Trois mois d'ermitage près des ruines de Guenrouët, causées par les obus américains »

L. GRESLE

Ajoutons ici cet extrait si touchant du livre de Jean-Anne Chalet où on retrouve Louis Greslé en compagnie de Joseph Châtelier, le maire et de Léontine. On est le 25 janvier à Guenrouët sous la neige, où on vient de faire évacuer toute la population et où les Allemands tolèrent encore la présence du maire et du médecin, désormais isolés au milieu de 200 maisons vides…

Le 25, l'interdiction de pénétrer dans le bourg entra en vigueur de façon draconienne. Seules quelques personnes avaient encore le droit d'y séjourner, notamment le maire et le médecin.

Guenrouët, vidée, se couvrit de neige, de brouillard et d'un bout à l'autre de l'agglomération déserte, les deux hommes mesurèrent leur isolement.

Joseph Chatelier dans sa cave et le docteur Greslé dans sa maison encore intacte et pleine du souvenir de ses êtres chers dont il était sans nouvelles. Léontine essayait tant bien que mal de le distraire, mais elle avait un cafard égal au sien. Elle eut tout de même une bonne idée.

— Si vous invitiez M. Chatelier, puisque vous êtes les seuls rescapés ?

— Très bonne idée, Tine.

Et le lendemain midi, les deux hommes s'étaient retrouvés autour d'une table agréable, devant un bon feu de bois. La gouvernante avait fait des galettes de sarrasin et du lard grillé.

— Comment trouvez-vous ce vin ? avait demandé le docteur Greslé.

— Fort bon ma foi ; je crois que c'est un médoc.

— Vous avez raison. Je suis allé le voler dans la cave de mon gendre. Ça lui apprendra à m'abandonner.

Et ils avaient ri. Mais la tristesse les envahit à la fin du repas, au moment où le médecin sortit ce qui lui restait de cognac.

— Jamais je n'aurais pensé que la mort pouvait ressembler à un bourg désert, dit Louis Greslé. J'ai l'impression de vivre au royaume des ombres. Les chiens hurlent à la mort le soir et les chats, des dizaines de chats, miaulent un peu partout.

— Il paraît que certains Allemands leur donnent à manger. J'en ai vu un, en tout cas, qui apportait une grande gamelle derrière la mairie. Et les chats avaient l'air de bien le connaître car ils étaient tous à l'attendre et à lui tourner autour comme des fous lorsqu'ils l'ont vu arriver.

— Je suis sorti dans le jardin hier soir, après dîner. Il n'y avait ni brouillard, ni nuages. Ils avaient disparu petit à petit, comme par enchantement. Les étoiles étaient très visibles, presque plus brillantes que d'habitude. La lune aussi, qui en est à son premier quartier. Eh bien j'ai entendu quelque chose de rare. Un rossignol ! Au sommet de notre sapin. Il chantait à perdre l'âme et, à un moment donné, il s'est même étranglé. Il m'a collé un cafard fou. Je ne peux pas écouter quelque chose d'aussi beau loin des miens.

— Oh, vous savez, dit Joseph Chatelier, ils sont assurément mieux qu'ici et, de toutes manières, ils auraient été obligés de partir maintenant que personne n'a plus le droit de demeurer dans le bourg, en dehors de nous deux, gardiens des « deux bouts » ; vous ici sur la route de Saint-Gildas, la route que paraît-il, prenaient les pèlerins autrefois, et moi sur la route de Saint-Clair, la route des invasions, celle par laquelle sont arrivés les Normands lorsqu'ils ont tout saccagé.

— Avez-vous déjà pensé à la mort ?

— J'y pense presque tous les jours dans ma cave, surtout lorsque les obus tombent sur ma malheureuse maison. J'y pense encore plus depuis que ce brave Louis Leclair a été si grièvement blessé. Je me dis que c'est un miracle si nous ne comptons pas actuellement des dizaines de victimes. Tenez l'autre jour, je crois que c'était dimanche dernier, à la Célinière, un obus est tombé sur la maison du père Jubier. Le lit où se trouvait la grand-mère, paralysée, a été criblé d'éclats, mais la vieille femme n'a rien eu. A croire que la divinité nous protège d'une main, et de l'autre nous accable. C'est à n'y rien comprendre. Pourquoi Dieu permet-il autant de destruction ? Que nous fait-il payer ?

— J'y pense souvent moi aussi. En tout cas ces Américains sont de drôles de libérateurs. Que serait-ce s'ils étaient venus en ennemis ?

Entre l'Enclume et le Marteau
par Louis VERGER, curé de Guenrouët

Chapitre 1 - Les préliminaires

Le vendredi 4 août 1944, une détonation d'une extrême violence se fit entendre, un immense nuage s'éleva dans les airs au-dessus de la rivière de l'Isac. Des vitres, un peu partout, volèrent en éclats, treize vitraux de l'église furent endommagés. Personne ne fut surpris. On vit l'équipe allemande s'en aller rapidement. Chacun se dit : « Ça y est ! Nous sommes coupés, le pont de Saint Clair a sauté ». Des curieux allèrent voir aussitôt, c'était la réalité : une des arches s'était effondrée dans la rivière. (Le 24 août, une seconde mine fera sauter une seconde arche et doublera la largeur de la brèche)

L'impression fut à peu près nulle sur la population. On savait les alliés vainqueurs en Normandie. On les savait à Rennes et courant sur les routes de Bretagne, ce ne serait pas l'Isac qui pourrait ralentir leur élan. Personne alors ne pouvait penser qu'on nous laisserait « empochés » Que les troupes, dès les jours suivants, roulant à grand fracas sur la route de Redon à Nantes nous abandonneraient au pouvoir de l'ennemi. Peu à peu cependant la réalité se découvrit : nous étions bel et bien enfermés dans ce qu'on appellerait « LA POCHE DE SAINT- NAZAIRE ».

Au nord de la Loire, cette « Poche », de l'Océan remontait le cours de la Vilaine jusqu'au canal de Nantes à Brest, suivait le cours de ce canal jusqu'au niveau de St Omer de Blain, de là passait par Bouvron, coupait la route de Vannes à Nantes, à trois kilomètres environ à l'ouest du Temple et atteignait la Loire un peu en amont de Cordemais. Au sud, nous l'apprîmes beaucoup plus tard, de l'ouest de Frossay elle atteignait l'Océan près de Pornic.

Tout le monde donc, avec impatience, attendait les libérateurs et s'apprêtait à les fêter. Dans la nuit suivante, on entendit bien des cris et des roulements de voitures. Mais au réveil, la déception fut grande. Ce n'étaient pas les libérateurs, mais une troupe Boche qui venait s'installer chez-nous, dans l'intention, sans doute, de défendre le passage de la rivière.

Chapitre 2 -- L'armée occupante

Armée lamentable d'ailleurs : figure étirées, hâves, membres harassés, fatigués ; vêtements en loques, chevaux étiques, voitures invraisemblables, à peine quelques armes, véritables restes d'une armée en déroute. Quelques spectateurs, en les regardant, hochant la tête en disant : *« On connaît ça, c'est leur tour »*

Combien étaient-ils ? Une soixantaine d'hommes peut-être. Ils s'installèrent dans la salle du patronage, où, tout au long de l'occupation, les troupes précédentes avaient laissé leur matériel. Leur infirmerie occupa la petite salle du presbytère. L'état-major s'était logé, en face de l'église, dans le magasin de M. Chattier, chaisier.

Peu à peu, d'autres troupes vinrent s'installer le long du canal. Il y aura, en allant vers Fégréac, un poste à la Touche (aux Robin), un autre sous Cranda ; d'autres au Cougou, à Bleuben, au Clandre. Au Cougou ils n'occupèrent l'école que quelques semaines : elle était trop visible de l'autre rive et ils iront se cacher à Bel Air.

À Notre Dame de Grâce se formera un autre secteur qui établira un poste à Longle, face au château de Carheil et d'autres dans la direction de St Omer. À Guenrouët même, les troupes ne varieront guère jusqu'à la fin de l'occupation.

Elles comprenaient deux officiers. Le premier était le lieutenant Scharnorst qui commandait le secteur. Il prétendait ne point parler le français. Il ne suscitait pas personnellement de difficultés à la population. Il était musicien et avait demandé l'autorisation de jouer sur le polyphone de l'église. Il ne put d'ailleurs pas longtemps user de la permission... Quand son PC sera installé plus tard dans l'abri de la Noë, il y fera transporter le meilleur piano qu'il aura pu saisir dans la région, et cela avant même que l'abri soit terminé, car on ne pourra le retirer que quand l'abri aura été démoli.

Son second était un homme paraissant assez jeune, petit, maigre portant lunettes. Il parlait assez correctement le français. Il était notaire, parait-il, et on ne le désignait jamais autrement. Du reste, l'un et l'autre n'avaient que peu de relations avec la population.

Sur leurs troupes mêmes, l'influence des sous-officiers semblait prépondérante. Parmi ceux-ci, deux, surtout, ont laissé au bourg des souvenirs durables : Quinsius l'interprète et Théodore Dam, dit « Peau de grenouille ».

L'interprète Quinsius était un homme aussi détestable et aussi détesté qu'il est possible de l'être: grand, raide, hautain, dur, hargneux, faux et menteur comme un vrai Boche qu'il était : la peste personnifiée. Sa connaissance de la langue française devait-être assez rudimentaire, si on en juge par ses communiqués à la mairie, dont on pourra lire plus loin quelques échantillons.

L'adjudant Dam, dit Peau de grenouille, était certainement moins honni que Quinsius. Il lui arrivait d'entendre raison et même de rendre des services. Il avait 27 ans, était né à Vienne en 1917, nazi dans l'âme, comme son collègue, du reste. C'était certainement un vrai soldat et qui avait du cran. On le voyait partout, courant en vélo à toute vitesse. Petit, maigre, brun les yeux vifs, il était vêtu, les premiers temps, d'un simple pantalon, le torse nu, ou enveloppé d'une sorte de toile de tente bariolée de jaune et de vert ; ce qui lui valu le pittoresque surnom que lui avaient collé les habitants du bourg de Guenrouët et qui lui est resté. Il parlait le français assez correctement et avec peu d'accent. Il passait souvent le canal, soit avec une patrouille, soit seul et en civil. Il prétendait aller souvent à Plessé et même à Guéméné. Un jour, après boire, il s'offrit pour mettre des lettres à la poste, et proposa même à un jeune homme de l'accompagner : proposition qui évidemment resta lettre morte.

L e 13 août 1944, la patrouille qu'il commandait était embusquée près de la route de Redon à Nantes, entre les villages du Pèlerin et de Lancé, en Plessé. Ils attaquèrent une petite voiture automobile qu'ils amenèrent au port de St Clair avec deux cadavres : *« deux soldats américains »*, disaient-ils. Ils firent faire les cercueils par les menuisiers de Guenrouët et les enterrèrent dans le cimetière assez mystérieusement. En fait de soldats américains, c'étaient un bordelais et un basque : Marc Maigret né le 29 décembre 1922 et Victor Iturria né 22 octobre 1914. On a su depuis que c'étaient deux parachutistes attachés à l'armée américaine comme agents de liaison.

À la suite de cet exploit, Peau-de-Grenouille fut promu à un grade supérieur, décoré et traîné par ses camarades dans une charrette de triomphe, avec couronne de verdure.

La bravoure de Peau-de-Grenouille ne l'empêchait pas d'être aussi pillard que le dernier de ses congénères. Certain matin d'octobre, au petit jour, l'un des gardiens du bourg le surprit accroupi près de son clapier qui renfermait les lapins du presbytère. Près de lui, quatre cadavres attestaient son activité. La cinquième bête allait y passer, il la tenait en mains. Mais *« halte là ! »* L'altercation fut chaude. Les regards brillaient fixement. Les poings se serraient. Le puits n'était pas loin. Le Boche, qui pour une fois était sans armes, blêmit, recula et laissa là le produit de sa chasse.

Quelques jours plus tard, il lui prit la fantaisie (où il reçut l'ordre) de faire à deux heures du matin, une visite domiciliaire dans toutes les maisons du bourg, dans toutes les chambres de chaque maison et dans tous les lits de chaque chambre... Il arrive avec ses acolytes à la maison de Jean Chollet, un vieux cordonnier, ancien colonial et chasseur intrépide, pêcheur invétéré – et qui mourra à St Gildas avant la délivrance…

- *Ouvrez !*

De l'intérieur, une voix aussi placide que caverneuse répond :

- *Tu peux entrer, ma porte n'est jamais fermée.*
- *Vous êtes seul là dedans ?*
- *Pas maintenant puisque tu y es... Hein ! Ils sont bons les lapins du curé ?*
- *Quoi ?*
- *Les lapins du curé sont-ils bons ?*
- *Non.*
- *Pas commode le gardien ! Hein ! Pas commode ! Il ne faut pas s'y frotter !...*

Les incursions de l'armée allemande sur la rive nord du canal étaient fréquentes. Sur certains points même, comme St Clair et Carheil, presque quotidiennes, mais jamais on ne vit un soldat allié sur la rive de Guenrouët. Chaque jour, parait-il, une patrouille s'approchait du canal, certaines fois accompagnée d'un chien blanc. De quelques maisons de Guenrouët on pouvait les apercevoir.

Dans la dernière quinzaine d'août, le poste établi au Cougou faisait régulièrement des razzias fructueuses dans les villages de Fégréac, situés en face, de l'autre côté du canal : veaux, cochons, volatiles de toutes sortes venaient, à bon compte, agrémenter le menu de ces messieurs... mais un jour, le 4 septembre, les habitants avaient prévenu quelques résistants de Redon qui étaient accourus et s'étaient embusqués au bord de la route de Redon, à l'angle d'une petite route qui conduisait à St Joseph du Dresny, près du bateau des pillards. Ils en tuèrent sept qui furent enterrés dans le cimetière de Guenrouët, dans des cercueils faits avec les tables de l'école du Cougou. Les croix qui surmontèrent les tombes ont été taillées dans les bancs des enfants, sans qu'on ait pris le soin de les raboter.

Quelques jours plus tard, en représailles, deux magnifiques canons vinrent de St Saint-Nazaire sans doute, bombarder les villages de Fégréac et s'en retournèrent aussitôt. Mais les incursions continuèrent et deux fois encore les allemands ramenèrent des cadavres français : le 8 février 1945, celui de Pierre Michel Célérier un jeune homme d 23 ans et, le 2 mars, celui d'un jeune Berrichon : Raymond Welford, né le 12 février 1925.

Les hommes de troupe, en général, ne furent pas trop insupportables pour la population ; moins même que lors des occupations précédentes. La consigne avait été donnée de ne pas refuser complètement de leur vendre des denrées, pour limiter le pillage. Ils s'en allaient, deux par deux ordinairement, demandant à chaque porte *« À vous œufs, Madame ? »* Et parfois il leur fallait parcourir plusieurs villages pour trouver leur omelette. Les réquisitions sans doute étaient sévères, mais les plus dures, celles qui portaient sur les animaux ne les intéressaient guère car ils n'en profitaient pas. Les animaux étaient dirigés sur Montoir et St- Saint-Nazaire, pour aller où ? … C'est un des nombreux mystères que personne ne parvenait à éclaircir. Les alliés n'ont jamais bombardé le champ d'aviation de La Baule. Alors que nous étions sans nouvelles, les Boches, assez régulièrement, recevaient leur courrier. Que remportaient les avions ? …Le pillage ne devint général que sur les maisons évacuées ; mais là, il est vrai, ce fut absolument lamentable.

Chapitre 3 - Les mines

Dès la deuxième semaine d'août 1944, la troupe d'occupation commença à établir son champ de mines. Le travail dura tout le mois et une partie de septembre. Il faut étudier cette question de près pour se faire une idée de la gêne et des souffrances qui devaient en résulter pour la population. Les bords du canal furent d'abord minés, évidemment, puis la plupart des chemins et des prés avoisinant. Mais ce qui apporta la plus grande gêne à la circulation fut le minage des routes.

La route de Guenrouët à Notre Dame de Grâce fut minée, dès la sortie du bourg sur une longueur de deux kilomètres, jusqu'à deux cents mètres du village de Longle ; la route de Quilly depuis la sortie du bourg jusqu'à la hauteur de Brinbilly ; au carrefour suivant, dit de la Croix de fer, la route sauta, les mines y creusèrent trois énormes trous de quatre à cinq mètres de profondeur ; la route du Latay fut minée de la sortie du bourg jusqu'au carrefour de la route de N. D. de Grâce à St Gildas ; à cet endroit les mines laissaient la route libre, mais suivaient la bordure des champs jusqu'au village du Breil, en passant derrière la chapelle St Sébastien de Bolhet.

Les Boches avaient voulu poser une mine juste devant la brèche du mur d'enclos du jardin de la chapelle. Mais à la pose, la mine avait sauté et blessé son Boche : *«Saint Sébastien se défendait ».* La mine ne fut pas remplacée et l'accès de la chapelle demeura libre. En outre, toutes les routes transversales et les chemins eux-mêmes furent minés : la route de St Gildas à Campbon fut minée depuis le carrefour du moulin de Bolhet jusqu'au carrefour du Grény ; fut minée également la route communale qui rejoint le Breil au village de Brivé. En somme toute la partie de

la paroisse qui touche N.D. de Grâce et Quilly était coupée de l'autre qui touche St Gildas et Sévérac.

Dès les premiers jours, des accidents se produisirent. Un réfugié de St Nazaire, Louis Kergal, fut tué, et ses deux compagnons, pour s'être portés à son secours, furent blessés. L'un d'eux dût être amputé de la jambe. Ces accidents se renouvelèrent par la suite, graves surtout au moment de la libération. Ces sales engins auront coûté quatre morts à la paroisse de Guenrouët.

Cependant, il fallait bien rétablir la circulation. De passages se firent à travers champs, on coupa des talus, des arbres même. Peu à peu se dessinèrent, sinueux, les sentiers des piétons. Tout près, se confondant parfois, il y avait les passages pour les attelages. Tant que dura la belle saison, ces voyages à travers champs, derrière les haies fleuries ne manquèrent ni de charme, ni de poésie. Mais le mauvais temps ne se fit guère attendre. Les charrois, du reste, se multiplièrent. Aux besoins agricoles s'ajoutèrent les innombrables déménagements. Pendant un mois, chaque matin, avant le jour, des charrettes attendaient, à l'orée du bourg, à l'abri de quelque haie, les caisses, les meubles, les colis de toutes sorte que les malheureux expulsés étaient venus recueillir encore dans leurs maisons abandonnées.

Aux premiers rayons du soleil, les charrettes repartaient vers les villages hospitaliers qui n'avaient pas encore été visés. Les roues passant souvent au même endroit, creusant des ornières en s'enfonçant parfois jusqu'au moyeu. Les ballots se heurtaient, les meubles s'entrechoquaient. Les roues gluantes remontaient lentement pour retomber avec plus de violence dans un cahot plus profond. Peu à peu, les voies s'élargissaient indéfiniment vers le milieu des champs, grignotant le terrain des récoltes. Parfois – rarement cependant – des propriétaires mettaient des obstacles pour protéger leur blé ou leur avoine. Inutilement *« on peut empêcher les animaux de passer, on n'arrête pas les hommes »* Et il fallait bien passer...

Dans certains endroits, seuls les bœufs pouvaient s'en tirer. Il fallait les voir dans la fondrière, enfoncés jusqu'aux genoux, baissant le nez, tirant lentement, l'une après l'autre, les pattes du bourbier pour les enfoncer un peu plus loin. Sur le devant de la charrette, le conducteur placide, maniait doucement son aiguillon. Quelques sons rauques sortaient de sa bouche et les braves bêtes marchaient toujours. Deux passages surtout resteront dans les mémoires ; les landes de Brinbilly qu'on appelait la *« route nationale »* de Guenrouët et la Gautrais qui, entre le Breil et Brivé reliait (si l'on peut dire) la région de Bolhet et de N.D. de Grâce à St Gildas devenu le centre administratif où il fallait aller chercher le pain et les ...tickets.

Et c'est par ces voies que, pendant huit mois, passera tout ce qui peut cheminer : tous les piétons, tous les attelages, tout le matériel, tous les vivants et tous les morts ! Pauvres morts ! Mais nous y reviendrons... Après la pluie ce fut le gel qui transforma cet océan de boue en une infinité de petits monticules aigus et coupants. Puis ce fut la neige qui atteignit une épaisseur de quinze à vingt centimètres. Puis le dégel, et ce fut plus beau encore ! Les mines causèrent bien des ennuis et des peines, mais on savait à peu près où elles étaient... Les obus furent plus gênants...

Chapitre 4 - Les bombardements

Ces bombardements connurent ce qu'on peut appeler leur préface le 8 septembre 1944. À une heure de l'après-midi, le bourg de Guenrouët reçut, de l'Epinette à la place de l'Église, une trentaine de projectiles environ, que l'on dit des grenades à ailettes de l'armée américaine. L'un d'eux éclata sur le sommet de l'église, endommageant la toiture que l'on répara le lendemain avec du papier goudronné et, de nouveau, le calme régna pendant trois semaines.

Le vendredi 29 septembre, vers deux heures de l'après-midi, Guenrouët subit un bombardement d'obus d'assez gros calibre, venant, semble-t-il, de plusieurs directions. Ce bombardement visait principalement le centre du bourg : plusieurs maisons furent atteintes, l'église reçut au moins deux coups : l'un, au bas de la nef attenante au clocher, qui perça la toiture de la voûte, et endommagea le contrefort et le mur, l'autre pénétra à l'intérieur de l'église par le sommet de l'ogive du vitrail de la Sainte Vierge, au-dessus de son autel, percuta le chapiteau de la colonne accolée au mur, au-dessus du confessionnal, il éclata par toute l'église, un éclat coupa net le filin

d'acier qui soutenait la lampe du sanctuaire. La voûte fut abattue devant l'autel de la Ste Vierge ; mais le toit fut respecté.

Le lendemain, samedi 30 septembre, il y eut trois bombardements, l'église et le clocher - qui semblait particulièrement visé – furent atteints à chaque fois. Un obus, notamment, éclata sur le sommet de l'église, tout près de l'endroit qui avait été endommagé le 8 et réparé ensuite, démolit toiture et charpente et transperça la voûte en maints endroits. L'église était devenue pratiquement inutilisable.

Ce même jour, 30 septembre, un bruit se répandit dans tout le bourg avec une vitesse vertigineuse : *« Mr le Curé a dit qu'il fallait évacuer toutes les maisons qui avoisinent l'église, parce que le bombardement va recommencer ce soir ».*

Je crois bien que l'avertissement avait été véritablement lancé par-dessus le canal, aux environs de Langle en Plessé, et une personne aussi charitable que vaillante l'avait attribué au curé, sans doute pour lui donner plus de poids. Mais alors, je n'en savais absolument rien... Et, de fait, le bombardement recommença le soir.

Or, après le bombardement du soir, qui rendait l'église absolument inutilisable, je me rendais à l'école des sœurs avec le curé de Ste Anne de la Matte et le docteur Greslé, pour y préparer un autel dans l'une des classes. Pendant le trajet nous fûmes arrêtés par le lieutenant Sharnorst et l'inévitable Peau de grenouille. Après un bref salut, celui-ci nous dit que *« M. le Commandant veut vous dire qu'on nous avait dit que vous aviez dit que FFI recommenceraient à bombarder ce soir… Comment le saviez-vous ? »...* Un peu abasourdi, je répondis : *« Mais je n'en savais rien et je l'ai jamais dit »*

Nous vîmes bien tous les trois que ma dénégation ne convainquait pas nos interlocuteurs. M. le curé de la Matte, avec son à propos remarquable et sa présence d'esprit bien connue dit *: « Vous avez bien dit qu'il ne fallait pas nettoyer l'église avant ce soir, parce que s'ils recommençaient, on n'aura pas la peine de le faire deux fois ».* Cette réponse lumineuse satisfit pleinement ces messieurs. Ils saluèrent poliment et s'en allèrent, bien convaincus que je n'étais nullement de connivence avec les artilleurs d'en face, ce qui était l'exacte vérité.

Le lendemain dimanche, 14 octobre, après-midi, nouveau bombardement sur le centre du bourg, s'allongeant sur le bord du canal et atteignant la région de Coëtmeleuc. Les dégâts matériels sont déjà considérables, surtout autour, de la place de l'église. De nombreux toits sont crevés, des murs sont défoncés. L'exode a commencé. Jusqu'au 13 octobre les bombardements seront quotidiens, quelquefois il y en aura deux par jour.

Dans la matinée du 6, le bruit se répandit que les Boches avaient ordonné l'évacuation du bourg jusqu'à la route de N. D. de Grâce... En hâte, on fait ses paquets. Puis contrordre ; l'évacuation n'est plus obligatoire. Alors, nouveau et copieux bombardement sur les maisons, sur la route, dans les rues, dans les jardins. Les paysans des villages sont là aussi avec leurs attelages, des chevaux, des bœufs, des vaches. On s'empresse, on s'affaire, on se bouscule, on se hâte. « *Quel miracle qu'il n'y ait pas encore des tués par dizaines ».*

L'église a été atteinte presque à chaque fois. Le 9 octobre surtout le mur et le porche du côté de l'épître ont reçu un nombre considérable de coups directs. Les arceaux de la grande rosace sont abattus, la toiture et la voûte ont été transpercées en maints endroits.

Pendant près d'un mois ensuite, les bombardements semblèrent vouloir épargner le centre du bourg, mais exercèrent leurs ravages sur les alentours : le bois du Parc, au bord du canal, la minoterie de Langerie et les maisons voisines, ainsi que le village de La Touche (aux Robin) notamment. Mais le 10 novembre, vers trois heures de l'après-midi, d'effroyables rafales d'obus de gros calibre s'abattirent sur l'église et les maisons voisines. Du côté nord, le clocher fut sérieusement endommagé.

Le samedi 8 novembre, le clocher de N.D. de Grâce fut visé à son tour et l'église sérieusement atteinte. Vers les mêmes heures, du haut de la colline de Bolhet, on a cessé de voir le clocher de Bouvron. À quand le tour du nôtre ?

Le mardi, 21 novembre, nouveau bombardement sur le bourg de Guenrouët et encore en plein sur l'église. Le dimanche 26 novembre, le bombardement sur le bourg dura, pour ainsi dire, toute la journée, avec une violence plus grande l'après-midi. De nombreuses maisons dans le centre bourg furent encore sérieusement endommagées. L'église de nouveau frappée.

La voûte de la grande nef s'est effondrée, la colonne la plus voisine du chœur est abattue, le mur du chœur, frappé en plein contrefort, a été transpercé d'un trou de deux mètres de diamètre. Mais la construction est bonne : le mur au-dessus n'a pas bronché. Toute la grande rosace, du côté de l'épître n'est qu'un trou béant... C'était l'heure des Premières Vêpres de St Hermeland, abbé d'Indre, titulaire de l'église. À la chapelle de Bolhet, à cette heure là même, nous avons invoqué le Saint Abbé et nous lui avons demandé de nous conserver *«ce qui reste de son église ».* Puisse-t-il nous exaucer!

Quand on remplacera la rosace, il faudra y représenter la flagellation du Christ, entourée, en lettres qui puissent se lire d'en bas, de l'inscription suivante tirée du psaume 128 : *« Ils ont frappé sur mon dos comme sur une enclume »* et en dessous la date : *8 septembre 1944 au... 8 mai 1945 –* car la veille de l'Armistice, l'église était encore atteinte.

Jeudi 30 novembre, dès huit heures du matin, brèves mais violente canonnades sur le centre du bourg, le clocher a été atteint, les cloches aussi, on les a entendues résonner. Le même jour à dix heures et demies du soir, une très violente explosion secoua le pays. Le lendemain on apprit que les Allemands avaient passé le canal et fait sauter la vieille chapelle de St Clair, située en face de l'église de Guenrouët sur le territoire de Plessé.

Le lundi 4 décembre, nouveau bombardement sur le bourg : la salle du patronage et la cure ont été atteintes à leur tour.

Jeudi 7 décembre 1944, à 9 heures vingt-cinq minutes du matin, grande victoire pour l'armée de l'autre rive ! Après plus de deux mois d'un bombardement souvent quotidien, *« elle a enfin réussi »* à abattre notre clocher. Frappé à la hauteur des cloches, la flèche est tombée sur l'église et sur un bâtiment voisin. De certaines maisons du bourg et des hauteurs de Trégreux, des personnes l'ont vue – avec quelle émotion - légèrement osciller et s'affaisser sur elle-même. La plus petites des quatre cloches apparaît là-haut, pendante encore, brisée et montrant son battant. Les autres sont en place. Sont-elles intactes ? Il serait bien dangereux d'y aller voir. La « fine aiguille » de pierre ne se profile plus à l'horizon : ce n'est plus qu'un lamentable moignon déchiqueté. Qu'en a pensé là-haut M. Hervé ?

Le clocher tomba au dix-septième coup de bombardement... Ce fut le dernier. Le canon s'était tu... *« Messieurs les artilleurs devaient savourer leur victoire ».*

Le dimanche suivant, à la chapelle St Sébastien de Bolhet, je crus bon de lire aux paroissiens réunis ce passage du registre paroissial écrit de la main de M. Hervé, le bâtisseur du clocher : *« En mai 1910 les travaux du clocher commençaient sous la direction de M. Ricordel, de Pont-Château, entrepreneur, d'après les plans de M. Bougoin, architecte de l'église... Le mercredi 23 novembre 1910, Monseigneur Rouard, évêque de Nantes, venait lui même bénir les quatre cloches »* Et j'ajoutai : *« mai à novembre, à peine plus de temps qu'il a fallu aux maladroits d'en face pour l'abattre ».*

Les dégâts de l'église augmentaient alors sans cesse en proportion effrayante. L'autel de la Vierge a été écrasé par le clocher. Le marchepied de marbre du maître-autel a été effondré. Trois colonnes sont abattues, deux, surtout, supportaient les maîtresses pièces de la charpente qui restent là-haut, sans appui, suspendues dans le vide.

Le lundi 11 décembre, vers trois heures de l'après-midi, un bombardement d'une grande violence sur le bas du bourg et de la Touche a fait à Guenrouët sa première victime ; Jean Leclerc de la Touche, le deuxième des treize enfants et l'aîné des sept fils de Jean Leclerc et de Marie Robin. La famille de Jean Leclerc est la plus nombreuse de la paroisse : treize enfants, tous vivants... jusqu'à ce jour.

Vers la fin de décembre, les bombardements prirent une allure de plus en plus désordonnée, si l'on peut dire. Depuis la chute du clocher, le centre du bourg était relativement épargné ; mais les environs étaient copieusement arrosés. Le 31 décembre, les obus atteignaient les environs de Belle fontaine. Le 2 janvier, un obus, un seul, s'abattit derrière Brinbily. A quel mobile pourrait bien obéir ceux qui agissent ainsi ?

Le samedi 6 janvier 1945, pour la première fois, les canons envoyèrent des obus sur le Haut du Bourg (route de St Gildas). Ils ne tuèrent rien. Mais le fait, par sa nouveauté même, a son importance et doit être retenu.

Au milieu de ces bombardements, d'autres faits secouaient encore les nerfs de la population déjà sérieusement excités.

Le 10 janvier, à la nuit tombante, on signalait dans la direction du canal un violent incendie. Le lendemain, on apprenait que le château de Carheil avait été la proie des flammes. Au premier abord, sa situation analogue à celle de la chapelle de St Clair, sur la rive nord du canal, faisait croire que l'armée allemande l'avait détruit pour la même raison. Il n'en est rien. Les quelques habitants du village de Longle en Guenrouët, qui n'avaient pas évacué leurs demeures, contemplaient ce désastre et ils voyaient, près d'eux, les soldats allemands - qui normalement auraient dû être les auteurs du sinistre - sortis de leurs tanières et regardaient, horrifiés eux aussi, les longues flammes rousses se refléter sur le champ de neige immaculée.

Depuis, des langues se sont déliées. Peu de jours après l'armistice, un jeune militaire, dans un train, racontait ses exploits. Il connaissait, disait-il, surtout Plessé ; il nommait les villages, ses fermes. A la question qui lui fut posée : *« Connaissez-vous Carheil ? »… « Je crois bien, répondit-il, j'étais dedans quand il a été incendié »*. La vérité semble celle-ci : un détachement trop peu discipliné de la troupe occupant le quartier avait réussi à découvrir et ouvrir le réduit où dormait, depuis des lustres, de précieuses fioles remplies de nectars antiques et savoureux. Devant cesrarissimes trésor, nos héros se sont comportés comme on le devine. L'incendie a été la conséquence de l'orgie. Il a du être allumé en même temps aux quatre coins du château car on vit les flammes jaillir par toutes les fenêtres à la fois. Or, à Carheil, la distance qui sépare les fenêtres du nord et de l'est de celles du sud te de l'ouest est assez respectable ! Une belle chose a disparu, qu'on ne reverra plus !

Dans la nuit du 14 au 15 janvier, retentirent encore de violentes détonations : c'était l'église de St Omer que les allemands avaient fait sauter. Dans la nuit du 22 au 23 janvier, c'était au tour de l'éolienne de Carheil qui dominait tous les environs.

La semaine du 14 au 21 janvier a été la plus terrible que le bourg de Guenrouët ait vécue. Le Haut du Bourg ; c'est à dire la partie la plus proche de St Gildas, avait été jusqu'alors, à part les quelques coups du 6 janvier, complètement épargné par les obus. Aussi presque tous les habitants étaient restés chez-eux avec à peu près tous leurs meubles, tous leurs animaux, tout leur matériel. Or, le 14 janvier, après-midi, ce quartier fut en quelques minutes, arrosé d'effroyables rafales d'obus. Chaque jour de la semaine, le bombardement a recommencé, parfois matin et soir. Il ne durait que quelques minutes, mais les obus tombaient partout en nombre prodigieux : c'étaient de véritables tirs en batteries. Il fallut évacuer avec quelle hâte ! En quelles conditions ! Et par quel temps ! Le froid sévissait depuis le 23 décembre : la neige avait commencé à tomber le 9 janvier et la couche atteignant vingt centimètres.

Le mardi 16 janvier, ce fut surtout la quartier du cimetière qui fut atteint, les fermes voisines de Langerie et de la Croix Barel, ainsi que le village des Rousses et le moulin de Longle.

Le vendredi 19 janvier, jour du départ du premier de la deuxième évacuation, le bombardement s'est allongé jusqu'à la Célinière, le matin, et jusqu'à Couëly l'après-midi. Le samedi 20, ce fut au Racoin et à la Bergerie d'être atteints : il y eut un blessé grave.

À partir du jeudi 25 janvier, tout le bourg fut évacué, obligatoirement, par ordre de l'autorité occupante. Seuls furent autorisés à y demeurer: M. Joseph Chatelier, maire, qui tint encore quelques temps dans sa maison, la plus avancée du bourg vers Plessé, et M. le docteur Greslé, qui, lui, restera jusqu'à la fin.

Le tir des canons s'allongeait sans cesse. Le 13 février, le Cougou fut encerclé d'une centaine d'obus. Le lendemain ce fut le château de Bogdelin, puis la Boulaie ; puis la Cassière où il eut deux blessés légers ; à Château Rouge, Cranda, la ferme de la Fleuriette où les canonniers s'acharnèrent à plusieurs reprises contre un troupeau de vaches, qui paissaient paisiblement dans un verger. Le 15 février, il y eut un bombardement sur le château et les fermes de Couëly. La chapelle provisoire a été transpercée, la pierre d'autel mise en morceaux et le missel lacéré.

Et la musique de continuer : les tirs de se multiplier et de s'allonger sans cesse .Dès décembre, ils s'abattirent avec rage sur le village de Longle, en face du château de Carheil, plusieurs fois ils revinrent avec acharnement sur ce coin tranquille et ne s'arrêtèrent qu'à l'armistice.

Déjà ils atteignaient et dépassaient les lieux de refuge eux-mêmes : les carrefours de la Croix de Fer et du Grény ; puis de nouveau tiraient sur le Château rouge et Bogdelin, dans la direction de St Gildas et presque à chaque fois aussi sur le bourg et ses environs immédiats qu'on a garde d'oublier.

Jusqu'au début d'avril, les nuits avaient été relativement tranquilles. Il n'y avait pas de bombardements nocturnes : le silence n'était coupé que par le crépitement continu de la mitrailleuse. Mais, à partir d'avril ce fut, presque chaque nuit, un ou deux bombardements sur les objectifs les plus variés.

Déjà, sur le bourg, on avait eu plusieurs fois des obus incendiaires et, une fois le feu avait détruit une écurie. Le 11 avril, l'exploit fut renouvelé sur une vaste grange de la Justice, route de St Gildas.

Vers la même époque, la situation devint intolérable au bourg de N. D. de Grâce et dans quelques villages qui restaient habités, autour de l'église. Les habitants refluèrent sur les derniers villages de Guenrouët et de Quilly. Mais Quilly, lui aussi était bombardé presque chaque jour. Pour trouver un refuge, plusieurs de ces malheureux furent contraints d'aller jusqu'à St Gildas, et par quels chemins !

Et sur ces ruines, les bombardements ne cessèrent qu'au matin du 8 mai. Avant de partir, les officiers allemands dirent qu'ils estimaient qu'il avait été tiré sept mille-six-cents obus sur l'agglomération du bourg et au moins vingt-cinq mille sur le territoire de la paroisse.

Chapitre 5 -- Pourquoi ?

Il faut bien poser la question, non pas pour essayer de la résoudre - pour nous, elle est insoluble et seuls peuvent y voir clair ceux qui ont les secrets de l'armée - mais pour l'examiner sous tous ses aspects, si l'on veut se faire une idée de l'état d'âme d'un peuple qui se l'est posée pendant huit mois sous la mitraille et qui se la pose encore chaque fois que ses souvenirs raniment sa pensée sur cette sombre période.

Pendant les premiers jours, l'opinion a été unanime : *« **I**ls veulent passer. Ils vont passer. Le canal est un obstacle sérieux. Ils feraient mieux de passer ailleurs. Mais s'ils veulent franchir l'Isac c'est qu'ils sont en mesure de le faire. Il n'y a point d'objectifs militaires et il est tout naturel qu'ils préparent leur passage par quelques bombardements ».*

Un matin des premiers jours d'octobre, on a bien cru que c'était fait. Les obus pleuvaient de tous les côtés. Les balles de mitrailleuses sifflaient et ricochaient sur les tôles de hangars avec un bruit infernal. Elles miaulaient avec une telle fureur, elles semblaient partir de si près qu'on disait : *« Ils montent la côte ; le canal est passé. Ils sont là, à côté, sur le chemin qui borde la salle du patronage ! » Quelques minutes plus tard, c'était le grand silence, le calme complet. Rien à l'horizon. Rien dans le bourg, sauf Peau de grenouille qui se promène avec ses jumelles en bandoulière. »*

Mais à mesure que les semaines s'écoulaient la question revenait sans cesse, faisait le thème de toutes les conversations : *« Pourquoi ? Que veulent-ils ? Que cherchent-ils ? À quoi bon ? »* Tous ceux qui ont pu être interrogées sur place au sujet de ces bombardements les ont déclarés stupides. Sans doute, d'autres épithètes peuvent les qualifier et on n'a pas manqué de les leurs appliquer. Chacun, suivant son caractère, sa compétence, ses opinions politiques avait les siennes. Mais le mot qui revenait sans cesse dans toutes les bouches, quelles qu'elles fussent : officiers français ou officiers allemands, membres de la résistance ou non, hommes cultivés ou simples paysans, c'était « stupidité ». Toujours la stupidité a été - et est encore – la note distinctive attribuée universellement à ces bombardements.

Pour expliquer l'anxiété constante, une brève étude générale de la situation est nécessaire. La commune de Guenrouët comprend les deux paroisses : Guenrouët et N.D. de Grâce. La paroisse de Guenrouët est bordée dans toute son étendue par la rivière de l'Isac qu'emprunte le canal de Nantes à Brest. Sur tout le territoire de la paroisse, l'Isac est une belle rivière, large et profonde. Elle justifierait l'étymologie du nom de Guenrouët qui, d'après l'abbé Bourdeau, viendrait de deux mots : l'un, breton : « gwen » qui veut dire ; blanc, mais dans le sens où l'employait le vieux

français, c'est à dire beau, brillant, comme dans la chanson de Roland : *« Oh ! Durandal, comme tu es belle et claire et blanche »*, - et l'autre, « ru », qui en langue romane veut dire ruisseau, rivière, et a le même sens que rio, riou, rou, ré, etc...

Sur le territoire de N.D. de Grâce, le canal quitte la rivière qui n'est là qu'un mince filet d'eau. C'est pourquoi cette paroisse n'est pas limitée par le canal, assez récent, mais s'étend plus au nord. Toute cette partie de la paroisse a été évacuée précipitamment par ordre des troupes françaises et, par la suite, complètement pillée et ravagée par les deux armées.

C'est pourquoi aussi, dans cette paroisse, les villages et les fermes sont en général plus proches du canal et eurent beaucoup plus à souffrir que dans la paroisse de Guenrouët où souvent des prés bas, des marais ou des bois les écartent un peu de la rivière.

Le passage des troupes par N.D. de Grâce était beaucoup plus facile que par Guenrouët. Il suffisait de faire sauter l'une des deux écluses pour mettre le canal à sec en quelques heures. A Guenrouët, au contraire, il n'y a pas d'écluse et la rivière garde toujours sa largeur et sa grande profondeur.

D'une extrémité à l'autre de la commune, depuis le village du Clandre, non loin de Pont-Miny sur la route de Redon à St Nazaire et jusqu'à l'écluse de Barel, non loin du bourg de St Omer de Blain, la longueur du canal, avec ses nombreux méandres, atteint près de vingt-cinq kilomètres. Au jugement des gens bien informés qui voyageaient beaucoup dans la région, les troupes allemandes qui occupaient les bords du canal ne devaient guère dépasser cinq cents hommes répartis en un certain nombre de petites postes : au Clandre, à Bleuben, à la Prince, à Cranda, à la Touche (aux Robins) au bourg de Guenrouët, à Longle, à N.D. de Grâce, à Grandchamps, à la Touche (aux Thébaud), à Barel et quelques autres au delà. Si on enlève les employés et les hommes au repos, cela faisait au plus trois cents veilleurs sur vingt-cinq kilomètres !

En dehors de ce rideau, quelle forces occupaient la région. Il y avait une batterie d'artillerie (?) dans les villages de Quilly (Grand-Soeuvre, en particulier, et le Pont de Quilly) comprenant peut-être une centaine d'hommes, une trentaine gardait le carrefour du Grény en Guenroiët. Une centaine environ – pas plus certainement – occupa quelque temps des villages de Ste Anne de Campbon (sur Brivet, aujourd'hui) et ses marais. Une soixantaine peut-être gardait l'état-major au château de Reslin, à St Gildas. Un moment, quelques canons furent établis aux Métairies, aux confins de St Gildas et Guenrouët. Ensuite pour voir un habit vert, il fallait aller jusqu'à Pontchâteau, siège de la Kommandantur où les troupes qui la composaient et la gardaient ne dépassaient guère une centaine d'hommes. La situation était identique jusqu'à l'embouchure de la Vilaine : un mince rideau de troupes et rien derrière. Les foires d'Herbignac ont pu se tenir sans entraves et sans la présence d'aucun Boche. Ainsi, sur un territoire de quarante kilomètres de long, de St Omer à la Vilaine et à la mer, avec une profondeur variant de quinze à trente kilomètres, il ne devait pas y avoir beaucoup plus de deux mille allemands.

La population civile occupant le même territoire, avec tous ses réfugiés de St Nazaire et de Nantes, devait atteindre, sinon dépasser cinquante-mille habitants.

De quelles armes disposait l'ennemi ?

Pendant les premières semaines, on peut dire qu'en dehors des armes individuelles, il n'avait à peu près rien. Il ne comptait certainement pas faire une résistance sérieuse. C'est ce vantard de Peau-de-grenouille qui a dit, si mes souvenirs sont fidèles, que la bataille à Guenrouët ne durerait pas plus de deux heures. Ce n'est guère qu'au mois de janvier qu'ils ont commencé à creuser des tanières et à se retrancher sérieusement. Par la suite, évidemment, arrivèrent des moyens de défense. Ils avaient quelques canons à Quilly, deux à Couëly et un à Rétaud en Guenrouët, un autre sur les landes : au carrefour du Grény, se cachaient deux pétoires anti-tanks qui n'ont jamais rien dit à personne. Ils promenaient sur les rails des diverses lignes de chemin de fer, une grosse pièce de marine qu'ils remisaient, parait-il, sous le tunnel de Pontchâteau. Ils la firent tirer sur l'église de Plessé, sur Fégréac, sur Rieux, sur Redon... Ordinairement le samedi après-midi... Et c'est à peu près tout.

Ces renseignements ne restèrent pas enfermés dans la Poche. Durant les mois de septembre et même d'octobre, c'est par douzaines que, chaque jour, des hommes traversaient le canal dans les deux sens. Il en est toujours passé plus au moins. Aux différentes évacuations des hommes, les plus autorisées et les mieux renseignés ont pu donner et ont donné, en fait, les renseignements les plus circonstanciés. Des personnages officiels même ont pu faire et ont fait les rapports les plus précis.

De quelle utilité militaire pouvait être la destruction de certains bâtiments ? L'église et le clocher de Guenrouët ont été, dans l'agglomération du bourg, le principal point de mire des bombardements. La chose a été évidente dès les premiers jours. La ligne suivie par les obus entourant le clocher de tous côtés pouvait laisser supposer que l'on faire croire à l'existence d'un poste d'observation placé dans le clocher. Durant l'une des occupations de Guenrouët par les Allemands, en 1942 ou 1941, d'autres soldats venus précipitamment en auto, avaient cloué au travers des fenêtres de la chambre des cloches, des pièces de bois, fort disgracieuses d'ailleurs, et on pouvait se demander à quoi elles pourraient jamais servir. Depuis, le curé et le sacristain ont toujours gardé la clef du clocher et aucun Allemand n'y est jamais monté. Après l'un des bombardements du 30 septembre, je montrai ces poutres à Peau-de grenouille qui se trouvait sur la place de l'église : *« Ce sont les morceaux de bois que vos camarades ont mis là haut qui sont la cause de tout le mal »*, il me répondit avec tout le sérieux germanique : *« Nous n'avons jamais trouvé nécessaires les églises comme postes d'observation » !* Ce à quoi je répondis : *« N'empêche que ce sont vos sales bouts de bois qui nous font mitrailler !* m'attirant cette sage réponse : *« Ce serait mieux si ce ne serait pas » !* Aussitôt, prompt comme l'éclair, le menuisier Alexandre Fondin, qui nous écoutait, s'approcha et demanda *« Voulez-vous m'autoriser à les descendre ? J'y vais »* Le Boche hésita un moment – il réfléchissait - et solennellement : *« Je vous autorise »*. Aussitôt deux jeunes gens montèrent au clocher et un quart d'heure plus tard les poutres sciées s'abattaient sur la place. Cela nous l'avons fait dire, redire et redire de l'autre côté. Rien n'y a fait et les bombardements sur le clocher et l'église n'en continuèrent que de plus belle. Bien des petits faits, que l'on avait pris pour des bobards absurdes, montrent que ces destructions avaient été méditées, voulues et décidées longtemps à l'avance.

Dès septembre, avant les bombardements, des gens qui étaient ou se prétendaient être en relation avec la Résistance, avaient dit : *« L'église et toutes les maisons voisines vont y passer ! »* Mais comment croire avant de les voir, à de pareilles absurdités, quand, on a encore du respect pour sa patrie et de confiance en son armée.

Un jour dans le même temps, je m'en allais à la communauté de St Gildas demander à la sœur de l'Hôpital de St Nazaire, qui s'y était replié, un remède que je ne trouvais pas à Guenrouët, et quelle me refusa d'ailleurs. Elle me dit :

- *Vous êtes le curé de Guenrouët ?*
- *Oui ma sœur ».*
- Elle ajouta d'un ton guilleret :
- *Eh bien ! Vous savez ! Votre clocher va tomber !*
- *Ah !*
- *Oui, oui, il est condamné !*
- *Bien ma sœur. Merci ma sœur, au revoir, ma sœur.*

Ragot de boutique ? Non, il faut le croire, la sœur était renseignée. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Un jour un amateur de radio clandestine (on ne connaissait pas d'autre radio, pendant la Poche par défaut d'électricité et volonté des occupants) nous dit avoir entendu le générale de Gaulle dire que l'armée française se battait à l'est et que « les recrues » se formaient devant les Poches de l'Océan. Serait-ce la véritable explication ? Aurions-nous été, pendant huit mois, tout simplement les objectifs des écoles à feu des artilleurs de la nouvelle armée ?

Parfois on nous disait (mais que ne disait-on pas ?) que seuls les Américains tiraient, que les Français n'avaient même pas permission de toucher aux canons, tous d'outre océan. Ces messieurs venaient en camions blindés avec leurs outils, se mettaient en position, lâchaient leurs crottes et s'en allaient sans rien dire à personne… Alors nous disions : *« Nous sommes des cobayes des cow-boys ».* Cette hypothèse nous soulageait un peu : nous trouvions notre sort moins cruel de n'être pas tués par des frères... Mais en fait, nous n'en savions absolument rien, et maintenant encore, après

deux ans – chose étrange - nous n'en savons pas beaucoup davantage. Serons-nous quelquefois mieux instruits ? Si les mystères ne peuvent être éclaircis, ils doivent être exposés.

CHAPITRE 6 - De mystère en mystère

Les tirs de l'artillerie alliée étaient guidés par un avion observateur. Dès le mois de septembre, on le voyait se promener tranquillement au-dessus du canal. On le verra sans cesse, presque quotidiennement, jusqu'à l'armistice. Il se dandinait avec une légèreté admirable. Parfois, comme une flèche, il filait dans une direction, puis dans une élégante évolution, revenait sur lui-même, ralentissait sa marche, prenait de la hauteur ou descendait vers le sol, parfois il semblait demeurer immobile, comme un vautour prêt à fondre sur sa proie. Rien ne devait échapper à son œil scrutateur : chariots chargés du lamentable barda des évacués, paisibles vaches paissant dans un pré, attelages de bœufs attelés labourant le sol, légère fumée sortant d'une cheminée ; il voyait tout, signalait tout. Les artilleurs dociles suivaient ses indications et la danse commençait. On l'appela d'abord le « zinc » ou le « coucou », mais plus tard la colère de tout un peuple, poursuivi et traqué dans ses occupations les plus paisibles et les plus indispensables à la vie, lui donna des noms plus... énergiques.

Les artilleurs étaient donc bien renseignés, non seulement par des rapports détaillés des émigrants, non seulement par les cartes qui avaient passé le canal, portant les champs de mines, les cantonnements, les abris, les retranchements, les emplacements de batteries ; non seulement par leurs sentinelles qui, parfois, voyant au loin passer un habit vert, les alertaient et leur donnait l'occasion de labourer la trace des pas des soldats de la Germanie ; mais encore par les rapports précis de cet œil perspicace.

Jimmy, l'observateur de ce « Coucou » aurait été un nommé Willy ou Jimmy, lieutenant F.F.I., d'origine hollandaise, homme extrêmement distingué, parlant plusieurs langues, arrêté par la suite et fusillé comme espion... On s'en serait douté... Jamais, du reste, aucune mitrailleuse boche n'a tiré sur lui, même quand il descendait en rase-mottes.

Mais, toutes ces considérations ne feront qu'épaissir le mystère. Le premier bombardement de Guenrouët est du 8 septembre 1944. Il atteignit d'abord l'espace compris entre le canal et le bourg, remonta sur le petit village de l'Epinette, encercla la salle de patronage, le presbytère, puis les maisons avoisinantes, l'église et la place de l 'église. C'était bien visé : les troupes allemandes occupaient la salle du patronage ; l'infirmerie la salle du presbytère et le commandement étaient installés dans un magasin en face la grande porte de l'église. Mais la veille, 7 septembre, toute la troupe avait quitté les locaux pour s'installer à l'autre extrémité du bourg, dans l'école des garçons. Sauf un infirmier et un malade étaient restés dans la petite salle, l'air tout penauds...

L'un des premiers jours d'octobre, le lendemain de l'évasion d'un certain Pedzole, qui se disait officier polonais et s'occupait des chevaux, des obus s'abattirent avec une grande précision, sur le cantonnement de ces chevaux ; mais dans la nuit même, cavaliers, chevaux et attelages s'en étaient allés ailleurs.

Pendant trois mois, les soldats cantonnés à l'école libre des garçons s'en allaient tranquillement, deux fois par jour, chercher et porter gamelles et pitance, à l'école laïque, par bandes de quinze ou vingt, sur une route large et découverte : ils ne furent jamais dérangés. Pendant ces trois mois entiers, tout le quartier du haut du bourg, où ils résidaient, fut épargné et quand, vers le milieu de janvier, les artilleurs prirent ce quartier comme cible pour leurs exercices de tirs en batterie, ces messieurs résidaient dans des tanières creusées à un kilomètre de là, dans des petits bois avoisinant le village de la Noë. Un petit poste cependant resta toujours, parait-il, dans l'école des garçons qui ne fut jamais atteinte. L'énorme trou qui perça le trou de son préau a été fait, dans les derniers temps, par un obus lancé par les canons allemands dans un tir d'essai pour préparer la résistance suprême au passage des troupes lors de l'armistice imminent.

Des faits analogues se sont déroulés sur l'ensemble du territoire. Le 14 décembre, des habitants de St Omer dirent à Mr le curé de Ste Anne de la Matte *« Nous avons quitté nos fermes : les bombardements étaient continuels sur les maisons et sur les alentours. Après notre départ, les Allemands se sont installés chez-nous, ont pris tout ce que nous n'avons pu emporter. Ils sont tranquilles : les bombardements se sont arrêtés »*. Au village de l'Epault, à la sortie est de N.D. de Grâce, presque toutes les maisons furent atteintes, sauf la principale, qu'occupait le poste. Au

printemps encore, le propriétaire me disait : *« Nous sommes toujours là »* et il ajoutait non sans amertume *«Nous sommes relativement tranquilles, au milieu de nos gardiens, on ne nous touche pas ».*

Il serait téméraire d'ajouter foi à tous les récits qui circulèrent sur ce sujet, quoiqu'il soit difficile d'inventer quelque chose de plus étrange que ce qui est malheureusement la stricte vérité. En voici un, noté au lendemain de l'événement sous la dictée même des témoins, tous gens sages et calmes, et encore, Dieu merci bien vivants ; capables par conséquent d'attester l'exactitude de tous les détails.

… Le mardi 23 janvier 1945, l'abbé Coulommier, vicaire à Guenrouët, prend la décision d'enlever de la cure le coffre-fort de la Caisse Rurale, ou, du moins, si on ne peut l'enlever, de le vider du reste de son contenu. De Couëly, où il réside, il s'en va donc au bourg l'après-midi, avec l'abbé Allaire, curé de Ste Anne de la Matte, qui réside avec lui. En passant, ils alertent Alexandre Fondin et son neveu Robert Briand, leurs communiquent leur projet, les prient d'amener une charrette à bras et prennent les devants. À eux deux ils réussirent à ébranler la lourde masse de cinq-cents kilos et à la coucher sur des rondins. Une demi-heure plus tard, les deux hommes arrivent avec leur charrette. À eux quatre, ils réussissent à faire descendre au coffre les huit marches du perron de granit ; mais il leur est impossible de le monter dans la charrette : *« Ce n'est pas la peine de se tuer* - dit Alexandre Fondin - *il y a des Boches à plein dans la maison d'en face, je vais en chercher deux ».* Il y va et deux boches viennent avec lui. L'un parle un peu de français et semble connaître admirablement la manœuvre des lourdes masses. Aisément, le coffre est chargé sur la charrette. Alors le curé de la Matte dit au vicaire : *« Toute peine mérite salaire, il faut que tu leur paies une cigarette ».* Après un geste dubitatif, le vicaire sort sa blague et son papier. On roule les cigarettes. Le Boche joyeux dit au vicaire : *« Où menez-vous le coffre ? »* La question ne laissait pas d'être gênante, et, de fait, quelques semaines plus tard les officiers essaieront de réquisitionner ce coffre qu'ils connaissent bien, mais alors il aura disparu… Il n'y avait plus de coffre ...

Donc le vicaire méfiant, avec un geste vague de la tête indiquant le sud-ouest répond :

- *Par là !* Et le Boche d'ajouter : *« Il faut vous presser*

- *Pourquoi ?* dit le menuisier, *nous avons bien le temps d'ici le couvre-feu »* et il tire sa montre.

- *Il faut vous presser,* ajoute le Boche, *parce que bombardement à 4 heures 20*

- *Mais blagueur, dit le menuisier, il est cinq heures*

- *Oh non ! »* Et le Boche sur sa montre qui marque l'heure solaire, pointe trois heures, puis avec son doigt fait un tour complet et s'arrête ensuite sur les vingt minutes. Les hommes s'entre-regardent tout en essayant de modérer l'effarement qui jaillit de leurs yeux.

- *Mais où ça ?* dit le vicaire

- *Ici dit le Boche,* et son doigt désigne le bois du Parc. *Là, le bas du bourg, vers le canal. Puis là, le haut du bourg et Coëtmeleuc*

- *Mais, par là ?* dit le vicaire en indiquant la direction du sud-ouest qu'il veut prendre.

- *Peut-être, mais non par là !* Et de nouveau il désigne le Parc et le bourg... Et les deux Boches de déguerpir rapidement.

Les deux prêtres montent dans les chambres voir s'ils trouveraient encore quelques livres ou quelques objets à sauver. Les deux hommes descendent à la cave voir s'ils ne pourront pas sauver aussi quelque bouteille cachée sous le fatras. L'inspection terminée, le vicaire dit :

- *Il ne faut pas rester ici plus longtemps. Si jamais ce que nous ont dit ces oiseaux là est vrai, il n'est que temps de partir*
- *Pensez-vous ! c'est de la blague – Blague ou non, il serait tout trop idiot de nous faire bombarder, quand on nous a avertis. C'est la prudence même.*

On s'en va avec la charrette et le coffre dedans. Arrivés au carrefour des routes de st Gildas et de Ste Anne de Campbon, on s'arrête pour gonfler les roues de la charrette. Alors, avec sa charrette à cheval, passe Paul Chaussé, le propriétaire du moulin de Longle, qui ne bat que d'une aile, mais qui tourne quand même quand il y a du vent et qu'il y a du blé à moudre. C'est le seul de la région à pouvoir tourner encore. Pour en trouver un autre, il faut aller à St Gildas et Missillac. Il est entouré de mines et, pour l'aborder, il faut faire un immense détour par la route de Ste Anne et

prendre ensuite un chemin de traverse à cinq cents mètres environ de l'extrémité du bourg. C'est une bonne occasion quand même : cela fera cinq cents mètres de moins à tirer sur la lourde charge. On l'amarre donc derrière la charrette de Paul Chaussé et l'on part. Au chemin de traverse, on s'arrête pour la détacher. Soudain les oreilles se dressent « Un premier coup ! On attend le coup d'arrivée : *C'est bien sur le bois du Parc*. On regarde sa montre : *il est bien 4 heures20...* Les deux prêtres traînent la charrette en allongeant le pas. Les coups se répètent plus proches : c'est le bas du bourg. On presse encore un peu la marche : le bombardement continue sans arrêt... Des coups plus proches encore : *c'est Coëtmeleuc, c'est le haut du bourg, où l'on était voilà un quart d'heure...* Enfin, on arrive à Couëly, d'où une charrette à cheval va conduire le coffre jusqu'à Brivé.

Bien d'autres faits étranges pourraient être cités. Que celui là suffise ! Son authenticité ne saurait être mise en doute. Quelques-uns de ces faits qui nous semblent étranges peuvent être, il est vrai, sur le compte de l'adresse des artilleurs novices qui se faisaient la main. En voici un : le mercredi 28 février, sur les quatre et demie de l'après-midi, la grosse pièce de marine que les Allemands promenaient sur les rails des lignes de la « Poche », commença à tirer su le village de Branducas en Dréfféac. Les coups étaient espacés : un coup toutes les cinq minutes d'abord, puis le tir se ralentit encore et cessa tout à fait. Il semblait être dirigé sur Redon. Tout à coup, vers six heures, la réplique se produisit. Elle paraissait venir de Plessé ou d'un peu plus plus à droite. On entendit les sinistres miaulements et l'on apprit que les obus étaient tombés dans les marais, à l'est, et à l'ouest du village de Brivé, c'est-à-dire à six kilomètres de Branducas et à quatre kilomètres du point de la voie le plus rapproché... Comment se garder du tir de pareils pointeurs ?

Chapitre 7 - L'organisation religieuse

Des les premiers jours se posa la question de la sécurité du saint-sacrement à l'église. L'importance de la route de Plessé, la facilité relative de rétablir l'arche du pont de St Clair, rendant assez vraisemblable, ou même possible, une attaque sur ce point. Si elle se produisait, l'église serait presque immédiatement en plein dans la mêlée, ou du moins sous les coups des assaillants. C'est pourquoi nous avons jugé prudent de ne pas laisser la sainte réserve dans le tabernacle. Aussitôt après les messes elle était apportée secrètement au presbytère et déposée dans un coffre-fort constamment orné de fleurs. Pendant les longues semaines d'août et de septembre où rien de marquant ne se produisait, je fus plus d'une fois tenté de le laisser à l'église. À chaque fois, M. le curé de la Matte m'en empêchait en me disant : « Et ce sera le jour où vous la laisserez que l'attaque se produira ». Que de fois depuis, je reconnus qu'il avait eu raison quand il me fallait saisir le saint ciboire pour descendre à la cave ou finir dans l'abri de la carrière, en faisant deux ou trois plat-ventre avant d'y parvenir !...

Une autre précaution de la première heure, encore sur les conseils du curé de la Matte, qui avait toute l'expérience des bombardements de St Nazaire, fut d'avoir constamment donc dans notre poche l'ampoule de l'huile des infirmes. Nous n'eûmes pas à nous en servir à la suite des bombardements, puisque malheureusement, la seule victime qu'ils aient faite était, quand elle fut frappée mortellement, tout à fait hors de notre portée.

Pour la fête de l'Assomption, les routes de N.D. de Grâce, de Quilly et de Bolhet, ainsi que les routes transversales, ayant été minées, tout un quartier de la paroisse se trouvait isolé de l'église paroissiale. La veille, le lundi 14 août, après-midi, l'abbé Coulonnier, vicaire, se rendit à la chapelle St Sébastien de Bolhet. Il était accompagné du grand-séminariste Joseph Daniel de Couëly. Tous deux, se firent voler, au carrefour du Grény, leurs bicyclettes par l'armée allemande. Ils installèrent un confessionnal de fortune au fond de la chapelle et M. le vicaire confessa jusqu'au soir. Après-quoi, ils durent revenir à pied au bourg. Ce fut le début de nos innombrables pérégrinations à travers le pays, sans autre auxiliaire que le bâton, l'antique bourdon des pèlerins. Le lendemain, il dit deux messes dans cette chapelle, à 6 heures et à 9 heures. M. le curé de la Matte alla à la chapelle Ste Anne du Cougou, si bien que, malgré toutes les difficultés, on distribua, ce jour là, à l'église paroissiale et dans les deux chapelles, huit cents communions.

Chaque dimanche, à cause des mines, on continua à dire deux messes à la chapelle de Bolhet. C'est le samedi 30 septembre que, pour la dernière fois, le sacrifice de la messe a été offert à l'église paroissiale. Nous étions alors quatre prêtres à Guenrouët. Il y avait en plus du curé et du vicaire, M. l'abbé Emile Allaire, curé de Sainte Anne de la Matte, de St Nazaire, réfugié depuis un

an et M. l'abbé Rober Le Seven, ancien vicaire de la paroisse qui, de passage, y avait été surpris par les événements.

Le dimanche 1er octobre, en plus de la messe du Cougou, des deux messes de Bolhet, on dit encore deux messes dans l'une des salle de classes de l'école Ste Marie. Mais le dimanche après-midi, le tir du bombardement s'étant allongé et ayant atteint la région de Coëtmeleuc, à la hauteur de l'école, le bourg n'offrit plus la sécurité suffisante pour permettre d'y dire prudemment la messe.

Le lundi 2 octobre, nous sommes allés dire nos messes, les deux curés, à la chapelle de Bolhet, et les deux vicaires à Couëly où Mr Coulonnier avait déjà fait transporter sa chapelle portative. Ils la dirent dans le vestibule du château, puis à partir du 6 octobre, dans la grange de Similien Daniel, transformée en chapelle. Nous partions de grand matin, après avoir distribué la sainte communion aux personnes du bourg qui la désiraient. Ensuite le bâton à la main, la musette sur le dos, nous allions à travers les landes de Brimbily devenues « route nationale ». Le voyage ne manquait pas de charme. Nous revenions par le même chemin. Près de l'arrivée, il fallait prudemment longer les haies et, à certains endroits plier l'échine ou presser le pas, pour ne pas attirer le coucou maudit.

Le 6 octobre, nous quittâmes la cure et le bourg. Le curé s'en alla au Clos chez le père Pierre Corbillé, avec charge de desservir la chapelle Saint Sébastien de Bolhet. L'abbé Le Seven s'en alla au Grény dans le château de madame Wessbecher, où il resta jusqu'au départ du premier train d'évacuation, le 26 octobre. M. le curé de la Matte et le vicaire s'en allèrent à Couëly, avec charge de desservir le dimanche, la chapelle du Cougou.

La chapelle provisoire de Couëly tint lieu d'église paroissiale pour les contrées du bourg, de la route de St Gildas et de la route du bas Guenrouët, jusqu'au 2 janvier 1945. Les bombardements obligèrent alors les deux prêtres à s'en aller au château de Bogdelin chez mademoiselle de La Motte. En semaine, ils dirent leurs messes, jusqu'à l'armistice, dans le vestibule du château. Le confessionnal fut installé à la porte du grand salon. Ce grand salon avait été, en 1940, occupé pendant huit mois - et sali – par des officiers allemands. Depuis, il était devenu le garde-meuble d'un nombre considérable de familles évacuées. Les caves étant surmontées d'une solide voûte de pierre, on pouvait impunément charger les planchers. Aussi, dans cet immense salon, d'une fenêtre à l'autre, du plancher au plafond, c'était un invraisemblable amoncellement d'armoires, de lits, de matelas, de caisses, de cadres, de ballots. À chaque visite domiciliaire qu'ils y firent par la suite, les Boches reculèrent toujours médusés devant un pareil spectacle : *« Je ne sais vraiment pas, disait la propriétaire, comment chacun pourra reconnaître son bien »*. Les obus faillirent bien trancher la question, mais heureusement, les murs étaient solides.

Le service religieux du dimanche put alors être organisés d'une manière suffisamment stable pour durer jusqu'à l'armistice. Le matin, de très bonne heure, M. le curé de la Matte allait dire une messe à la chapelle du Cougou. Plus tard, la situation y eut été trop dangereuse. Le 13 février, le village fut littéralement encerclé par des obus. Les habitants des villages les plus éloignés et qui avoisinaient le canal, ne pouvaient circuler sans témérité. Ils n'avaient pas tant à craindre les obus que les balles de mitrailleuses que leur envoyaient sans cesse les occupants de la rive de Fégréac. Du reste, on peut considérer comme inouïe la multitude de balles projetés par-dessus le canal. Sur qui, sur quoi pouvaient bien viser ceux qui les prodiguaient ainsi ? Un oiseau qui s'envole ? Un brin d'herbe qui oscille sous la brise ? Un rat d'eau qui grouille dans les nénuphars ? Au cours de mes longues marches solitaires, sur les routes, dans les chemins, à travers champs, il m'est arrivé bien des fois de compter les pas que je pouvais faire sans entendre une détonation : je n'ai jamais réussi à compter jusqu'à cinquante.

M. le curé de la Matte revenait ensuite au château. Pour la seconde messe, Melle de La Motte avait offert sa salle à manger, comme étant la pièce la plus vaste et la plus convenable à cet effet. Mais le bombardement du château empêcha d'adopter cette solution. On choisit alors la vaste cuisine de la ferme de St Julien, tenue par M. Clair Colombel et abritée par les grands bois. Là, chaque dimanche, de soixante à quatre-vingts personnes assistaient au saint sacrifice.

M. le vicaire disait sa messe à Belle fontaine, sur la route de St Gildas, dans la grange de François Rouleau, pour les habitants demeurés dans la région du bourg et de la route de Cranda qui

ne pouvaient pas se rendre ailleurs. Là aussi, de soixante à quatre-vingts personnes assistaient à la messe.

Dans la semaine du 19 au 2 février, les allemands tendirent un fil de fer continu de la rivière du Brivet à l'Isac, coupant la paroisse en deux tronçons. Le long de ce fil de fer, ils suspendirent des pancartes : *MINEN* ! Et, ce qui était plus dangereux, placèrent ça et là des sentinelles qui empêchaient de passer où, quand c'était fait, saisissaient les cartes d'identité. Il fallait ensuite donner cent francs pour la ravoir. Il fallut que l'autorité locale parlemente longtemps pour obtenir enfin un passage unique de quelques mètres de large. Il devenait difficile aux gens du Grény et de Brivé de venir à la chapelle de Bolhet. Aussi, le 25 février, après la messe de Belle fontaine, M. le vicaire alla en dire une seconde au village de Brivé dans la grange de M. François Corbillé. De cent à cent-cinquante personnes y assistaient chaque dimanche.

À la chapelle St Sébastien de Bolhet, nous avions, chaque matin, messe chantée ou service comme à l'église paroissiale, et le dimanche, messe de matin, grand-messe chantée et, le soir vêpres, chapelet et salut du Saint Sacrement. La chapelle est isolée sur la colline, entourée de son jardin, ombragée de grands arbres verts. Elle ne comporte aucune dépendance, pas de sacristie. Une voisine apporte chaque matin ornements et calice. La chapelle contient cent-vingt places. L'assistance était d'ordinaire de deux cents cinquante personnes. Il fallait absolument faire entrer tout le monde, à cause du terrible coucou dont on devait à tous prix éviter d'attirer l'attention. Les enfants se pressaient autour de l'autel et jusque sur les marchepieds. On se serrait sur les bancs. Quand tout était rempli, on montait dans l'allée jusqu'auprès de l'autel et on restait, serré, tassé. Ah ! Les beaux offices que nous avons eus là ! De quel cœur on chantait. De quelle âme on priait ! Quand, après les vêpres et le chapelet, avant de donner le salut du Saint Sacrement, je me tournais vers la foule et disais : *« Invoquons notre saint Patron ! »* d'un seul cœur, toutes les gorges chantaient, à toutes forces : *« Sancte Sébastianae, ora pronobis »*. Saint Sébastien est, en effet le grand protecteur de la contrée. On a en lui une confiance sans borne. Il défend son coin et protège ses fidèles. Son territoire a été encerclé par les obus ; il n'a pas été entamé ! Un jour je disais à un brave homme en montrant ces maisons remplies à craquer, ces granges, ces greniers grouillant d'êtres humains, ces rues pleines d'enfants, sans aucun abri pour les protéger : *« Quel malheur, s'ils allongeaient encore un peu leur tir ! »* Il me répondit avec un accent de foi digne du Centurion de l'Évangile *: « Non, non, Monsieur le curé, je ne crois pas que cela puisse arriver : St Sébastien est là ! Non, non, voyez-vous ! Nous pouvons avoir confiance ».*

Le jour des Rameaux, les femmes et les enfants remplirent la chapelle. Les hommes restèrent dehors, sous les grands arbres, leur rameau à la main. Je fis la bénédiction à la porte latérale et, comme le printemps était clair, comme aucun coucou ne se montrait à l'horizon, nous fîmes le tour de la chapelle au chant du *« Cum appopincaret »*. Au retour, tout le monde s'entassa comme de coutume. Des cérémonies de la Semaine Sainte se firent dans leur intégrité, à part la bénédiction des Fonds Baptismaux. Le Jeudi Saint, il y eut deux sermons de la Passion : l'un à trois heures, pour les femmes par M. le curé de N. D. de Grâce ; l'autre à sept heures, pour les hommes. De même, le Vendredi Saint, aux mêmes heures, deux fois la chapelle fut remplie pour l'exercice du Chemin de Croix, et, le saint jour de Pâques, aux deux messes et aux vêpres, l'entassement était effrayant !...

Cependant la situation était devenue intolérable à N. D. de Grâce et beaucoup de ses habitants s'étaient réfugiés, eux aussi, dans les villages qui entourent la chapelle de Bolhet. C'est pourquoi, M. le curé, après avoir dit une messe à la Garenne, sa résidence habituelle, vint en dire une autre à la chapelle de Bolhet les dimanches 29 avril et 5 mai, ainsi que le 10 mai, jour de l'Ascension.

La chapelle de Bolhet étant absolument isolée, je ne jugeais pas prudent d'y laisser le Saint Sacrement, et, après les messes du matin, je l'emportais dan ma chambre. Après la grand-messe du dimanche, je le laissais à la chapelle, mais de braves femmes apportaient leur morceau de pain et restaient là jusqu'aux vêpres pour le garder. Après les vêpres, je repartais, emportant, dans ma musette le saint ciboire enveloppé dans un corporal dont les quatre extrémités étaient nouées au-dessus de la coupe. En me voyant passer, rapide, tête nue, sans saluer personne, sans un geste, je voyais se fixer sur moi des regards pleins de foi et de piété, qui reconnaissaient la présence de Dieu et respectaient son incognito. Ah! les braves gens !

Durant le journée, la chapelle servait de salle de classe. Les enfants, assis sur les agenouilloirs des bancs, se servaient des sièges comme pupitres. Malgré le caractère tout à fait primitif de l'installation, ils ne perdirent pas leurs temps.

Les enterrements étaient des choses bien tristes par ces temps de malheur. Pour les morts de la région du bas Guenrouët, toute la cérémonie se déroulait sur la route. Pour les autres, on faisait la levée du corps soit à domicile, soit à la porte de la chapelle. Il était impossible de les y entrer. Puis, le soir, à la nuit tombante, ou le matin, dès l'aurore le funèbre cortège se mettait en marche à travers champs, de cahot en cahot, quelques personnes seules étaient autorisées à accompagner le corps. Les autorités occupantes ne permettaient pas davantage. La prudence d'ailleurs défendait d'exposer les vivants pour enterrer les morts. Et le cimetière de Guenrouët avait, comme le reste du bourg, reçu son contingent d'obus.

La piété n'eut donc pas à pâtir de nos souffrances. Seul le village de Longle était pour nous difficile à atteindre. Mais il lui fut très facile de se rattacher à N.D. de Grâce, surtout quand le culte se fit à la Garenne toute voisine.

La protection divine fut pour beaucoup dans ce maintien de la ferveur. Souvent on eut l'occasion de la proclamer miraculeuse. Comment, pendant les déménagements, en particulier, n'avons-nous pas eu des dizaines et des dizaines de tués ? C'est presque inimaginable ! Dans le bombardement de Longle, notamment, en moins d'un quart d'heure, plus de cent obus s'abattirent sur une ferme. On court à la meule de paille éteindre le feu qu'on a cru voir jaillir. Des obus éclatent de tous côtés, brisant tout. Toutes les personnes présentent sont éclaboussés de boue. Un seau est criblé dans la main d'un jeune homme. Personne n'est atteint.

Aucune précaution sérieuse n'avait été prise. Les abris creusés étaient absolument insuffisants. Pendant toute la durée des bombardements, on eut toutes les peines du monde à faire observer les règles les plus élémentaires de la prudence. Heureusement la Providence veillait à la conservation de ses fidèles.

Cette piété sincère n'empêchait pas la joie. Bien au contraire. A Couëly, à Bellefontaine, à Brivé, après la messe obligatoire, il y avait la buvette obligatoire, d'autant plus obligatoire, d'autant plus accueillante qu'elle était toujours gratuite. À Bolhet, par contre, c'était le désert et le désert est forcément sec. Mais nos offices religieux eux-mêmes, par suite des circonstances, comportèrent parfois certains intermèdes imprévus qui n'engendraient point la mélancolie.

Chapitre 7 – Intermèdes

Pendant ces mois lugubre, on peut dire sans exagération, que tout Guenrouët ne faisait qu'un cœur et qu'une âme. La mairie fut toujours dirigée par M. Joseph Chatelier, adjoint faisant fonction de maire. Il remplit sa fonction avec un zèle admirable et une grande sagesse. Il demeura dans sa maison, à l'avant-garde du bourg, face au canal, tant qu'elle ne fut pas défoncée par les canons. Il descendit alors à la cave qu'il ne quitta pas quand elle fut elle-même effondrée et absolument inhabitable. Il serait lui-même tombé d'inanition si une « bienfaisante » sciatique ne l'avait forcé à prendre enfin un repos absolument indispensable à sa vie elle-même. L'un de ses rôles principaux était de nous défendre contre les Boches avec son secrétaire M. Jérôme Thébaud. On peut dire qu'ils ont été, l'un et l'autre, deux admirables tampons entre l'occupant et nous. D'une patience remarquable, d'un calme parfait, ils écoutaient ces Messieurs et ne leur accordaient que ce qui était vraiment impossible de les empêcher de prendre. On aurait eu bien mauvaise grâce à ne pas rendre tous les services possibles à des gens si dévoués au bien commun.

Le premier dimanche où j'étais seul à la chapelle de Bolhet, on m'apporta les publications de la mairie. On me demandait de les faire livrer à la sortie des messes. Les faire lire ? Mais où ? - Sous les arbres, ce n'eut pas été impossible sans doute : le coucou n'aurait rien pu voir. Mais par mauvais temps, ce n'eut pas été pratique. Et puis par qui ? Le porteur s'était déjà éclipsé ; je ne voyais personne à qui je pusse confier cette charge et l'heure de la messe était déjà arrivée. Je pensais que le plus simple serait de faire comme au temps où la France n'avait pas encore été divisée par la Révolution et, après l'Evangile, avant de faire mon prône, je lus le « communiqué de la mairie ». Tout le monde fut enchanté, on entendait parfaitement dans le grand silence de la chapelle. Les renseignements qui étaient donnés, souvent d'ordre domestiques et culinaires,

intéressaient surtout les femmes qui, d'ordinaire, n'écoutaient pas les publications. Tout fut donc pour le mieux. Mais un jour, au milieu du communiqué de la mairie, je vis une note provenant de la Kommandantur. Aie ! Aie ! Comment faire ?

On y demandait des femmes, ou des jeunes filles pour faire la cuisine de ces messieurs ! Je n'avais certes nulle envie d'aider à fourvoyer une de mes paroissiennes dans ce guet-apens. D'autre part, ne pas faire la publication pouvait attirer des ennuis. J'invoquai mentalement le St Esprit et il m'inspira. Je lus la note devant la figure étonnée de mes paroissiens. Elle se terminait par ces mots « S'adresser à la Kommandantur de Guenrouët ». J'ajoutai simplement en guise de commentaire « Belle recommandation ».

Je vis, aux sourires épanouis dans l'assistance, que tout le monde avait compris. Je pus lire par la suite, tout ce que les occupants voulurent me communiquer. L'effet fut le même : autant aurait valu pour eux enterrer leurs exigences au fond d'un puits, il suffisait d'y mettre le ton.

Exaspéré à la fin par les exigences absurdes et vexatoires de l'interprète, l'innommable Quinsius, le secrétaire de mairie se vengea en nous transmettant tel quel le jargon que pondait le Boche. C'est alors surtout que nous eûmes, au milieu de nos offices, ces savoureux intermèdes qui réveillaient la joie de nos paysans et ne contribuaient pas peu à leur maintenir le moral. Nous en avions tous besoin parfois. Un jour, après un grand éclat de rire, je crus bon d'ajouter: « Ils nous embêtent assez, il est juste qu'ils nous fassent rire de temps en temps.

Voici l'un de leurs communiqués, le plus beau certainement. Sa date, 29 avril, est à retenir et montre la dose d'outrecuidance dans ces cerveaux épais.

AVIS
29 avril 1945

Le couvre-feu pour tous les personnes est de 22.00 à 5.30

Le passage des routes est seulement aux laisser-passer de nuit de la Kommandantur

Chaque réunion dans des maisons ou dans plain air on a besoin une permission de la Kommandantur (demandez 7 jours avant) avec la déclaration du programme, la localité, le nombre probable de personnes, de la monnaie d'entrée et le nom de l'organisateur.

Pour le service dans l'église on n'a pas besoin une permission

Chaque démonstration sur les routes et des réunions seront puni avec des travaux de force
Le couvre-feu pour les restaurants et les cafés est fixé à 21h30

Le vent du vin et des poissons alcoolisés est :

Restaurants manger : 11 - 15 heures 18 – 21.30 heure
sans repas : 18 – 21.30 heures

- Pour chaque maison on demande une liste de tous les personnes qui vive dans cette maison. Le numéro de la carte d'identité, le nom, prénom.
- Chaque faute sera puni par la Kommandantur.
- Le commandant de Guenrouët vous fait savoir ses ordres suivants :
- Le fauchage des grains verts comme nourriture pour les bêtes est interdit.
- Jusqu'au 12 – 5 – 1945, la Mairie est obligée de faire un recensement des bêtes. Le recensement sera contrôlé et tous les bêtes et des poules, qui ne sont pas marqués dans cette liste seront réquisitionnés sans paiement

- Chevaux : *a) talons*
b) chevaux de travail
c) juments plu de deux ans

- Bêtes *a) Taureaux - Bœufs*
b) vaches laitières
c) vaches de travail
d) génisses portant

- Grosses bêtes : *a) plus d'un an*
b) moins d'un an
c) veaux moins
d) mois bœufs de travail

a) verrats et (cochons à élever)
b) plus de 100 kilos
c) 60 – 100 kilos
d) 40 – 60 kilos
e) petits cochons

- Moutons *a) plus d'un an*
b) moins d'un an

chèvres :
poules :

Le nombre d'animaux sera à la date du 10 – 05 - 1945

Le commandant de Guenrouët
Signé : Scharnorst

Cette fois, je dois l'avouer, je ne lus pas le papier tout entier. J'expliquai en mot à mot le passage « du vent du vin » et des « poissons alcoolisés », car vraiment je croyais qu'une partie de mon auditoire n'y comprenait rien. J'allais jusqu'au passage des grosse bêtes pour le plaisir d'y faire figurer des veaux de deux mois. J'ajoutai alors : « Il y en long comme cela, je ne lirai pas tout, il est question de cochons, de chèvres et des poules. Et puis vous savez, tout cela c'est pour le 10 mai. Eh bien ! Le 10 mai, nous verrons quels animaux nous aurons à recenser !

Ce fut le clou, un immense éclat de rire libérateur ! … Je pliai mon papier, le mis sur l'autel, puis après le signe de la croix, je pus dans le grand silence, parler, - brièvement comme toujours – des Enfants Nantais, dont c'était la fête solennité.

Chapitre 8 - La charité fraternelle

La marque la plus caractéristique de cette population, gênée et tracassée, pendant huit mois, par la surveillance souvent malveillante et les exactions arbitraires de l'occupant d'une part, et harcelée sans cesse par les bombardements des autres, a été la charité chrétienne.

En langage moderne on emploierait sans doute un autre mot. On parlerait sans doute d'humanité, de secours, d'entraide qui a pour principe et pour cause la fraternité des hommes dans l'amour de Dieu. Parents, amis, compatriotes, étrangers, indifférents, furent traités avec la même bienveillance, secours avec la même promptitude, aidés avec le même désintéressement absolu et souvent au prix de sacrifices notables et dangers bien réels. Y eut-il quelques exceptions ? Elles sont à peine perceptibles et ne font que confirmer et mettre en plus belle lumière la règle générale.

Dès le début de nos malheurs, dès les premiers jours d'octobre, cette charité se manifestera avec un éclat admirable. Il fallait partir, il fallait évacuer, mai pour aller où ? Aucune demande ne fut refusée. Du moment qu'il n'y avait pas impossibilité matérielle absolue, elle état acceptée sans hésitation ni réticence. Souvent même l'offre était directe et précédait la demande : *« Venez-chez nous, il y a bien où vous mettre. On se serrera. Venez ! ». Dans certains villages on disait : « On a*

bien trouvé à loger des gens de St Nazaire, on ne laissera pas dehors les gens de chez-nous : venez, on se logera toujours ». On pensait que, le logement trouvé, le reste irait tour seul. On avait raison. Le foyer chaufferait tout le monde et on emplirait un peu plus la grande marmite, pour tremper la soupe.

Mais pour évacuer, pour partir, il fallait déménager au moins l'essentiel. Il fallait transporter tous les ballots, toutes les caisses. Alors tout le travail agricole fut immédiatement arrêté et l'on vit s'amener vers le bourg, avec une promptitude extraordinaire, par tous les chemins possibles, tous les attelages des paysans des villages : charrettes à cheval, charrettes à bœufs, charrettes à vaches, tombereaux de toutes sortes. Les premiers temps, tous ces véhicules venaient jusque dans le bourg, aux portes même des maisons. Mais on s'aperçut vite que c'était imprudent. Des hommes seuls peuvent encore, assez aisément, se mettre à l'abri sous un bombardement d'artillerie. Avec un attelage, c'est impossible. Les chevaux reculaient, se cabraient. Les bœufs eux-même étaient pris d'épouvante et fuyaient sans qu'on put les arrêter. Les attelages, par la suite, furent laissés derrière des haies ou des boqueteaux, non loin de l'entrée du bourg. On faisait des déménagements avec des brouettes et des charrettes à bras.

Et, chaque matin que le bon Dieu fit, depuis les premiers jours d'octobre 1944, jusqu'au 25 janvier 1945 (jour où le bourg devait être totalement évacué) on vit ce manège. On le vit même plus tard avec autorisation expresse. Fut-il question de prix entre les évacués et leurs déménageurs ? Je ne sais pas. Je ne crois pas. En tous cas, ce ne fut pas souvent. Aux questions qui furent posées, la réponse, variable dans la forme, fut à peu près toujours la même sur le fond : *« Nous sommes encore privilégiés auprès de vous. Il nous est plus avantageux de faire ce travail pour vous, que vous le fassiez pour nous. »*. Et on allait ensemble à la barrique commune, car la corvée avait été pénible. Il avait fallu faire vite sur l'heure matinale où !'occupant permettait d'entrer dans le bourg et l'heure, guère plus tardive où les autres, une fois réveillés, commençaient leur petit jeu quotidien.

Ce règne de la charité fraternelle atténua singulièrement les souffrances que nous eûmes à endurer. Et ces souffrances furent de toute nature… Il y avait d'abord l'absence totale de confort dans les logements, les maisons où les lits se touchaient, où les rares interstices étaient eux-mêmes encombrés de meubles les plus variés, de caisses, de piles de linge et de hardes ; de granges mal fermées, greniers sous les ardoises où l'on pouvait monter que par des échelles abruptes.

Il y avait l'absence de moyens de locomotion. Les voitures devinrent très rares par suite des multiples réquisitions de chevaux. Personne n'aimait à les sortir : on savait comment on partait : on ne savait pas si l'on ramènerait quelques choses ; les bicyclettes avaient disparu : volées ou cachées. Il ne saurait être question ni d'auto ni de motos évidemment. Il restait les marches à pied, le bâton à la main. C'est plus hygiénique, sans doute, mais pas rapide, surtout quand il faut aller chercher le pain tous les jours à six kilomètres et davantage.

L'électricité manquait déjà, bien avant que nous quittions le bourg et tout le pays n'avait pour s'éclairer que des moyens bien rudimentaires. Beaucoup n'avaient ni lampe à pétrole ni chandelle. Longtemps même on manqua d'allumettes. Quand le feu s'éteignait, il fallait aller chez le voisin chercher la braise nécessaire : « *Je n'ai plus d'allumettes me disait un bon vieux qui vivait en solitaire, attendant le retour de son fils prisonnier : alors le soir, je mets du gros bois, et le matin le feu n'est pas mort »*. Mais tout le monde n'avait pas du gros bois à mettre dans le feu.

Point de T.S.F. Quelques postes sur accumulateurs à galène, soigneusement cachés, donnaient des nouvelles de la guerre, qui en circulant de bouche en bouche, de village en village, prenaient des proportions invraisemblables. Nous en avons entendu des bobards ! Mais étaient- Ils moindres ailleurs ?

Point de journaux ! Cette privation était un bienfait dont nous avons pu mesurer l'importance. Quel gain de temps ! Et quelle tranquillité de l'esprit ! Comme le raisonnement des gens était plus sain, plus droit, plus pondéré que maintenant, le bourrage de crâne a recommencé dans un jargon innommable auquel personne ne comprenait à peu près rien.

Point de nouvelles des familles ! Cela vraiment était long à supporter et, chez plusieurs, source d'une déprimante mélancolie. Les premiers messages nous apportèrent brutalement des nouvelles vieilles de six mois.

Malgré tout cela, la charité fraternelle entretenait partout la joie et maintint admirablement le moral. La santé demeura partout excellente. Pendant ces huit mois, qui comprennent un hiver très dur, passé dans conditions hygiéniques très souvent déplorables, avec 25 000 obus sur la paroisse, dont 7 600 sur le bourg sur la seule agglomération du bourg, nous avons eu, en tout, treize morts. Pendant les huit mois qui ont suivi la libération, avec un bel été et un automne doux , comme un été véritable, vingt-trois sont décédés.

Après la libération, à ceux qui s'étonnaient de la bonne mine des « empochés », on pouvait répondre : *« Nous avons tout souffert, sauf la faim et la soif ! »*. Quand on songe aux quantités industrielles de denrées qui partaient des gares et des bureaux de poste pour nourrir les villes, et aux innombrables colis pour les prisonniers, aux rafles de lait fait par les laiteries, on sera moins étonnés de l'abondance qui régna quand tout dut se consommer sur place. Et cette abondance, la charité fraternelle la distribua libéralement à tous. Il y avait les Boches ! Mais on les trompait aisément et ils n'étaient pas partout. Ah, il en été abattu des veaux et des cochons, on peut le dire, sous leur nez !...

Sans doute il n'en fut pas ainsi dans toute la Poche de Saint-Nazaire. La côte, ainsi que les régions de Brière, la banlieue de St Nazaire, très peu productives, eurent à souffrir de la faim. Mais les transports étaient à peu près nuls et faciles à surveiller pour les occupants ! On vit néanmoins circuler parmi nous bien des gens de ces contrées. Ils s'en retournaient lourdement chargés. Mais comment discerner ceux qui venaient quêter pour manger de ceux qui venaient approvisionner leur marché noir, pour vendre ensuite très cher des repas copieux aux occupants et à ceux qui faisaient la fête avec eux.

Cette charité fraternelle ne fut pas un feu de paille, un élan d'enthousiasme, qui jaillit, qui brille et s'éteint. Elle dura autant que le besoin qui l'avait fait naître. La vie commune la renforça presque partout. Au moment de la séparation, il y eut partout de la mélancolie, et même, ça et là, des larmes.

Dès le soir de la libération, ou le lendemain, les habitants du bourg allèrent chez eux, voir leur maison. Presque tous revinrent tristes du spectacle lamentable qui s'était offert à eux : toits défoncés, murs éventrés, portes et fenêtres brisées ou arrachées, plancher enlevés, cloisons démolies, pas un carreau, partout une saleté repoussante. Quel travail ! Et, comment vivre là ? Où s'approvisionner ? On sortait des puits des objets invraisemblables. Où prendre du bois ? Comment tout réaménager ? On aurait encore des jours pénibles et il faisait si bon dans la famille agrandie !

Quand, à quelques semaines de là, on repassait dans les villages revenus à leur densité normale, ou à ces fermes isolées qui avaient vu passer la « route nationale, on entendait des phrases comme celle-ci : *« C'est bien triste maintenant ici. Nous nous trouvons tout drôles. On ne voit plus personne. On n'entend plus rien ».*

Quelle belle vertu que la charité chrétienne ! *« C'est à ce signe que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, à ce que vous vous aimiez les uns les autres ».*

Chapitre 9 - Notre Dame de Grâce

La paroisse de Notre Dame de Grâce était autrefois une fratrie de Guenrouët desservie par un vicaire résidant. Elle fut érigées en paroisse par une ordonnance de Louis-Philippe du 22 juillet 1844, ordonnance notifiée par Mgr de Hercé, évêque de Nantes, le 6 janvier 1845. La séparation fut consommée le 12 janvier 1845. Le curé de Guenrouët, M. Rousseau en poussa des gémissements amers qu'il consigna dans son Registre Paroissial. Mais le bien des âmes réclamait cette séparation.

La paroisse de N.D. de Grâce se préparait donc à fêter dans l'allégresse son centenaire. Mais l'homme propose et Dieu dispose… Dès la formation de la « Poche « , elle avait été amputée de près de la moitié de sa population qui occupait la région située au nord du canal de Nantes à Brest. Comme Guenrouët, elle fut immédiatement munie d'un poste d'occupants (avec Kommandantur) qui s'y maintiendra jusqu'à la fin. Les officiers avaient leur résidence d'abord au presbytère, puis au village de l'Epault, où les bombardements les environneront sans cesse, sans les atteindre.

Le premier chef de cette troupe est resté célèbre dans le pays, c'était le lieutenant Fritz Eitz, surnommé « Augias ». Pendant le mois d'août et de septembre, alors qu'à Guenrouët il était impossible d'obtenir l'autorisation de traverser la rivière, lui, donnait des laisser-passer à qui en

demandait. Cela coûtait 20 francs. Beaucoup de gens profitèrent de l'occasion, soit pour aller ramasser les pommes, soir pour faire toute autre chose. Pendant ce temps le Boche ramassait un bon petit magot.

C'est sous son commandement, sinon sous ses ordres que le 10 août au matin, deux jeunes gens : Fernand Vince de St Joachim et André Guichard de St Malo de Guersac, furent odieusement massacrés ! Ces jeunes gens, avec un troisième camarade, Fernand Aguesse étaient venus, comme ils l'avaient souvent déjà fait, chercher du pain à N.D. de Grâce. Par hasard, ce jour là, la boulangerie était fermée et le boulanger absent. Malgré les avis qu'on leur donna, ils voulurent aller en chercher à Plessé. Ils furent arrêtés au passage du canal. On les ramena au bourg. Après un simulacre de jugement, et après avoir brûlé tous leurs papiers, on les reconduisit vers le canal, chargés de pelles qui devaient servir à creuser leurs tombes. L'un des six gardiens s'embarrassa les pieds dans un fil de fer et Aguesse profita du désordre pour s'échapper. On tira sur lui, mais sans le poursuivre, pour ne pas laisser s'échapper les deux autres qui furent immédiatement mis à mort et cachés sous quelques pelletées de terre.

Deux fois M. Chatelier, maire, réclama les cadavres des deux victimes. Augias les lui refusa toujours à moins qu'il ne livrât le troisième. C'est ce même Augias qui devait, plus tard, faire incendier, à Malville, le château de Bellaly appartenant à la famille Le Quen d'Entremeuse.

Dès le 18 novembre, le clocher de N.D. de Grâce était visé et l'église atteinte par les obus. Bâtie avec du sable du pays, dont l'acidité avait rongé la chaux, elle ne tint pas sous les bombardements : c'est une ruine lamentable qui devra être rasée.

Si le bourg eut moins à souffrir que celui de Guenrouët, par contre, les fermes, plus proches du canal eurent des ravages. Dès janvier 1945, le territoire de la paroisse ne contenait plus que 240 habitants sur les quinze-cents qu'il possédait auparavant, y compris les nombreux réfugiés de la région de St Nazaire. Les départs du 19 janvier et du 24 février réduisirent encore ce nombre d'un tiers. Et l'exode s'accentua. À la fin de janvier, le déménagement du bourg devint général et, sur tout le territoire de la paroisse, il ne reste que trois fermes habitées.

Le mardi 30 janvier, M. le curé, avec une délégation de ses paroissiens, m'amena, au Clos, dans la maison de Pierre Corbillé, la vénérable statue de N.D. de Grâce, qui date du XIVème siècle On la vénérait dans une grotte rustique, à Riavaux, tout près du canal. Dès les premiers dangers, M. le curé l'avait fait transporter dans son église d'abord, puis au presbytère. Mais il n'y avait plus de sécurité nulle part à N.D. de Grâce. Le 1er février, je la fis transporter, à la chapelle St Sébastien de Bolhet et le 2, après la grand-messe de la Purification, toute la foule mélangée des deux paroisses la salua de « l'Ave Marie Stella », lui demandant, avec l'aide du glorieux soldat de Rome, de préserver notre dernier refuge.

La paix enfin revenue, et les chaussées des routes à peu près déminées, il convenait de reconduire N. D. de Grâce à sa véritable demeure. Le dimanche 12 août 1945, les paroissiens de Guenrouët se rendirent en pèlerinage à la chapelle de Bolhet pour remercier d'abord St Sébastien, de sa protection, si efficace exercée sur tout le quartier qui lui est consacré.

Tout le long du parcours, comme on avait fait en accompagnant N. D de Boulogne, on récita le chapelet, on chanta des refrains à la Vierge et, au lieu du Parce Domine, on chanta l'invocation au Saint Protecteur : *« Sancte Sébastiane, ora pro nobis ».*

La petite chapelle était évidemment incapable de contenir les pèlerins des deux paroisses. Les femmes et les enfants la remplirent. Les hommes restèrent dans le jardin : le coucou n'était plus à craindre. Le clergé s'installa à la grande porte de la chapelle et toute la foule chanta les vêpres du dimanche, les voix de l'intérieur alternant avec celle de l'extérieur. À la fin des vêpres, les hommes prirent la vénérable statue et la placèrent sur une charrette à bras, entourée d'une tenture bleue et blanche, ornée elle même de guirlandes de fleurs, et l'on reprit la route de Guenrouët. Le cortège traversa les ruines du bourg, passa devant le clocher abattu et l'église déchiquetée et conduisit la vénérable statue dans la salle du Patronage devenue église provisoire.

Le lundi et le mardi, de 8 heures à 9 heures du soir, on fit devant elle une veillée de prières. Enfin, le soir de l'Assomption, dès l'issue des vêpres, toute la paroisse de N.D. de Grâce était là, avec sa croix, ses bannières, son drapeau, attendant sa vénérable Patronne. La joie rayonna sur tous les visages quand on la vit sortir et prendre place sur son char. La procession se mit en route vers

N.D. de Grâce. De nouveau, on récita le chapelet, on chanta les refrains traditionnels auxquels on ajouta trois fois l'invocation à Notre Dame de Grâce : *Mater divinae gratiae, ora pro nobis.*

La foule était immense. Le cortège s'allongeait, s'allongeait. Il ne pouvait pas se serrer : des deux côtés de la route, de distance en distance, de sinistres petits piquets portaient les inscriptions qui rappelaient les jours d'angoisse : MINES – DANGER. Dès l'entrée sur le territoire de N.D. Grâce, les arcs de triomphes jalonnèrent la route. On s'arrêta devant le beau calvaire qu'avaient respecté les obus, tout près de l'église éventrée et écrasée...

Devant ce magnifique auditoire ému, recueilli, priant, le curé de Guenrouët retraça les sombres jours vécus par les deux paroisses, à l'heure même où sonnait le centenaire de leur séparation. Ce centenaire les retrouvait plus unies que jamais, dans l'épreuve sans doute, mais aussi - et plus encore – dans la charité fraternelle et sous la protection de la Divine Providence. Par milliers, les rafales d'obus se sont abattues sur elles. Plus de cent maisons sont détruites. Les deux églises sont inutilisables. Des animaux ont été tués par dizaines. Malgré l'intensité des bombardements, les hommes ont été préservés : on déplore un mort à Guenrouët et trois à N.D. de Grâce. La providence divine, malgré sa protection, demande souvent des victimes expiatoires. Mais c'est par centaines qu'on aurait dû les compter. Aucune protection sérieuse n'avait été prise, aucun abri solide n'avait été creusé. La charité elle même faisait affronter la mort avec imprudence et témérité. Souvent même on était comme forcé de la dire miraculeuse. Les habitants des deux paroisses ne l'oublieront pas et sauront garder telle que l'a manifestée la dure épreuve, la charité.

Après le Salut du Saint Sacrement, on conduisit N.D. de Grâce en son église provisoire où elle restera jusqu'à ce que soit construite sa demeure définitive.

Chapitre 10 - Le cauchemar de la fin

Il faut relire les notes prises au jour le jour sur les carnets de poche pour s'imaginer quel cauchemar fut pour les habitants de Guenrouët le mois d'avril tout entier, ainsi que les premiers jours du mois de mai. D'une part les nouvelles extérieures, nous apportant, par bribes décousues, les progrès incessants des alliés, exaltaient notre espoir d'une proche délivrance. D'autre part, les bombardements de plus en plus fréquents, de plus en plus allongés, de plus en plus rapides, portaient partout la terreur. Faudrait-il déménager une fois encore?

À part le territoire de Bolhet, tout le reste de la paroisse avait été atteint. Chaque jour, chaque nuit, l'épouvante se portait sur de nouveaux villages remplis de monde : La Cassière, Rétaud, Cranda, La Boulay, le Chateaurouge et encore Bogdelin... Comment cela finirait-il ?

Aujourd'hui 15 avril, deuxième dimanche après Pâques, on voit, on entend passer – direction sud-nord – une centaine de vagues de douze avions chacune. En même temps on apprend que l'attaque de la « Poche » de Royan a commencé ce matin, après un bombardement de onze cents avions hier. Ceux qui voyagent aujourd'hui n'en reviennent-ils pas encore ? On ne peut penser sans frémir que nous sommes dans la plus grande « Poche » de l'Océan. Saint Sébastien, protégez-nous !

Aujourd'hui 2 mai, on nous annonce plusieurs choses : d'abord la mort d'Hitler, vraie ou fausse, ensuite la continuation de la guerre à outrance, par son remplaçant, l'amiral Doenitz ; en outre ce bruit que, la semaine dernière, sans l'intervention, à Paris du sous- préfet de St Nazaire, on nous « libérait » avec trois mille avions et je ne sais combien de centaines de chars... On a hésité à écraser de quatre-vingts à cent mille français, hommes, femmes et enfants, pour nous délivrer de quelques milliers d'allemands. Combien sont-ils? On nous dit quarante-cinq mille. Il faut alors qu'ils soient plus serrés qu'ici ! [*Depuis l'armistice, un aumônier allemand, m'a dit que pour toute la poche de St Nazaire, nord et sud, il y avait 25 000 Allemands »]*

3 mai 1945. Et le canon tonne toujours... La nuit aussi bien que le jour depuis quelques semaines et maintenant, c'est chaque nuit, deux à trois fois qu'il nous réveille.

4 mai 1945. Hier soir, j 'ai bien cru que c'était la fin du cauchemar : on nous l'annonce imminent depuis quelques jours. Couché de bonne heure, je me réveille brusquement avec quelques tiraillements d'estomac. Il est 9 heures et demie. J'attends paisiblement dans mon lit le retour du sommeil. Dehors la pluie tombe doucement. On n'entend aucun bruit. Un calme complet. Et ce calme dure, dure longtemps... Est-ce que par hasard ce serait fini ? D'ordinaire, les

aboiements des mitrailleuses sont plus fréquents. L'horloge sonne dix heures, puis dix heures et demie. Toujours rien. Ce doit être fini, demain matin on nous apprendra la nouvelle, et je me rendors. Pas pour longtemps ! Crac ! Crac ! Deux coups bien connus très forts et assez proches ! Ah non, ce n'est pas fini... Et un peu plus tard, vers deux heures, encore le canon, par rafales cette fois, dans la direction de Quilly... Non, ce n'est pas fini...

Samedi 5 mai. Il parait que le communiqué d'hier soir annonçait que l'attaque des Poches était à la fois inévitable et imminente. Il va donc nous suffire d'attendre quelques jours si elle se fait à la française où à la manière des Indes occidentales.

8 mai. L'armistice, dit-on, a été signé aujourd'hui. Il paraît que nous avons échappé de justesse à une attaque colossale qui aurait massacré, dit-on, trente pour cent des civils !... On dit tant de choses. En tous cas, nos artilleurs d'en face ont tiré jusqu'au dernier moment, et le jour et la nuit, sur des objectifs de plus en plus variés, de plus en plus disséminés. Jusqu'aux derniers moments, notre pauvre église a reçu de nouveaux coups. L'inscription à mettre sur la rosace, sera donc : *« Ils ont frappé sur mon dos comme sur une enclume : ils on fait durer leur iniquité du 8 septembre 1944 au 8 mai 1945 »*

Chapitre 11 - La fin du cauchemar

C'était bien cependant la fin du cauchemar, mais nous n'osions pas encore y croire, et nos craintes n'étaient pas sans raisons, même si l'armistice était signé. Le chef des Boches de la « Poche » accepterait-il de se rendre sans combat, lui, ses hommes et son matériel ? Les « habits verts », étaient toujours là , aux carrefours, sur les routes, à l'entrée du bourg, leur fusil à la main ou en bandoulière. Évidemment, ils n'étaient pas très fiers ; mais ils n'en étaient pas moins dangereux : peut-on savoir ce qui se passe dans ces épais cerveaux ?

Dans les villages, des jeunes-gens circulaient en chantant et en portant des drapeaux. J'avoue que je n'étais pas tranquille pour eux. Il suffisait d'une lubie de brute pour faire des malheurs. Justement on entendait leurs mitraillettes sur Brivé. Mais allez-donc en pareilles circonstances, faire observer les règles de prudence ? Ils étaient à la recherche de leurs Italiens qui leur avaient faussé compagnie.

Le 9 mai, les Allemands firent avertir M. le vicaire, par l'intermédiaire de la mairie, que la cure était autorisée à rentrer. Ce ne fut que le lendemain, 10 mai, que la population fut autorisée - par eux toujours – à rentrer dans le bourg. Ils commandaient encore. Ils avaient toujours leurs armes et personne ne leur avait encore rien dit.

Le 10 mai, jour de l'Ascension, après avoir, comme d'habitude, dit ses deux messe à Belle fontaine et à Brivé, après avoir assisté aux vêpres à Bolhet, M. le vicaire rentra au bourg et coucha dans sa chambre. Déjà les charrettes ramenaient le ménage ; ses équipes de volontaires se formaient pour nettoyer les maisons : ce qui n'était pas un petit travail.

Le vendredi et le samedi, M. le vicaire dit sa messe dans la petite salle du catéchisme, au presbytère. Ces deux messes furent servies par le regretté docteur Greslé qui, seul avec sa bonne, était toujours demeuré au bourg, dans sa maison sous tous les bombardements.

Pour le lendemain, on dressa un autel provisoire dans la salle du Patronage qui allait désormais nous servir d'église. Mais elle avait elle-même besoin de graves réparations. Son toit était défoncé. L'angle nord-ouest du mur était écroulé. La salle adjacente qui devrait servir de sacristie, n'avait plus de toiture. Mais tout se fera peu à peu.

Dans le courant de la semaine suivante, tout le monde rentra. Il faisait chaud : on n'avait pas trop à redouter les courants d'air... L'enthousiasme était très modéré : on avait trop souffert et surtout sans savoir pourquoi.

Peu à peu cependant, sous l'influence bienfaisante de la libre respiration, les habitudes reprirent et courageusement on se remit à travailler sur les ruines.

18 – 2 – 1947

Quelques repères historiques

Michel Gautier

Après la libération de Nantes le 12 août 1944, les chars américains de la 4ème division d'infanterie du général Wood quittaient la ville dès le 15 août en direction d'Angers laissant place entre le 18 et le 20 août au 331ème régiment d'infanterie de la 83ème division d'infanterie américaine. Ces éléments seront remplacés à leur tour à partir du 15 septembre 1944 par trois bataillons de la 94ème division d'infanterie aux ordres du général Malony renforcés cinq jours plus tard par des éléments blindés. À partir du début janvier 1945, ces soldats seront relevés par une autre unité, le 263ème régiment d'infanterie appartenant à la 66è division d'infanterie américaine du général Kramer, appelés aussi « Panthères noires ». Kramer et ses hommes seront présents lors de la reddition allemande le 11 mai 1945 à Bouvron. Pour préciser la toile de fond militaire du journal à deux mains que nous venons de lire, j'invite le lecteur à consulter ces extrait de mon dernier ouvrage *Poche de Saint-Nazaire, neuf mois d'une guerre oubliée* (Geste éditions, 2017)

…

« Les Américains étaient désormais bien là, de l'autre côté du canal, mais pour les habitants des deux rives, libérés ou pas, quelle différence ? La guerre continuait. On voyait les hommes de la 94ème Division d'infanterie US se déployer de Saint-Omer jusqu'à Blain, par la Pessuais, Bougarre, la Suardais ; c'est à la hauteur de Bougarre que leurs lignes bifurquaient vers Cordemais à partir du pont sur l'Isac, par la Réauté et la Désertais, contournant Bouvron pour s'enfoncer entre le Temple-de-Bretagne et Malville, jusqu'à Cordemais et à la Loire. Ils n'avaient eu de cesse, et dès leur arrivée, d'arroser d'obus les positions allemandes pour les repousser au-delà d'un no man's land d'environ cinq kilomètres, courant à travers la lande. C'est ainsi qu'avaient été bombardées les fermes du hameau de Fession, au sud de Saint-Omer - prélude à la destruction de centaines de fermes - contraignant les paysans à s'exiler hors de la poche en contournant les champs de mines, ou vers l'intérieur, quand ils pouvaient encore y trouver un accueil. Après que les Américains en eurent délogé les Allemands, on expulsa aussi les habitants du domaine et des fermes autour de Pont Piétin où un minage systématique avait rendu la fréquentation des chemins et des champs trop dangereuse.

Quand ce n'était pas les Américains, c'était les Allemands qui ordonnaient l'évacuation. Deux heures pour partir, et parfois moins ! Ainsi, dès la dernière semaine d'août, pour des villages situés à l'est du ruisseau de Préhem, sur la commune de Bouvron après quinze jours de harcèlement. Parmi les dizaines de batteries qui allaient arroser la poche, l'une d'elles, appartenant au *908th Field Artillery Battalion,* s'était installée le 22 août 1944 devant le château des Rohan à la Groulais. Ces batteries allaient faire pleuvoir des dizaines de milliers d'obus pendaient les neuf mois qui allaient suivre, faisant peu de victimes dans les rangs d'un ennemi bien protégé mais beaucoup chez les civils français. Et on allait commencer à compter les morts. À Guenrouet, par exemple, bombardée du 8 septembre 1944 jusqu'à la Libération, où des officiers allemands révéleraient au moment de leur reddition, le compte très précis des obus américains : 7 600 sur le bourg et au moins 23 000 sur le territoire communal. Dès le 10 octobre 1944, la mairie avait dû déménager, et le 7 décembre, à 9 h 25 du matin, c'est le clocher de l'église qui s'effondrait. Il faut dire que les clochers et les moulins de toute cette zone étaient devenus pour les artilleurs américains une espèce de jeu de quilles géant. C'est ainsi qu'avant sa chute, le clocher de Guenrouët avait été leur cible quasi quotidienne, entre 9 heures du matin et 6 heures du soir, au point que les habitants se demandaient s'ils n'en avaient pas fait un exercice d'entraînement. Lors de la troisième semaine de janvier 1945, sous la neige et par des routes verglacées, la population du petit bourg dévasté fut à son tour contrainte d'évacuer.

Cependant, il faut ici rétablir les responsabilités de chacun, et, au moins pour le coup de grâce qui jeta à terre le clocher de Guenrouët, dégager la responsabilité américaine ! C'est Jean Coché lui-même [commandant du 1er bataillon FFI], qui, en 1977, révéla les dessous de l'affaire dans son ouvrage *Un bataillon de l'ombre.* On y découvre en effet que la demande de détruire cet observatoire allemand avait été faite auprès de l'état-major par Coché lui-même, excédé de voir surveillés et menacés ses propres postes de guet et ses patrouilles. Une *Fox Battery* américaine s'y était évertuée pendant des semaines sans parvenir à ses fins, et Coché n'avait pas retenu ses critiques devant le colonel Jonson, commandant les troupes US du secteur nord… Postés à dix kilomètres de leur cible, ils envoyaient leurs premiers coups dans le canal, avant d'allonger le tir et de crever le toit des maisons habités, puis de cesser le feu, considérant que, si un obus tombait dans la cour du presbytère, c'était un coup au but ! Pour Coché, il fallait changer de calibre et de méthode et s'approcher de la cible…

- Vous pas content artillerie américaine ? s'était inquiété le colonel Abeley qui commandait le *688ème Field Artillery Battalion.*

- Non, mon colonel. En France, les artilleurs sont faits pour mourir quand il faut, tout comme les fantassins.

Avant de poursuivre :

- Pour détruire un clocher, on se met en batterie à 1000 ou 1500 mètres de l'objectif. Le tir se fait par visée dans l'âme du canon. Il faut cinq à six coups pour obtenir le résultat !

Piqué au vif et fatigué par les moqueries du capitaine Doumerc, le chef artilleur de Coché, ironisant sans cesse sur les centaines d'obus de 105 envoyés en pure perte depuis le 29 septembre, Abeley avait fini par autoriser les Français à tenter leur chance. Au matin du 7 décembre 1944, Doumerc, doté de la pièce de cinq pouces demandée, se posta pour un tir à vue dans l'âme du canon. Il fallut plus que les cinq à six coups annoncés par Coché, et on commença aussi par arroser les maisons et les jardins voisins, mais une fois le tir réglé, le clocher s'abattit au dix-septième coup. Alors que les Guérinois vouaient aux enfers ces artilleurs devenus subitement si adroits, ceux-ci se repliaient en hâte, sans attendre d'être écrabouillés sous les 77 ou les 88 allemands.

Cet « exploit » fort peu goûté des civils venait couronner un long compagnonnage entre les artilleurs français et américains. En effet, les Américains n'avaient pas été insensibles aux réserves de Coché sur leurs « méthodes de travail », et à la fin du mois d'octobre 1944, une quinzaine de leurs artilleurs, commandés par le lieutenant John Holley et le sous-lieutenant Wuorio avaient commencé la formation des Français, en organisant des patrouilles mixtes. On avait même doté une demie compagnie, composée d'une quarantaine de volontaires en provenance des bataillons Coché et de Torquat, d'une batterie de quatre canons de trois pouces, couchés sur des affûts de 105. Les débuts furent assez confus, car on se comprenait mal, et les apprentis artilleurs français, commandés par le lieutenant de la Tullaye, manquaient de précision. Mais les progrès devinrent spectaculaires dès lors que l'on mit à la disposition de cette *Fox Battery* un interprète en la personne du jeune lieutenant Michel Chauty, futur maire de Nantes, et un officier d'artillerie en la personne du capitaine René Doumerc, qui se passa bientôt de la tutelle américaine pour arroser la poche en son propre nom. Ce qui ne changea rien à l'ire des empochés.

~

La liste des villes bombardées est très longue, mais c'est Bouvron qui allait payer le plus lourd tribut, puisque 30 000 obus « amis » y provoquèrent à partir du 17 août 1944 la mort de vingt-six civils, dont quatre dès le mois de septembre, suivis de Mme Guinoiseau le 11 novembre 1944, Louis Chatelier le 10 février 1945, Camille Charpenteau le 17 février, Mme Bugel, le 18 février, Émilienne Rivaud, le 25 mars, Jeanne Meignen, le 19 avril… Bien sûr, le clocher tomba aussi ; c'était le 18 novembre 1944, trois semaines avant celui de Guenroüet… La toiture qui s'effondre, les voûtes perforées, les murs transpercés, les rosaces du transept volatilisées ! La liste des morts s'allongeant, on n'avait pas attendu la chute du clocher pour organiser dès le 26 octobre 1944, un premier exode de trois cents habitants hors de la poche, embarquant à Savenay dans les premiers trains d'évacuation, avec l'aide de la Croix-Rouge et de la comtesse de Montaigu, dont la connaissance de la langue allemande fut bien utile. Deux autres suivraient, les 19 et 24 janvier 1945. De même, entre le 16 et le 20 octobre 1944, de nombreux villages des zones « libérées » mais trop près des lignes - situés sur les communes de Fay-de-Bretagne, Blain et le Temple-de-Bretagne – avaient reçu déjà l'ordre d'évacuer. À Bouvron, on avait pourtant espéré à la fin du mois de septembre, voir le 1er bataillon FFI de Jean Coché débarrasser le secteur de compagnies allemandes encore mal retranchées et peu motivées. Il eût fallu pour lancer cette attaque, l'assentiment et le soutien du général Cheadle ; non seulement il les avait refusés, mais, dès le lendemain, ses artilleurs bombardaient le clocher, montrant ainsi une compréhension assez sommaire de leur collaboration avec les Français !

À l'intérieur de la poche, on se mit à guetter et à détester « le mouchard », c'est-à-dire le petit avion de reconnaissance américain qui guidait les artilleurs, et dont le passage signifiait qu'on allait bientôt devoir se réfugier dans des abris de fortune pour échapper aux obus. Cet avion était un *Piper Cub* décollant d'un petit aérodrome de campagne en limite de la forêt de Rohanne, au lieu-dit la Rolandière, à Notre-Dame des Landes. Une piste bien à l'abri des jumelles allemandes avait été aménagée sur un champ étroit, long et en pente, d'une superficie d'environ cinq hectares, mais le premier avion qui avait tenté de se poser sur ce terrain marécageux avait piqué du nez et s'était embourbé. Il avait fallu étaler du « grillage améri-

cain » SMT sur des bandes de papier goudronné pour créer une aire de roulage d'environ 150 m, suffisante pour faire décoller et atterrir les petits *Piper Cub*, connus aussi sous le nom de *Grasshoppers*, c'est-à-dire sauterelles, pour leur tendance à rebondir à l'atterrissage. En protection, les Américains du *919th. Field Artillery Batallion* avaient installé une position d'artillerie, avec une centaine d'hommes, à l'abri du bois de la Chataigne, tandis qu'à Breilvin, à quelques kilomètres au nord, en direction d'Héric, ils cantonnaient à l'abri d'un verger sous des tentes militaires où ils disposaient aussi d'un hôpital de campagne. Un autre aérodrome miniature avait aussi été installé aux abords du château de la Groulais, à Blain. Les « mouchards » devinrent très vite la hantise des « empochés », et les tirs guidés par ces avions devinrent tellement fréquents et destructeurs que les Allemands firent évacuer le bourg de Guenrouët le 25 janvier 1945. Ces populations qui avaient accueilli de nombreux nazairiens, chassés eux-mêmes par les bombardements, furent contraintes de déménager à leur tour vers toutes les communes limitrophes de la poche, avec vaches et charrettes.

Quand on ferait le bilan de ces pilonnages inutiles, aux vingt-six morts de Bouvron, il faudrait en ajouter deux à Guenrouët, cinq à Notre-Dame-de-Grâce, treize à Malville… Au total plusieurs dizaines de victimes d'obus de tous calibres tirés par des batteries disposées dans les secteurs de Fégrac, Plessé, Le Temple-de-Bretagne, Saint-Etienne-de-Montluc, Cordemais… Canons de 76, de 105 et lance roquettes multiples, tous guidés par ces petits avions de la mort disposant d'une autonomie de vol de près de 300 km. Les pilotes prenaient leurs ordres auprès du lieutenant-colonel Mac Guire, dont le PC était au château de Blain ; c'est lui qui définissait les cibles de l'artillerie, voire des avions, comme cela fut le cas dans la poche sud, le 26 décembre 1944, à Frossay, La Sicaudais et Saint-Père-en-Retz, lorsqu'il envoya un groupe de Mosquitos punir les Allemands – mais aussi les civils français – après leur offensive du 21 décembre. Jean-Anne Chalet faisait un portrait coloré de deux de ces pilotes de *Piper cub*, des « joyeux lurons » dont le destin allait s'achever tragiquement : le lieutenant Bill Lick et le sergent-chef George Brown partageant, pour leur malheur, une passion pour les filles à bicyclette… *« Entre deux objectifs, ils passaient leur temps à faire du rase-mottes du côté de la zone libérée chaque fois qu'ils repéraient une jolie fille à bicyclette. Parfois, ils lui lançaient des cigarettes ou des plaquettes de chocolat dans lesquels ils glissaient des rendez-vous pour le soir ».* Pour Bill Lick, sa carrière de séducteur aérien s'acheva dans un poteau éléctrique ; quant à George Brown, il fut abattu le 27 novembre 1944 par les Allemands cantonnés à Fay-de-Bretagne, qui avaient avancé secrètement un canon de *Flack* à Bel-Air, dans le no man's land, à quelques encablures du terrain de la Rolandière.

~

Comment s'étonner que les civils "empochés", aient nourri tellement de rancœur contre ces pilonnages destructeurs et souvent inutiles sur le plan militaire ! Il suffit de lire la chronique que tint de cette période Simone Rigal, une sage-femme de Bouvron, dans un récit intitulé « *J'ai vécu cela* » : « *Pour les Américains, ils ne faisaient pas de différence, que ce soit Allemands ou civils ; dès qu'ils avaient un repère, tout représentait un objectif : charrettes chargées, bêtes dans les prés, ou quelques personnes conversant sur la route. Il ne faisait pas bon s'attarder, nous guettions toujours ce fameux mouchard, prêt à nous tirer dessus. Nous entendions bien le départ des obus, il fallait alors faire vite pour se "planquer" dans les fossés. Nous en voulions un peu aux Américains, qui auraient pu trouver d'autres objectifs que de pauvres êtres sans défense sur lesquels ils visaient. Il y avait entr'autre quelques canons allemands qui étaient faciles à repérer et à situer, mais jamais un obus américain ne les a atteints ; il y en avait un qui est bien resté deux mois au même endroit et je sais que certains FFI avaient pu passer pour en indiquer exactement la place ; je crois même que ces hommes ont été inquiétés en diffusant ce détail. Quelques jours plus tard, alors que ce canon avait changé de place, une rafale d'obus est tombée à l'endroit où il se trouvait précédemment. Tout cela nous déconcertait un peu et nous nous faisions toutes sortes de suppositions. Que voulaient au juste les Américains ? Le savaient-ils eux-mêmes ? »...*

Lorsque Simone Rigal évoque de « pauvres êtres sans défense », on ne peut s'empêcher de penser au jeune Jean Leclair touché au ventre par un obus allié ; c'était à Guenrouët, le 11 décembre 1944, au village de la Touche Robin, juste derrière l'Isac. On se demandait si ces tirs ne visaient pas à entretenir le moral des troupes de siège plutôt qu'à réduire les capacités militaires des Allemands qui, eux, savaient se protéger et s'enterrer dans leurs bunkers… Et riposter à l'occasion, puisque le même jour, leurs obus tuaient quatre hommes du 6ème bataillon FFI de l'autre côté de l'Isac, devant Plessé. Le sous-préfet Benedetti

se dépensa du premier au dernier jour de la poche pour protéger les populations civiles, intervenant sans relâche auprès des belligérants, amis ou ennemis, quitte à froisser les susceptibilités. C'est encore ce qu'il fit après la mort du jeune Leclair, en se rendant au PC de Mac Guire dont il refusa les politesses, repoussant tour à tour whisky et cigare, avant de récuser surtout l'argument de son interlocuteur prétendant par ses tirs erratiques dissuader et démoraliser l'adversaire. Il prolongea alors la démarche auprès du colonel Félix et du général Chomel qui compatirent, tout en s'avouant impuissant à faire évoluer la doctrine de leur encombrant allié.

Comment répondre en effet à ces témoignages et à cette colère rentrée se renforçant au fil des mois pour éclater en mai 1945 sous cette forme : *« C'est nous les Guérinois de la poche, depuis huit mois sous les obus, peut-être destinés aux Boches mais que les Français ont reçus, car des sauvages venus d'Amérique ont décidé la destruction de notre bourg, pourtant bien pacifique, mais qu'ils bombardaient sans raison... »* On trouve dans le journal d'une autre « empochée » de Guenrouët : *« Ah ! C'est du beau travail ! Et quand ces messieurs viendront dans notre quartier, nous pourrons les féliciter »*. Le mouchard américain devenant sous sa plume *« un oiseau de proie qui rôde pour venir admirer son travail de la veille »*… S'il n'est pas question de stigmatiser le rôle de ces avions ni la présence de ces petits aérodromes de campagne, on peut cependant reconnaître que leur rôle s'inscrit dans un récit de guerre complexe qui a marqué l'histoire de la région par de nombreux sacrifices, récriminations, incompréhensions ayant laissé beaucoup d'amertume, et on ne peut faire fi des rancœurs des populations « empochées » à leur propos. Rappelons enfin la présence de cette inscription sur les vitraux de l'église reconstruite de Guenrouët : *« Ils ont tapé sur mon dos comme sur une enclume – 8 septembre 1944 – 8 mai 1945 »*.

Après avoir égrené les dates de destruction des clochers - le 28 août 1944, celui de Rieux, détruit par les Allemands ; celui de Bouvron le 18 novembre, par les Américains, de même que celui de Notre-Dame-de-Grâce, le lendemain ; celui de Guenrouet, s'effondrant en brisant trois de ses cloches le 7 décembre sous les coups additionnés des Américains et des Français - retrouvons nos artilleurs des deux camps se souhaiter la bonne année en ponctuant les douze coups de minuit 1944 par un échange d'obus endiablé, prélude à de nouvelles incursions et destructions dans les deux camps. Ainsi, le 10 janvier 1945, le château de Carheil, situé en zone libérée, sur la commune de Plessé, mais très proche de la ligne de front, allait connaître un sort bien funeste. En effet, après avoir reçu pendant des semaines les visites successives de soldats des deux camps qui venaient honorer les grands crus de la cave, des FFI, se croyant attaqués, allaient y mettre le feu accidentellement en balançant des grenades incendiaires. Pour autant, ce parc et ce château allaient rester jusqu'à la fin un terrain d'affrontement puisque le 2 avril 1944 y tomberaient encore sous les balles d'une mitrailleuse allemande le lieutenant Charbonneau et le sergent Batillot.

Le 15 janvier, sans doute pour venger la destruction de « leurs » propres clochers transformés en vigies, les Allemands quittaient la ferme de l'Orme, franchissaient l'Isac et dynamitaient les piliers de l'église de Saint-Omer-de-Blain, privant Américains et FFI d'un précieux poste d'observation. Ils avaient déjà détruit à Guenrouet, à la fin du mois de novembre, la chapelle Saint-Clair dominant le canal et les narguant du haut de son rocher. Quant à la liste des destructions par les obus « amis », elle s'allongeait interminablement, depuis les neuf fermes du village de Fession en Saint-Omer, en passant par la Cavelais à Bouvron, et le cimetière de Bouvron lui-même où les Allemands avaient dû exhumer leurs morts pour les transférer dans un lieu plus sûr à la Chapelle-Launay… Dans certains villages occupés par les Allemands, ceux-ci, prévoyant la riposte massive qui suivrait leurs propres salves, prévenaient leurs voisins français qui se hâtaient de trouver un abri et partageaient même parfois celui des Allemands. Suite à la destruction de leur église, les paroissiens de Guenrouët durent se diriger vers des lieux de culte provisoires ; c'est ainsi que furent investies la chapelle de Sainte Anne du Cougou, ou celle de Saint-Sébastien, à côté du moulin de Bolhet. Mais on officia aussi dans des fermes, comme celle de Brivé, où le culte était rendu dans un hangar, celle de Saint-Julien, où on disait la messe dans la cuisine, ou la ferme du Couëly, où les prêtres furent accueillis jusqu'en janvier 1945, avant de se réfugier à Bellefontaine où ils célébrèrent l'office dans une grange jusqu'au 8 mai 1945.

~

Blain, qui avait été libéré le 10 août 1944, vivait au rythme quotidien des tirs croisés d'obus. On descendait à la cave ou dans la fosse creusée dans le jardin, ou mieux encore, on se réfugiait sous le plancher d'une grange ou d'une étable, sous un épais matelas de foin. Mais le bourg lui-même allait échapper à une destruction beaucoup plus massive à la mi-septembre 1944… Comme souvent, un changement dans l'organisation des forces de siège - remplacement d'une unité par une autre, installation de nouvelles lignes de défense, mise en service d'une nouvelle batterie d'artillerie… - risquait d'entraîner une réaction allemande visant à déstabiliser l'adversaire, à le dissuader d'un nouvel empiètement ou à lui causer des pertes. Ce fut le cas dans la nuit du 17 septembre 1944, après que, le matin même, un régiment de la 94ème division d'infanterie du général Malony venait de remplacer face aux lignes allemandes un autre régiment de la 83ème division d'infanterie, jusqu'ici peu actif sur le front de la poche[2].

Les Allemands du groupe Brodowski occupant Bouvron, lancèrent sur la voie ferrée un wagon chargé de munitions, poussé par une locomotive bélier qui, à environ un kilomètre du canal, le laissa partir seul, en déclive, vers le bourg de Blain. Les Américains postés au passage à niveau de la Martinière ne purent rien pour stopper la course du wagon fou mais au moins tirèrent-ils un obus qui alerta les habitants se trouvant sur sa course. Heureusement, le wagon subit un début de déraillement qui le stoppa aux abords du pont de chemin de fer enjambant le canal. L'explosion finale n'eut pas les effets dévastateurs escomptés mais causa néanmoins des pertes américaines estimées à un mort et plusieurs blessés. Quant aux Blinois riverains du canal, ils en furent quittes pour voir soufflés leurs toitures et leurs carreaux.

Cet événement marqua l'installation de la 94ème DI du général Malony sur le front de la poche de Saint-Nazaire. Ses unités d'infanterie et d'artillerie allaient tenir un front de 35 kilomètres s'étendant du Temple-de-Bretagne jusqu'au carrefour de l'Étoile, en forêt du Gâvre, en passant par Fay-de-Bretagne et Blain. Placé sous l'autorité lointaine du général Bradley et de son 12ème groupe d'armée, il avait reçu de celui-ci la consigne de ne rien tenter contre les poches et de se contenter de patrouilles et de harcèlement d'artillerie. Après avoir fait le sacrifice, sur le front nord de la poche, d'une centaine de ses hommes et de plus de 600 blessés, Malony allait à partir du 26 décembre 1944 diriger sa division vers les Ardennes où la contre-offensive allemande nécessitait son renfort. Il fut alors remplacé par le général Kramer et sa 66ème division d'infanterie qui s'installa graduellement, et à partir du 31 décembre 1944, allait tenir le front des deux poches de Saint-Nazaire et de Lorient jusqu'à leur libération.

Pour tenir la dragée haute aux Américains, il fallait bien que les Allemands recourent à des moyens extraordinaires, au moins symboliquement, car l'efficacité tactique de cette pièce d'artillerie hors norme resta toujours problématique : il s'agit bien sûr de ce canon de 240 sur rail, qui allait faire forte impression sur les populations, même s'il causa peu de dégâts chez l'ennemi. Un engin projetant des obus de 160 kilos à 23 kilomètres ! Ce qui laisse augurer de la précision ! Ce canon de 240 mm Schneider Mle. 1893-96 M "Colonies" appartenait à un parc de huit pièces récupérées par les Allemands dans le parc de réserve générale de l'artillerie française après l'armistice. Après les avoir testés, les Allemands les avaient envoyés dès 1941 sur le front ouest pour intégrer les défenses du mur de l'Atlantique, par exemple dans la batterie installée face à l'estuaire, près du moulin de Kermoisan à Batz-sur-Mer.

Lors de la constitution de la poche de Saint-Nazaire, on avait dirigé l'un de ces canons sur un wagon spécial vers Pontchâteau ; on l'avait accueilli dans un abri creusé au fond de la carrière de Grenebo où on avait aménagé un tronçon de tunnel ferroviaire. À partir de ce refuge assorti de réserves à munitions, on pouvait, par une bretelle de raccordement, déplacer commodément le canon sur son affût ferroviaire et le faire rouler vers Bouvron, avec un poste de tir aménagé à Campbon, un à Besné, et un autre dans le secteur de Savenay qui devint son site favori car le moins exposé. On avait aussi prélevé des canons de 105 sur les batteries de *Flak* de Saint-Nazaire pour les disposer sur un autre affût sur rail dont le repaire se trouvait dans le secteur de Bouvron. De la plate-forme de cette redoutable batterie baptisée *Bello*, les Allemands surveillaient le ciel au-dessus de Blain ou de Notre-Dame-des-Landes pour

[2] Cette division reprenait des forces après avoir mené la dure libération de Saint-Malo. Et ce matin-là, le 376ème régiment d'infanterie de la 94ème division de Malony avait donc remplacé le 331ème régiment d'infanterie de la 83ème division du général Cheadle.

interdire toute attaque aérienne du canon de 240 lors de ses déplacements ; ils utilisèrent aussi *Bello* comme une batterie de campagne ordinaire qui contribua jusqu'au dernier jour à animer le paysage sonore du nord de la poche. Trois vieux canons de marine de 75 avaient aussi été installés en avant du dispositif allemand du village de Quéhillac, entre la Violais et la Héridelais ; d'autres étaient installés à Cordemais, visant par-dessus la Loire, des objectifs à l'intérieur de la poche sud… »

~

Pendant ce temps, au nord de la Loire, la guerre tournait au ralenti. Selon une routine quotidienne bien installée, les artilleurs du lieutenant Doumerc envoyaient généreusement les obus de leur *Fox battery* sur Guenrouet ou Quilly, tandis que les 105 et les 112 du major Caviness fendaient les airs entre le Temple de Bretagne et Cordemais ou Savenay, et que leur répliquaient les canons de 75 allemands de la Héridelais ou de Cordemais ou les canons de *Flak* de la batterie *Bello,* embusquée derrière Bouvron. Avec des coups de colère, comme les 20 et 21 mars 1945, sans doute pour célébrer ce dernier printemps de la guerre. Ou le 1er mai, lorsque *Bello* se fâcha tout rouge contre le Temple-de Bretagne pendant une demi-heure. Ou le 4 mai, vers 20 heures, lorsque les Allemands arrosèrent les lignes adverses, s'attirant la riposte de 200 obus américains. Ou même le 6 mai, à la veille de la capitulation allemande à Berlin, lorsque la grosse pièce de 240 sur rail salua une dernière fois les Français en balançant encore une quarantaine d'obus au-delà de Cordemais. Mais les combats les plus sérieux se déroulèrent le 19 avril 1945 entre trois bataillons du 262ème régiment d'infanterie de la 66ème DIUS et les intraitables paras du colonel Deffner retranchés entre l'Isac et Bouvron, dans les villages dévastés de Fession et de la Cavelais. Pour préparer cette incursion en profondeur dans le dispositif allemand, on venait de l'arroser depuis trois jours d'obus au phosphore. Les Américians avancèrent avant l'aube en se protégeant par des tirs d'obus fumigènes, mais les Allemands avaient senti venir l'attaque ou ne dormaient que d'un œil car les assaillants ne purent déployer leurs patrouilles et subirent immédiatement le feu des groupes de combats allemands. Malgré l'appui de cinq chars légers et de deux canons d'assaut, les fantassins américains ne parvinrent pas à repousser les paras vers Bouvron et durent même rapidement rebrousser chemin. Le bilan de cette action sans objectif stratégique apparent fut lourd pour les Américains puisque trois de leurs hommes étaient morts, une vingtaine blessés et ils avaient perdu deux chars. Quant au bilan des pertes allemandes, elles furent estimées à 33 morts et blessés… »